

K-78-4
c2

La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

11ème Année, No 1 JANVIER 1918

PRIX : 10 CENTS



La pêche à la ligne en Afrique orientale. (Voir intérieur.)



NOS MANTEAUX DE FOURRURE

sont irréprochables de qualité, de styles et de façon.



Coupe artistique, lignes gracieuses, ajustement parfait, pelleteries et fournitures de première qualité, voilà ce que nous offrons à toute personne qui achète un de nos manteaux de fourrure.

Nous exposons en ce moment plusieurs modèles nouveaux et d'une exquise beauté en

Seal d'Hudson, Mouton de Perse, Near Seal, Seal Electrique, Rat Musqué, etc.

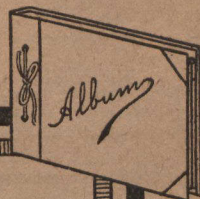
Aussi de riches manteaux en velours (Salt's Seal) avec garnitures de fourrure.

Nos prix, comme toujours, sont très modérés.

Visitez-nous avant de faire vos achats.

Ches Desjardins & Co
Limitée

130, rue Saint-Denis, Montréal.



La Plus Importante Librairie et Papeterie Française au Canada

(FONDEE EN 1885)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. **ENCADREMENT**.

LIVRES RELIGIEUX. Musique et Chant grégorien. **RELIURE**.

ARTICLES DE CLASSE. Dessin. Globes. Cartes murales. **MUSEES**.

LIVRES DE CLASSE. Français, anglais latins, grecs. **SAYNETTES ET DRAMES**.

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux, Jouets.

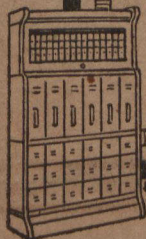
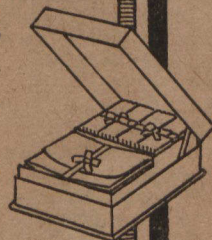
LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Métiers Manuels, Guides.

ARTICLES DE BUREAUX. Meubles. Livres Perpétuels. **IMPRESSIONS**.

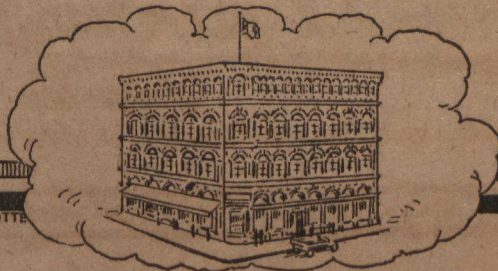
TAPISSERIES. Papiers peints reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.

Librairie Granger Freres, Limitée

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.
MONTREAL.



ED. J. MASSICOTTE



SOMMAIRE DU NO DE JANVIER 1918

	Pages		Pages
La nouvelle année	3	La femme mexicaine	98
Mois de JANVIER	4	MOSAÏQUE: La flore de la place Vendôme	99
PAGES CANADIENNES. Les patriotes d'au- trefois	5	Pour diminuer le roudis	99
Le Canada et les vivres	12	Où la mort fauche	100
La disette de vivres	13	Le fusil de Salkirk	100
Le coût de la vie	13	Oiseaux et papillons	100
Le bétail rare à l'étranger	13	Ce que gagnent les chefs d'Etat... ..	101
Le lac Froid	13	La rosette de Victor Hugo	101
La population du Canada	14	Trop tard	1101
La production des fèves au Canada ..	14	Les limites de la vie	101
Le diamant dans l'Ungava	15	La circulation du sang	102
Où va le nickel canadien	15	Les chemins de fer	102
Encourageons-les	15	Après plusieurs siècles	102
L'original disparaîtrait-il?	16	Où il pleut chaque jour	103
Les Bois de la Colombie anglaise ..	17	Le garçon citoyen	103
L'or dans l'Abitibi	19	La plante à encre	103
Nos forêts	19	L'interdiction des confetti	103
Les accapareurs	19	Un animal curieux	104
Les patates	19	Les bagues israélites	104
La neige	20	Le plus gros arbre du monde	104
Une initiation dispendieuse	20	Des lumières rouges visibles	104
Comment fabriquer vos raquettes	21	Chacun son métier	105
Les grimpeurs de clochers	23	Les deux voix de Balzac	105
Au royaume de Siam	24	Petits faits, grands résultats	106
TRAVAUX D'AMATEURS. Comment faire un lit. Une table très commode	25 27	Un curieux poisson	106
Un mariage à Bournéo	29	Le plus ancien billet de banque ..	106
LES VIEILLES CHANSONS: A St-Malo, beau port de mer	30	La fête des rois à Versailles	107
Le chien du Boche	32	Les Japonais producteurs de la menthe ..	108
MAGIE EN FAMILLE. L'armoire aux méta- morphoses	33	Comment on reconnaît les falsifications... ..	109
Les cartes devinées	34	La plus vieille chose vivante	110
ROMAN: MAIS L'AMOUR VEUT AVE. par Paul de Garros	35	L'huître mérite d'être étudiée	111
Les danseuses au Mexique	49	Testaments qui réjouissent et attristent..	112
Le sultan et les petits oiseaux	80	La chasse à la baleine	113
La république oubliée	81	Sa volonté était loi	115
La piste terrestre	83	Pour remplacer les patates	115
ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :		En auto sous les obus	117
La guerre et la géographie	85	Un repas en Palestine	120
La retraite d'Hindenburg	85	Une visite à Reims	121
Langage chiffré	86	Poisson qui grimpe sur les arbres	122
Fournitures de guerre	86	L'endroit le plus chaud et le plus froid ...	122
Le mauvais chiffre	86	Peines infligées aux criminels chinois	123
Ce que perd l'Allemagne	87	Le grand figuier de Calcutta	124
Adaptabilité	87	Les bêtes qui savent compter	124
La colère, la peur, la haine	87	Oeufs dont le jaune est noir	124
La chaussure nationale	88	Le roi musicien	125
Chacun sa place	88	Pour parler de salaires	126
Pain de guerre d'autrefois	88	La laine de chameau	129
La censure des lettres	89	Pour empêcher un verger de geler	130
Les mines de Briey	89	LE CHEVAL ET SES MALADIES	131
Profiteurs de guerre	89	Pour nettoyer une peau de chamois ...	134
Souvenirs de guerre	90	LA REVUE ENCYCLOPEDIQUE	135
L'entente cordiale	90	A Toveta	138
Le jour de l'AN	91	Les anniversaires de mariage	143
Le temple de Djainn de Calcutta	94	Mouchoirs de papier	143
Shrapnel et khaki	94	Moyen de diminuer le coût de la vie	144
Pourquoi seriez-vous chauve?	95	Les rhinocéros de l'Afrique	145
La première locomotive en Angleterre ..	96	Comment ils prêtent serment	146
Le commerce des fourrures en Russie ...	97	Sur le parcours du chemin	147
		Le nouvel an chez les Perses	152
		Le nombre des livres imprimés	153
		Les arbres rabougris du Japon	154
		La hyène, le bouff et le singe	156
		Pays où ce sont les filles qui font la cour.	160

La Jambe
Artificielle
de CONRAD

MARTIN

donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en

*Bandages Herniaires,
Appareils Orthopédiques, Bas
Elastiques, Etc., Etc.,*

DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES
PAR DES EXPERTS SOUS LA
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☞

Fabrique Canadienne de Bandages
36-38 rue GRAIG Est, Montreal



1er Mois

JANVIER

31 Jours

Astrologie.—Ceux qui naissent dans ce mois auront des chances de fortune dans la seconde moitié de leur existence. Ils se marieront le plus communément avec une personne venant des pays du nord et seront heureux par leurs enfants. Leur fortune sera augmentée par un héritage.

Pierre du mois: le Saphir (bleu). Sa vertu est de préserver des poisons végétaux ou animaux, des piqûres venimeuses et de la morsure des chiens enragés.

Jrs de Sem.	FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR		
1	Mardi	CIRCONCISION DE N.-S. J.-C.....	1er jour
2	Mercredi	S. Adélard, abbé	2e jour
3	Jeudi	Ste Geneviève, vierge	3e jour
4	Vendredi	S. Robert, évêque	4e jour
5	Samedi	S. Siméon, Stylite, anachorète	5e jour
6	DIMANCHE	EPIPHANIE (d'obligation)	6e jour
7	Lundi	S. Aldéric, évêque	7e jour
8	Mardi	S. Guillaume	8e jour
9	Mercredi	S. Julien	9e jour
10	Jeudi	S. Georges	10e jour
11	Vendredi	S. Théodose, abbé	11e jour
12	Samedi	Ste Césarie ou Césarine, abbesse	12e jour
13	DIMANCHE	Ste Glaphyre, vierge	13e jour
14	Lundi	S. Hilaire de Poitiers, évêque et doc	14e jour
15	Mardi	S. Pancrace	15e jour
16	Mercredi	S. Sulpice	16e jour
17	Jeudi	S. Marcel	17e jour
18	Vendredi	Chaire de S. Pierre à Rome	18e jour
19	Samedi	S. Canut, roi, martyr	19e jour
20	DIMANCHE	SS. Fabien et Sébastien, martyrs	20e jour
21	Lundi	Ste Agnès, vierge et martyr	21e jour
22	Mardi	S. Timothée	22e jour
23	Mercredi	S. Raymond	23e jour
24	Jeudi	Ste Berthe	24e jour
25	Vendredi	Conversion de S. Paul	25e jour
26	Samedi	S. Polycarpe, évêque, martyr	26e jour
27	DIMANCHE	Septuagésime	27e jour
28	Lundi	S. Raymond de Pennafort, conf.	28e jour
29	Mardi	S. Gédéon	29e jour
30	Mercredi	Ste Martine, vierge et martyr	30e jour
31	Jeudi	S. Pierre Nolasque, confesseur	31e jour

PREVISION DU TEMPS

1er au 3. Humide et boueux.	19 au 22. Tempête.
4 au 5. Plus froid.	23 au 24. Orageux.
5 au 9. Nuageux et menaçant.	25 au 28. Variable.
10 au 13. Pluie, grésil et neige.	29 au 31. Vague de froid.
14 au 18. Changement de température.	

La Revue Populaire

Vol. 11, No 1

Montréal, Janvier 1918

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE et CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131, rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

* * LA NOUVELLE ANNEE * *

QUELS événements réserve l'année qui commence? Tant de prévisions, de prédictions même ont été faites qui ne se sont pas réalisées, que l'hésitation est permise pour en formuler de nouvelles.

Pourtant les grandes lignes de ces événements s'indiquent plus nettement de jour en jour et il est permis d'espérer que cette année 1918 sera, enfin, la dernière du terrible conflit!

Après le conflit armé, cependant tout sera loin d'être terminé. Il y aura de terribles règlements de compte qui rendront parfois l'accord difficile et laborieux. Le congrès de la paix qui sera tenu ne ressemblera à aucun autre de ceux qui ont suivi les guerres jusqu'ici.

Les multiples intérêts des peuples alliés à sauvegarder, les formidables réparations à calculer et à exiger, les limites géographiques à modifier, les châtiments à infliger, tout cela constituera une somme de travail et de diplomatie qui durera peut-être elle-même autant que la guerre aura duré.

Des trônes crouleront peut-être encore; ceux qui paraissent les plus solides sont quelquefois ceux dont la fin est proche...

On l'a vu en Russie, pays où régnait l'autocratie, pays dont le souverain avait une puissance autant dire sans limites, pays où pour bien peu de chose c'était la déportation en Sibérie.

C'est cette puissance sans contrôle qui a perdu le souverain; l'éveil d'un peuple est quelquefois lent mais il surprend ensuite par la violence de ses actions.

Qui peut dire que demain nous n'assisterons pas à quelque bouleversement semblable en Allemagne?

Là aussi il y a un autocrate dont le prestige est maintenant singulièrement affaibli et cet autocrate a contre lui la réprobation des trois-quarts du globe.

Il en faut moins pour jeter à bas le plus solide des empereurs...

ROGER FRANCOEUR.



LA LONGEVITE DU CRAPAUD ET DE LA TORTUE

ON découvrit dernièrement près de Stamford, dans une propriété appartenant à la marquise d'Exeter, un crapaud enfoui dans une caverne construite dans un roc de pierre à chaux, à huit pieds sous terre.

Quelques jours après qu'il fut exposé à l'air, à la lumière et à l'eau, on s'aperçut qu'il prit des formes et couleurs normales, propres à son espèce.

On ne sut jamais au juste combien de temps la bête était restée ainsi emprisonnée. Les savants naturalistes donnèrent leur avis, disant qu'un crapaud ne peut vivre plus de deux ans, s'il est privé d'air et de nourriture, mais qu'à l'état normal des choses, il peut vivre jusqu'à 40 ans.

On est souvent enclin à confondre le crapaud d'avec la tortue, car cette dernière peut vivre des centaines d'années. On voit dans les jardins zoologiques certaines tortues dont on a jamais su l'âge exact. On les croit âgées de 2 à 300 ans.

Comme le crapaud, la tortue peut vivre un long espace de temps sans nourriture; elle a la vie si dure, qu'elle n'est pas facile à tuer. On a vu des tortues, à qui l'on a coupé la tête, vivre encore 24 heures, parcourant plus de 200 verges ainsi, mues par les parties du restant du corps.

On attribue leur longue longévité à leur extrême paresse. Certaines tortues, dans le jardin zoologique, n'ont pu être contraintes de marcher qu'à coups de marteau donnés sur leur carapace, par un des gardiens.

Elles firent quelques pas, puis retombèrent de nouveau dans leur habituelle paresse et léthargie, comme si elles étaient toutes exténuées par le petit effort qu'elles venaient de faire.

LES SUICIDES AUX ETATS-UNIS

PAS moins de 48,798 suicides ont été enregistrés pendant les 5 années 1910 à 1914, suivant des récentes statistiques publiées par le *New-York Spectator*.

La ville de San Diego (Californie), tient le record en fait de suicides, 63.3 par 100,000 habitants. San Francisco suit immédiatement avec une moyenne de 55.7. La ville de Sacramento avec 51.2 semble également propices aux suicides.

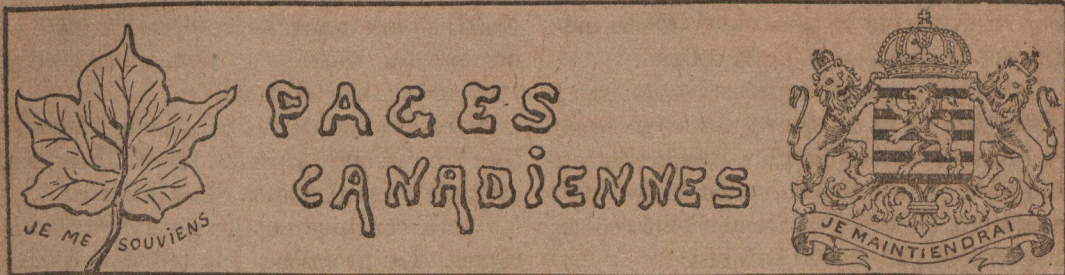
Ces chiffres sont les moyennes établies pour l'année 1915 et les cas enregistrés sont plus nombreux que ceux des cinq années précédentes. La moyenne pour cent des villes américaines pour 1915 est de 20.7.

Beaucoup plus d'hommes que de femmes mettent fin à leurs jours par le suicide, et l'âge auquel cela se produit le plus souvent, est entre 55 à 64 ans. Deux, garçons, âgés de 5 à 9 ans, se trouvent sur les listes établies pour la période de 1910-14. Aucune fille, en dessous de 10 ans, ne s'est encore suicidée, 69 l'ont fait entre l'âge de 10 et 14 ans.

Ce sont dans ces cas les armes à feu qui sont les plus employées. Suivant les statistiques, 14,432 personnes se sont tuées à l'aide d'armes à feu, 13,995 se sont empoisonnées, 7,007 se sont pendues, 5,834 sont mortes asphyxiées, 3,142 ont raccourci leur vie à l'aide de couteaux et d'autres instruments tranchants, 2,716 se sont noyées et pour finir 834 se sont tuées en se jetant de bâtiments ou d'endroits élevés.

— o —

Le bois de saule est le plus léger des bois anglais. Un pied cube pèse 30 livres seulement. Un pied cube de bois de buis pèse 57 livres.



Les Patriotes D'autrefois 1837 - 38

—o—

LA rébellion de 1837-38, qui fut préparée par des chefs politiques ne peut constituer dans notre histoire, une époque de déloyauté des Canadiens-Français, à la Couronne Britannique, mais une juste réclamation des droits outragés du peuple.

On refusait alors les réformes demandées par l'Assemblée du Bas-Canada, lesquelles étaient la formation d'un conseil électif, le contrôle absolu du revenu par le peuple Canadien, et la responsabilité des juges à la législature provinciale et non au Souverain.

—:o:—

Les commissaires d'Angleterre, Lord Gosford, Sir Charles Grey et Sir Georges Fipps furent les premiers responsables de cette guerre civile, puisqu'ils entravèrent les réformes demandées par la Chambre d'Assemblée.

En effet, après avoir promis de "donner des instructions qui seront favorablement acceptées, une fois connues", quelques jours avant l'ouverture de la session de 1835, Lord Gosford, dans son dis-

cours du trône, ne disait rien à l'Assemblée, du changement dans la constitution du conseil, du contrôle du revenu, réformes en tête des réclamations populaires.

La députation ne s'alarmait pas trop et par la voix de Roebuck, ces réformes furent demandées à la Chambre. Alors Sir George Grey répondit que la question devant être réglée entre l'Angleterre et le Canada, il ne pouvait rendre publiques les instructions données aux Commissaires.

Une bévée de Sir Francis Head, gouverneur du Haut-Canada, fit sortir le chat du sac et les instructions données aux commissaires anglais, n'étaient plus ou moins que le rejet des demandes de l'Assemblée.

Il fut donc alors reconnu que le ministre colonial tentait de tromper le peuple et l'assemblée, en signe de protestation refusa de voter les subsides afin de donner plus de force à ses demandes de réformes.

Finalement l'Assemblée accepta de voter les subsides pour six mois, aux conditions que tout fonctionnaire occupant deux emplois, ne retirerait que le salaire

d'un seul, savoir le plus élevé. Cette mesure fut battue par le parti officiel.

Ce dernier parti, représentant le parti aristocratique fit rejeter toutes les mesures de l'Assemblée, au nombre desquelles on comptait le bill touchant les écoles élémentaires. Ce refus fit fermer 1665 écoles, fréquentées par 40,000 enfants.

L'administration de la justice fit alors des sienne, et *La Minerve*, de Montréal, pour avoir traité un jury de "jury de vendu" fut suspendue et son fondateur Duvernay fut arrêté et condamné à 30 jours de prison et à \$80 d'amendes.

Avant de se dissoudre, la Chambr réitérait ses premières demandes d'un conseil électif, la révocation de l'acte concernant la tenure et de l'acte créant la British American Company, le contrôle absolu du parlement sur les terres appartenant à la colonie, le contrôle absolu sur le revenu et la dépense.

Le 22 septembre 1836, Lord Gosford réunissait l'Assemblée et après un débat de 15 jours, elle fut dissoute.

Le 6 mars suivant, un rapport des commissaires fut présenté demandant de passer des résolutions à l'effet: "Qu'il n'était pas sage de rendre électif le Conseil législatif de la province, mais qu'il était à propos d'adopter des mesures dans le but d'assurer à ce corps de la législature un plus haut degré de confiance publique."

Cela mit le feu aux poudres. Des articles révolutionnaires, des discours incendiaires suivirent et Papineau fut nommé chef du parti opprimé.

Le gouverneur prohiba ces assemblées, et on adoptait des résolutions demandant l'indépendance et des préparations à la guerre.

Sir John Colborne fut nommé commandant en chef des troupes de l'Amérique du

Nord, et une nouvelle session du gouvernement fut convoquée pour le 18 août 1837, par Lord Gosford.

Après 8 jours de délibérations, l'Assemblée fut dissoute, après avoir réaffirmé son attitude de persistance dans la lutte.

Alors, continuèrent les assemblées politiques. La première fut tenue à Saint-Ours, dans le comté de Richelieu et là, le Dr Wolfred Nelson fit adopter les résolutions suivantes:

1° La mesure de Lord John Russell privant l'Assemblée Canadienne de tout contrôle sur le revenu, était déclarée une violation des droits accordés par les articles de la Capitulation et des traités subséquents.

2° On proclamait que le peuple Canadien ne devait se fier qu'à lui-même et à son alliée naturelle la République Américaine.

3° Il fut déclaré que le parlement anglais n'avait aucun droit de faire des lois pour l'administration interne du Bas-Canada et que toute législation de ce genre était nulle et tyrannique.

4° On demandait au peuple Canadien de s'abstenir de faire usage d'étoffes importées; de se servir de l'étoffe du pays.

Cette assemblée fut apprise avec joie, à Montréal, et des grandes assemblées de réjouissances furent organisées.

Alors, le 5 novembre, les magistrats de Montréal, prohibèrent la chose, et malgré cette défense "300 fils de la Liberté" se réunissaient dans un espace clôturé de la rue St-Jacques, attaquèrent les loyalistes. Les patriotes furent dispersés et la maison de M. Idler, où se réunissaient "les fils de la Liberté" fut prise d'assaut.

Des révoltes grondaient à Québec, Trois-Rivières et dans les paroisses sur le long de la rivière du Richelieu.

Alors, Sir John Colborne vint fixer ses quartiers généraux à Montréal, où étaient concentrées toutes les troupes disponibles, comprises celles envoyées du Haut-Canada par Sir Francis Head.

Alors, il fut décidé de faire arrêter les chefs de la rébellion, et le 16 novembre 1837, André Ouimet, J. Dubuc, François Tavernier, George de Boucherville, le Dr Simard, J. Leblanc étaient jetés en prison, tandis que L. J. Papineau, Dr O'Callaghan, T. S. Brown, Rodolphe DesRivières et Ovide Perreault eurent le temps de se retirer vers le district du Richelieu, où les masses étaient prêtes pour l'insurrection.

Le colonel Gore eut la charge de rencontrer les rebelles, et il partit de Sorel pour se rendre à Saint-Denis.

La bataille de Saint-Denis

A cette époque Saint-Denis était le plus grand centre de cette partie du pays. C'était le chef-lieu de ce district.

Lorsque la population de Saint-Denis, au nombre de laquelle était le Dr Nelson, apprit la nouvelle du départ de Gore de Sorel, on se prépara à la résistance.

Les insurgés avaient formé deux camps, un à Saint-Denis, l'autre à St-Charles, à une distance de six milles.

Tandis que Gore se dirigeait sur Saint-Denis, le colonel Wetherall marchait sur Saint-Charles.

Le 23 novembre, vers 9 heures du matin, les soldats de Gore, par une froide et triste matinée, arrivaient à Saint-Denis, Nelson fit sonner les cloches du village et les patriotes furent appelés sous les armes.

Alors la bataille commença et fut terrible. Quatre fois repoussés, les soldats de Gore retraitèrent, emportant dans leur

bras le capitaine Markman, qui avait été blessé et retournèrent à Sorel.

Les loyalistes comptaient 40 tués ou blessés, tandis que les insurgés avaient eu douze morts.

Cette victoire des insurgés à Saint-Denis, et l'espérance de recevoir des renforts des Etats-Unis, et la confiance que l'Angleterre ne pourrait envoyer des troupes, à cette époque de l'année, augmenta le courage des patriotes qui se décidèrent de se porter sur Saint-Charles, où Brown était retranché.

La bataille de Saint-Charles.

Le 25 novembre 1837, les patriotes s'étaient retranchés dans une maison de pierre et Brown commença un feu nourri, alors des Canadiens se montrèrent d'égale force aux réguliers, portant des coups considérables, jusqu'au moment, où les ramparts commencèrent à céder, sous les coups répétés des canons de gros calibre.

C'est alors que Wetherall commanda une charge à la baïonnette. Les soldats se ruèrent jusqu'au haut du ravin, se dirigeant avec impétuosité vers la maison de pierre et la rivière.

Les insurgés, armés de fusil et de faux, furent un instant une vigoureuse résistance, puis reculèrent disputant le terrain pas par pas, jusqu'au pont sur le grand chemin où ils se débandèrent enfin.

Les pertes subies étaient grandes. On estimait à quarante les tués, de sources françaises, au nombre desquelles on cite Pierre Amiot, représentant du comté de Verchères, à l'Assemblée.

La loi martiale fut proclamée à Montréal, le 5 décembre 1837 et les troupes de Colborne furent répandues dans tout le pays, tandis que dans les Cantons de l'Est

on arrêtait les fugitifs, qui tentaient de passer la frontière, au nombre desquels se trouvait le Dr Nelson.

Pendant ce temps, les insurgés s'étaient rassemblés à Saint-Eustache, sous les ordres de Amary Gard, nommé par Papineau, commandant de l'armée du nord du Saint-Laurent.

La bataille de Saint-Eustache

Le 13 décembre, Colborne partit de Montréal, à la tête de 2000 réguliers, et s'avança sur Saint-Eustache, où s'étaient réunis environ 1000 patriotes.

Ces derniers s'étaient retirés dans l'Église et les maisons voisines. Ils firent une forte résistance, mais la barricade ne put résister et fut emportée à la pointe de la baïonnette.

Les insurgés eurent 100 hommes tués et autant de blessés et plus de cent furent fait prisonniers.

Le feu fut mis à l'église et une soixantaine de maisons voisines furent consumées.

De là Colborne marcha vers Saint-Benoit, où les habitants se soumirent, et il entra à Montréal, le 19 décembre.

Au nombre des nombreux patriotes tombés, le plus regretté fut le Dr Chénier, à qui on a élevé un monument dans le carré Viger, de notre métropole.

* * *

La tentative de rébellion de 1838 échoua puisque les escarmouches de Bauharois, de Laprairie et de Chateauguay furent vite mises sous contrôle, par les troupes de Colborne, et par la déclaration de la loi martiale à Montréal.

La conclusion que nous pouvons tirer de ces pages de notre histoire, est que le peuple est souverain et que le gouvernement n'a pas le droit d'imposer sa volonté, sans

son consentement.

Devant les lois arbitraires et tyranniques, les peuples les plus paisibles deviennent les plus furieux, et gare aux gouvernements, qui ne respectent pas leurs volontés.

Verra-t-on de nouveaux troubles semblables à ceux de 1837 au pays? Nous ne le souhaitons pas, mais si jamais les races viennent en conflit, nos administrateurs en seront la cause.

Qu'on se le rappelle, le peuple est capricieux; il est contre la barbarie boche comme il est contre la tyrannie oligarchique.

Il veut que l'on respecte les actes constitutionnels du pays, ses traditions, ses désirs, et malheur à celui qui tenterait de démolir ce qui a été construit au prix de grands sacrifices; c'est-à-dire qui oserait porter un coup mortel à une constitution libre pour un peuple libre.

— o —

LE CANADA ET L'APPROVISIONNEMENT DES VIVRES

Il est à craindre que l'on ne s'occupe trop de capturer le commerce de l'ennemi au détriment de l'agriculture. Certes, il est parfaitement légitime de faire la guerre au commerce allemand et de s'efforcer de s'en emparer, mais les profits qui en résultent ne vaudront pas grand'chose, si l'on néglige la question importante de maintenir l'approvisionnement de vivres. Déjà, en conséquence de la déclaration de guerre, un grand nombre d'hommes sont privés de leur emploi régulier. Au lieu de rester dans l'oisiveté, ces hommes, ou du moins ceux d'entre eux qui sont physiquement aptes devraient s'inspirer de la doctrine du "Retour à la Terre". La question

de l'approvisionnement de vivres est d'une importance vitale, non seulement en ce pays, mais dans l'univers entier, plus spécialement en ce qui concerne le blé et le bétail. La proportion de la population engagée dans l'agriculture est relativement faible. La majorité travaille dans les industries manufacturières. Nous sommes sûrs que le Canada cherchera à tirer parti de cette situation.

— o —

LA DISETTE DE VIVRES

Quarante millions d'hommes sont actuellement sous les armes en Europe, et vingt autres millions sont occupés à fabriquer des munitions. Une considérable proportion de ces soixante millions d'hommes travaillaient avant la guerre à produire des denrées alimentaires. Leur production interrompue est la principale cause de la disette d'aliments actuellement manifeste dans le monde entier, fait observer le *Star*, de Toronto, qui ajoute :

“Le Canada est un des pays qui devraient produire un surplus de vivres et contribuer à combler le déficit mondial. C'est notre devoir de nourrir nos soldats et ceux de nos alliés. Notre production actuelle n'est pas ce qu'elle devrait être. La main-d'oeuvre agricole est insuffisante. On fait appel à l'aide des élèves des maisons d'éducation secondaires, aux commis, aux cultivateurs retirés d'affaires, et cet appel devrait recevoir une réponse généreuse.”

— o —

LE COUT DE LA VIE

Le nombre-indice du coût de la vie, au Canada, était de 134.6 à la veille de la guerre européenne. Moins de deux ans après cela,—pour mars dernier,—il était

de 176.4, d'après la *Gazette du Travail*. C'est une hausse de presque 42 points. Elle a surtout porté, ces dernières semaines, sur les prix du boeuf, du porc, du pain et du sucre, pour les articles d'alimentation, et des étoffes, du cuir et des chaussures, de la houille, par ailleurs. C'est une des conséquences de la grande guerre; elle draine non seulement l'argent, mais aussi tous les articles indispensables à la subsistance et au vêtement des grandes armées et des populations civiles, dans les pays en guerre. Où et quand cela s'arrêtera-t-il?

— o —

LE BETAIL SE FAIT RARE A L'ETRANGER

Les renseignements obtenus par le ministère de l'Agriculture de France montrent que le total des bestiaux en France qui à la fin de 1913 était de 14,750,000 n'était plus que de 12,500,000 à la fin de 1916. Les moutons pendant le même temps avaient décréu de 16,000,000 à 11,000,000, soit de 33 pour cent, et les cochons de 7,000,000 à 4,000,000, soit de 38 pour cent. Les chevaux ont aussi décréu de 3,000,000 à 2,000,000, soit de 30 pour cent.

— o —

LE LAC FROID

D'après le *Courrier de l'Ouest* d'Edmonton, le lac Froid serait une des plus belles nappes d'eau du nord-ouest canadien.

“Ce lac mesure 28 milles de long sur 20 milles de large. En certains endroits sa profondeur est de plus de huit cents pieds.

“On y trouve en abondance une sorte de truite saumonée qui atteint fréquemment le poids de 50 à 60 livres. On trouve en outre dans ce lac la plupart des variétés de poissons d'eau douce connus.

“Cette richesse des pêcheries est la cause que de grandes compagnies envoient chaque année dans notre région des pêcheurs de profession, des Islandais la plupart du temps, qui font pendant plusieurs mois la pêche à outrance. Il y a même là un danger pour notre lac et ses ressources.

“Les rives du lac Froid sont boisées et elles abondent en gibier de toutes sortes. La région est en un mot, un véritable paradis pour tous les amateurs de pêche et de chasse.

“Il y a encore de nombreux homesteads à prendre aux alentours, et tous les colons déjà établis appartiennent à notre nationalité”.

LA POPULATION DU CANADA

Lors du dernier recensement de la population du Canada en 1911, autant que l'on peut se fier sur les données de ce recensement, 78 pour cent de la population étaient nés au pays.

Les gens nés en Angleterre ou dans les possessions britanniques, représentaient un total de 11½ pour cent de la population totale, et ceux de race étrangère formaient un total de 10½ pour cent.

Proportions établies, il se trouve que nous avons huit individus sur dix d'origine canadienne, onze sur cent de naissance britannique, et près de onze par cent de provenance étrangère.

La province de Québec occupe le premier rang dans le pourcentage des naissances dans ses limites; ce pourcentage est de 98.28.

L'Île du Prince-Edouard vient ensuite avec un pourcentage de 98.12.

En troisième lieu se présente la Nouvelle-Ecosse avec 97.33 pour cent de naissance dans le total de sa population.

Le Nouveau-Brunswick a enregistré une fraction légèrement au-dessous de 96 pour cent; Manitoba, 64½ pour cent, la Colombie Anglaise 50 pour cent, l'Alberta, 45½ pour cent et la Saskatchewan, 41 pour cent de natalité dans leurs limites respectives.

En sorte que, le tout résumé, huit individus sur dix ont vu le jour au Canada.

LA PRODUCTION DES FEVES AU CANADA

Il se fait une grande consommation de fèves dans notre pays. Dans la province de Québec, les travailleurs dans nos chantiers de bois sont peut-être les plus forts consommateurs de cette plante légumineuse. Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que la consommation excède la production. L'on en est réduit en effet depuis quelques années à importer ce produit du Japon pour faire face à la demande croissante.

La culture de la fève canadienne est au fond limitée à la partie sud de l'Ontario. C'est à peine si la province de Québec donne, par année, 78,000 boisseaux de fèves.

Dans l'Ontario, la récolte de fèves en 1916 a donné 317,000 boisseaux d'une valeur de \$2,225,000.

Il semble que cette culture, qui est devenue payante, devrait être un peu plus répandue dans notre province. Sait-on que la fève commerciale, qui se vendait \$3.00 le boisseau en 1915, s'est vendue en 1917 à \$6.00 et \$7.00 le boisseau?

Et puis il importe de ne pas oublier que la fève est rangée parmi les nourritures les plus précieuses, qu'elle contient une plus forte proportion de matière albuminoïde que le blé ou l'avoine et même la viande.

LE DIAMANT DANS L'UNGAVA

On a fait beaucoup de bruit, en ces derniers temps, avec une prétendue découverte de diamants dans l'Ungava qui vient d'être annexée à notre province.

Il n'en a pas fallu davantage pour déterminer un exode de prospecteurs à pousser une pointe de ce côté.

Ces prospecteurs sont dirigés sur l'Ungava par un syndicat organisé à Montréal et à Ottawa. Ils ont dû se rendre du côté de la rivière East Main puisque c'est là, paraît-il, que se trouve le précieux trésor annoncé.

Comme aucun rapport circonstancié n'est encore parvenu, le plus sage est d'attendre avant de proclamer que l'Ungava est une nouvelle Golconde ou un prochain concurrent pour le Transvaal.

— o —

OU VA LE NICKEL CANADIEN ?

On a beaucoup parlé de notre nickel canadien en ces derniers temps. Ce n'est pas sans raison, puisqu'à l'heure actuelle ce produit de nos mines est de plus en plus recherché.

Comme on le sait déjà, c'est dans le district de Sudbury, province d'Ontario, que se trouvent les principales sources de cette production. Le nickel ou mieux encore le minerai de cuivre nickélifère que nous exportons en grande quantité provient de douze mines distinctes. Seulement, avant de l'expédier, on le réduit dans les fonderies et convertisseurs à l'état de malte Bessemer contenant de 77 à 82 pour cent de métaux combinés.

La production de nickel n'a fait qu'augmenter depuis 1914. Déjà, en 1915, la production augmentait de 50 pour cent sur celle de 1914. De mars 1916 à mars 1917,

la statistique officielle que nous avons pu nous procurer du ministère du Travail, porte cette production à 82,620,400 livres, ce qui, à 35 cents la livre, représente une valeur de près de 29 millions de piastres.

Où va tout ce nickel? Aux Etats-Unis et en Angleterre. Surtout aux Etats-Unis qui nous en ont pris cette année plus de 70 millions de livres, c'est-à-dire plus de 80 pour cent. Le reste, soit 12 millions 400 mille livres, est allé en Angleterre.

— o —

ENCOURAGEONS-LES

Vraiment, il y a un réveil chez les nôtres. Cette année, bon nombre de catalogues rédigés en français, ont été envoyés. Il ne nous reste plus qu'à encourager de préférence les maisons de commerce qui se sont ainsi donné la peine de se faire comprendre par les deux millions et demi de Canadiens-français du Canada. C'est le moins que nous puissions faire pour les récompenser de ce juste mouvement. Aussi, les Canadiens-français qui ont préparé ces catalogues et qui seront appelés à remplir vos commandes vous sont profondément reconnaissants pour les positions que vous pouvez ainsi leur assurer.

En face de la persécution qui oppresse certains des nôtres dans ce qu'ils ont de plus cher, l'enseignement du doux et glorieux parler français, notre réveil national s'impose.

— o —

D'après des estimés préparés, la moyenne des dépenses hebdomadaires pour une famille de 5 personnes au Canada, était de \$13.90 en 1914 contre \$12.79 en 1910. Nous n'exagérons pas en disant que l'augmentation du coût de la vie à porté ce montant à \$15.00.

L'ORIGNAL CANADIEN DISPARAITRAIT-IL DE NOS FORETS ?

Trois agents principaux détruisent le gros gibier de notre pays. Ce sont (a) les causes naturelles, maladies, animaux de proie, accidents, combats et conditions atmosphériques. (b) Le dérangement du gibier sur les lieux de reproduction et l'empiètement de l'homme sur les habitants naturels, surtout le clôturage des pâturages d'hiver. (c) La chasse.

Ces trois causes sont connues de nos gouvernements mais les remèdes sont encore attendus.

Sans doute, l'animal appelé à disparaître dans un court délai est bien l'orignal qui est le plus gros, cependant, de tous les cervidés.

On ne peut pas considérer précisément l'orignal comme un animal des montagnes, il est plutôt de la catégorie des habitants des grandes forêts du nord; on ne le trouve jamais dans les plaines ouvertes et sèches, mais il recherche par excellence les forêts parsemées de muskegs, de fondrières, de lacs et d'étangs entourés d'herbe. Il n'occupe pas une place importante dans la faune des Montagnes Rocheuses.

On trouve l'orignal dans une grande partie de la Colombie Britannique et surtout en plus grand nombre vers le nord; il abonde sur le versant est, au nord de la rivière Clearwater.

Dans les régions du sud, on en a vu très peu errer à travers la frontière partant du parc national.

L'orignal est un brouteur et un danger

pour les forêts, quand il s'y trouve en grand nombre. Il n'a guère d'ennemis naturels et peut généralement trouver une nourriture abondante.

Bien qu'il ne soit pas un animal diffi-

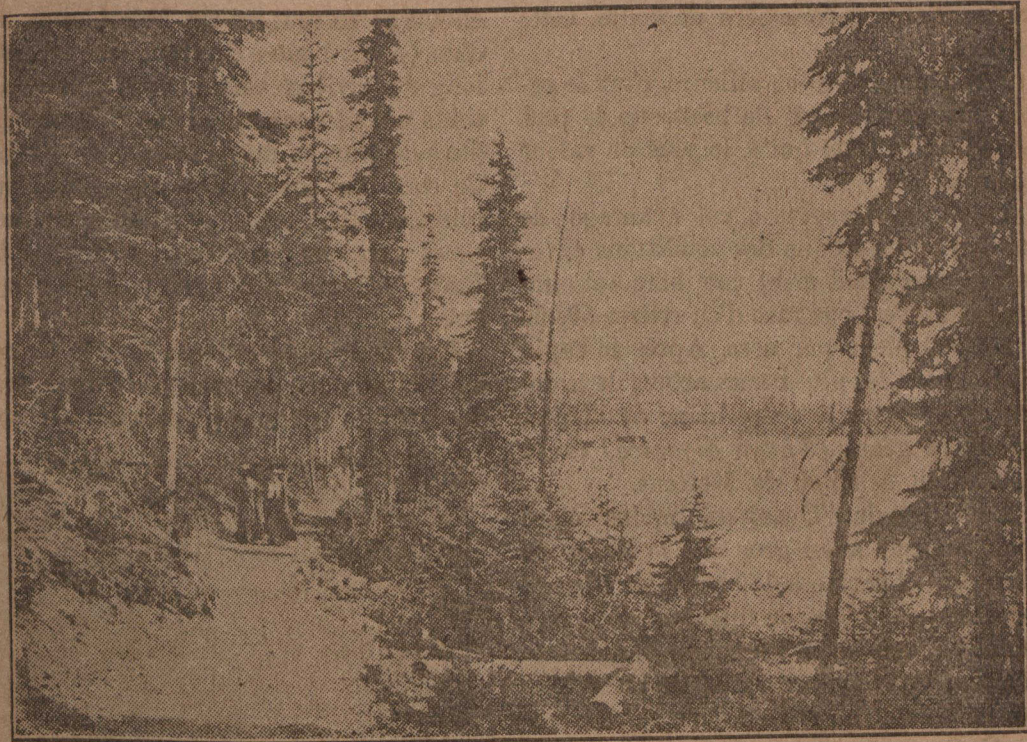


Le plus gros des cervidés.

cile à chasser, des expériences faites dans le Maine et le Nouveau-Brunswick démontrent combien il est facile de conserver l'orignal en nombre suffisant dans les régions convenables en lui donnant la protection voulue.

— o —

Les indigents sont encore si nombreux en Angleterre, que s'ils étaient alignés côte à côte, ils formeraient une procession longue de plus de 100 milles.



Les richesses forestières de la Colombie-Anglaise sont incépuisables.

LES BOIS DE LA COLOMBIE-ANGLAISE

Il y a peu de pays au monde qui possèdent des bois comparables à ceux de la Colombie Anglaise, l'une des grandes provinces du Canada.

Disons tout d'abord que la superficie boisée est évaluée à 285,000 milles carrés et comprend 40 essences de bois.

C'est aux arbres à aiguilles que les bois colombiens doivent leur aspect le plus fréquent comme le plus majestueux, c'est eux qui fournissent les espèces originales.

L'arbre caractéristique de la forêt occidentale est le sapin de Douglas (*Pseudotsuya Douglasii*) que l'on appelle aussi *pin de l'Orégon*.

C'est un arbre bien connu. Il est droit, d'une fibre grossière, très dure, rigide, et possède une grande force de résistance.

Il est propre à faire du bois de toutes dimensions et en planches. On l'utilise surtout pour la construction des navires, des ponts, des quais, des traverses de chemins de fer. Le sapin de Douglas atteint une grande hauteur; il en est beaucoup qui dépassent 200 pieds.

Un arpenteur a calculé que dans le district de la Côte exploré jusqu'ici, l'on pouvait trouver aisément de 25 milliards à 30 milliards de pieds de bois. Ces chiffres prodigieux indiquent d'eux-même l'im-

mense richesse forestière de toute cette région.

Là comme partout ailleurs, c'est le sapin Douglas qui est de beaucoup le plus abondant et celui qui a le plus de valeur commerciale.

Le sapin Douglas a cet avantage de pousser dru et dans des conditions favorables, son rendement par acre est immense. Il n'est pas rare d'en retirer 50,000 à 100,000 pieds par acre. Après le sapin de Douglas, les plus beaux arbres de la forêt côtière sont le cèdre blanc de l'Ouest ou thuya géant (*Thuja gigantea*) et la pruche ou *hemlock* de Mertens.

Le cèdre de l'Ouest est moins élevé mais presque aussi gros que le sapin de Douglas; il arrive à 150 pieds de haut et dépasse neuf pieds de diamètre. Son bois servait à fabriquer les canots indiens de la côte; les colons en tirent de belles pièces de bois qu'on envoie dans la province de Québec pour les travaux d'ébénisterie.

La pruche est un conifère mince, élancé, élevant sur une longue tige le panache de feuilles découpées qui lui vaut son nom anglais de *hemlock* ou ciguë; sa hauteur atteint 135 pieds dans les Selkirk et dépasse 180 pieds à la côte.

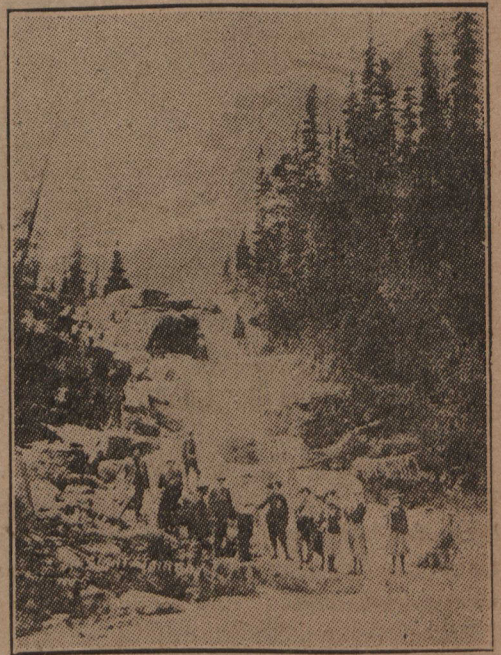
Le pin blanc qui ressemble à la même essence des provinces de l'Est, fournit le meilleur bois du marché.

Il y a encore le pin noir, le cyprès jaune, vulgairement appelé le *cèdre jaune*, le mélèze de l'Ouest, l'épinette Engleman, l'érable à larges feuilles qui donne un bois frisé qu'on exploite pour l'ébénisterie, le génévrier de Virginie, surnommé cèdre rouge à cause de ses proportions, l'épinette Menzie, arbre trop mince pour fournir des bois de charpente, le chêne au sud de l'île Vancouver, le tremble et autres espèces à feuilles caduques.

A travers les diverses forêts et zones de

climat se retrouvent ces bois blancs, qui d'un bout à l'autre du Canada, courent le long des rivières comme des tendons continus qui ne coupent ni la ceinture aride des plateaux, ni même celle de la Prairie. Ce sont des saules, des aulnes, des peupliers comme l'arbre aux liards, des bouleaux dont les variétés occidentales diffèrent peu ou point des variétés orientales.

Les réserves forestières dans la Colombie Britannique occupent de larges étendues. Celles qui sont placées dans la zone



Montagne de la Colombie surnommée "Pas de géant."

des chemins de fer comprennent à elles seules une superficie totale de 523,000 acres, et consistent en plateaux isolés d'une élévation variant de 350 à 6,000 pieds. Les plateaux ou terrains élevés et plats sont presque tous couverts de pin *Lodgepole*. On trouve aussi le sapin et le pin jaune dans quelques parties de collines

sur les limites extérieures; c'est sur ces pentes que l'on trouve le vrai bois marchand de ces réserves forestières.

Disons enfin que ces réserves forestières contiennent les sources d'une foule de petites rivières et de ruisseaux qui vont rejeter dans toutes les directions aux niveaux de l'égouttement principal.

— o —

L'OR DANS L'ABITIBI

DE récentes recherches de la commission géologique du Canada ont abouti à la découverte de ce fameux minerai sur le parcours de la rivière Harricana.

"L'or se rencontre, écrit M. Tanton, de la Commission géologique, aux environs du lac de Montigny, dans les cantons Varisan et Dubuisson. On le trouve dans des veines de quartz et pegmatite renfermant de la tourmaline et associés à une granodiorite porphyritique qui pénètre des schistes à serpentine.

On a trouvé également de l'or en 1916 à 14 milles au nord du portage Allard, sur la rivière Harricana.

Un essai de quartz pegmatitique trouvé au milieu de la rive sud de la presque île la plus importante sur le lac Chikobi a donné aussi des traces d'or et d'argent. Ce lac Chikobi dont il est ici question est situé à 22 milles est nord-est de la station de Makamik, sur le Transcontinental canadien.

Comme ces recherches doivent se poursuivre, nous saurons avant peu à quoi nous en tenir sur la valeur de ces terrains aurifères.

— o —

Le total des dépôts dans les banques autorisées du Canada s'est élevé en 1914 à \$1,144,210,363; les sommes escomptées à \$1,101, 880, 924.

NOS FORETS !

LES surfaces couvertes en bois de valeur commerciales au Canada sont comme suit : Québec, 100,000,000 acres, Ontario, 70,000, 000; Colombie Britannique, 30,000,000; les Provinces du Nord-Ouest, 11,000,000; le Nouveau-Brunswick, 9,000,000; la Nouvelle-Ecosse, 5,000,000; soit un total de 225 000,000 d'acres. On estime que le total de la surface couverte de bois de construction est de 500 à 600 millions.

— o —

LES ACCAPAREURS

LA guerre ayant pour résultat inévitable de tout renchérir, voire même les articles indispensables à la vie du pauvre, certains intermédiaires se sont hâtés d'en profiter, non pas pour relever leurs prix de vente en proportion de l'accroissement des frais de production, mais pour réaliser des bénéfices supplémentaires, pesant lourdement sur le dos des consommateurs des villes.

— o —

LES PATATES

IL résulte d'une investigation faite par les commissaires des denrées alimentaires, que les Etats-Unis sont amplement pourvus de patates et que la hausse des prix est due aux spéculateurs. Gageons qu'il serait possible de constater la même chose au Canada.

— o —

Le 2 mai 1881, on donnait le premier coup de pioche à la voie du chemin de fer, du Pacifique Canadien.

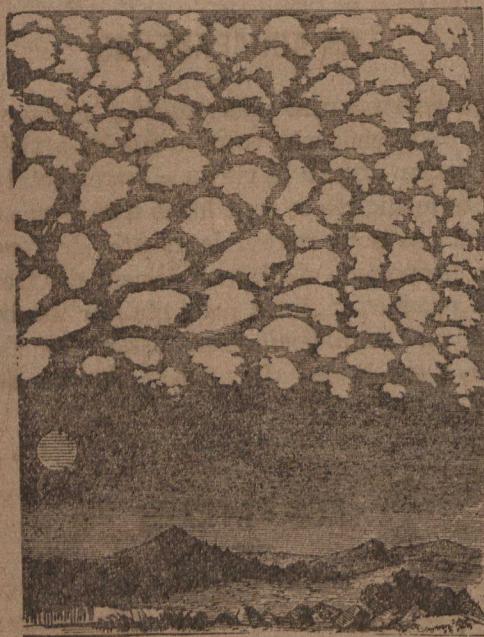
LA NEIGE

LA neige n'est plus ou moins que l'humidité congelée qui s'échappe de l'atmosphère quand la température est à 32 degrés ou en-dessous.

Elle est composée de cristaux, ordinairement en formes d'étoiles à six pointes, dont on a déjà observé plus de 1,000 différentes espèces.

Cependant ces nombreuses formes ont été réduites à 5 différentes variétés :

1o. Les formes épaisses, les plus commu-



Comment se forme la neige.

nes, qui contiennent plusieurs centaines de formes, de la beauté la plus recherchée ;

2o. Les formes sphériques, ornées de cristaux en forme d'aiguilles ;

3o. Les formes prismatiques à trois côtés de six ou différentes espèces.

4o. Les pyramides à six côtés ;

5o. Les cristaux prismatiques, ayant à leurs extrémités et à leur centre, les for-

mes épaisses perpendiculaires à leur longueur.

Les formes des cristaux dans une même chute de neige sont ordinairement analogues l'une à l'autre. Les cristaux des gelées blanches étant formés sur des feuilles ou autres corps nuisant à la température, sont souvent irréguliers et opaques ; c'est pourquoi on a remarqué que chaque arbre ou plante a des cristaux qui lui sont particuliers.

Les flocons de neige varient d'un pouce à sept centièmes d'un pouce de diamètre le plus considérable étant formé, lorsque la température est à environ 32 degrés et le plus petit lorsque la température est très basse.

Comme l'air a une petite capacité de retenir sa vapeur au moment où la température s'abaisse, il s'ensuit que la précipitation aqueuse, neige ou pluie, est moindre dans la région polaire que dans les régions tempérées.

La couleur blanche de la neige est le résultat de la combinaison des différents rayons prismatiques provenant des cristaux de cette première.

— o —

UNE INITIATION DISPENDIEUSE

La dignité de *Honour of Knighthood* ou dignité de Chevalier se payait par un versement de 125 dollars effectué par le nouveau Chevalier. Cette somme était ensuite versée à son intronisation à une certaine Cour comme honoraires. Le nouvel élu payait en plus 100 guinées ou 500 dollars lorsqu'il se retirait de la cérémonie traditionnelle et était élu par lettre patente.

— o —



LA RAQUETTE CANADIENNE

COMMENT FABRIQUER VOS RAQUETTES

LA fabrication des raquettes est un art et bien peu de manufacturier peuvent se vanter de l'avoir acquis d'une manière aussi parfaite que le peuple Indien.

On conseille de faire la charpente de celles-ci, en frêne, ou à défaut, le noyer et même le bouleau blanc feront l'affaire. Ce dernier bois est peut-être préférable quand le raquetteur désire fabriquer lui-même ces instruments sportifs.

Pour atteindre ce but, on se procurera le bois recommandé chez un marchand de bois. Quand il sera sec, il faut que la charpente soit faite de dimensions exactes tandis que s'il est vert, la dimension devra être quelque peu démesurée.

Pour une raquette ordinaire, la largeur du bois doit être de un pouce et un-seizième, de sept-seizième de pouce d'épaisseur à la partie de devant et de neuf-seizième de pouce à l'arrière. La charpente doit être coupée deux pouces de plus long que la longueur demandée.

Quand ce travail est terminé, le bois sec

doit être passé à la vapeur avant de recevoir sa forme convenable. Pour simplifier la fabrication, on aura soin de préparer sur un morceau de bois, le dessin de la raquette.

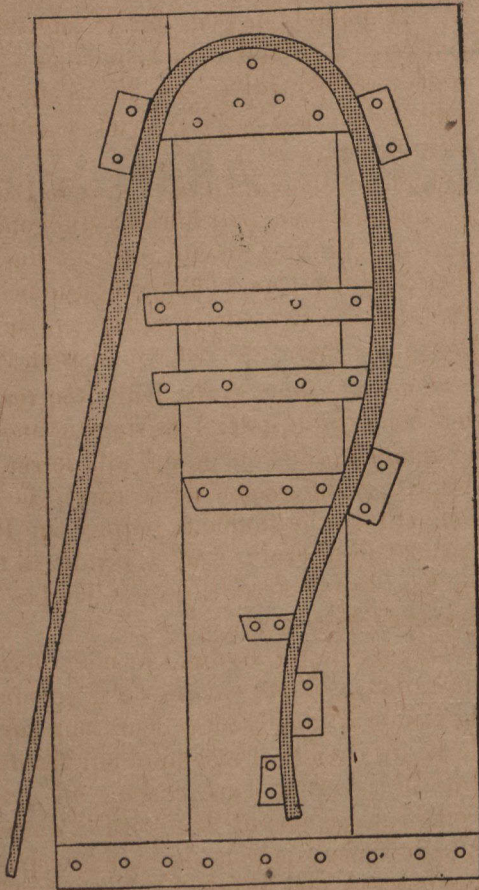
Pour arriver à cette fin, c'est de suivre notre principale illustration. Après avoir cloué six morceaux de bois à l'intérieur de **votre dessin**, dont celui de l'avant sera en rond, vous obtiendrez la forme voulue.

Vous placerez vos morceaux de dehors aux endroits indiqués, que vous clouerez à demi afin de les enlever et de les placer, selon les besoins que demanderait la forme quand vous l'adapterez sur votre dessin.

Pour que votre charpente n'offre pas de résistance au pliage, vous devrez placer votre bois sur une chaudière d'eau bouillante et l'arroser de celle-ci, quelquefois.

Après avoir traité votre bois pendant 10 à 15 minutes dans de l'eau chaude, entouré dans de l'étoffe humide, plongez-le dans l'eau chaude et procédez au pliage,

en ayant soin de le plonger dans l'eau bouillante, à différents intervalles, jus-



Comment faire la charpente de la raquette.

qu'à ce qu'il n'offre aucune résistance au pliage.

Quand le bois sera bien réchauffé, placez-le sur votre forme et commencez le pliage par degré et avec précaution et rapprochez à demande vos morceaux extérieurs de bois que vous clouez solidement, de manière à tenir fortement, votre charpente en forme.

Quand la charpente sera sèche, percez à 4 pouces de l'extrémité inférieure, trois trous qui vous serviront à attacher en-

tr'elles, au moyen de peaux crues, les deux parties extrêmes de votre raquette.

C'est alors le temps de placer vos deux pièces transversales desquelles dépendra l'équilibre de vos raquettes. Il s'agit donc de les placer à l'endroit précis, ce qui ne demande de l'adresse et du jugement.

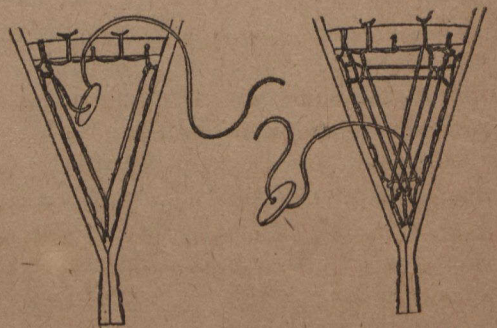
Avant de couper les mortoises, installez vos deux pièces transversales à 15 pouces de distance et balancez la raquette par le centre en la tenant dans la main.

Quand votre charpente balancera exactement, rapprochez vos pièces l'une de l'autre, de manière à ce que le talon pèse environ 3 onces de plus que le devant du pied et marquez l'endroit où les mortoises doivent être faites.

Celles-ci devront être coupées exactement, ayant une profondeur de $\frac{1}{4}$ de pouce.

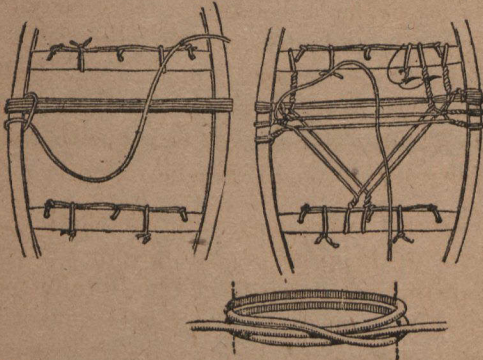
Tel qu'indiqué, sur une de nos illustrations, vous pratiquez une couple de petits trous, dans les sections du talon et de la devanture de votre raquette et vous lacez votre peau crue à travers les trous faits obliquement.

Trois autres trous sont pratiqués dans la pièce transversales — un chaque côté de celle-ci, à environ $1\frac{1}{2}$ de la charpente et un troisième au milieu de la susdite pièce, l'aiguillette étant passée à travers ces trous.



Manière de faire le talon d'une raquette.

Commencez la partie d'en avant, en faisant un oeil à l'une des extrémités de la lanière, et maniez votre aiguillette afin de compléter un noeud coulant.

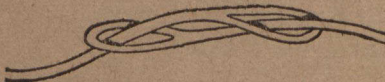


Comment on prépare le devant d'une raquette.

Entrelacez votre lanière, en commençant à l'endroit où la pièce transversale est mortisée à la charpente, et en suivant les indications de nos différentes illustrations.

Vous complétez votre raquette en suivant les mêmes procédés pour la partie de derrière que nous avons indiqués pour la partie de l'avant.

Cette opération semble très compliquée, mais est très facile si on porte une atten-



Comment entrelacer votre lanière.

tion intelligentes aux différentes gravures qui accompagnent nos données.

Ces raquettes seront inusables et peu dispendieuses, si elles sont faites convenablement et donneront entière satisfaction à celui qui sera parvenu à les fabriquer lui-même.

LES GRIMPEURS DE CLOCHERS

DANS un manuscrit du XVII^e siècle, relatif aux exploits de gens qui de tout temps aimèrent à se faire remarquer par leur audace et leur adresse au-dessus du commun des mortels, nous relevons le curieux récit suivant :

L'an 1595, lundi après la grande Pâque, un nommé Roq, hallebardier du gouverneur de Cambrai, monta au bout du clocher de Notre-Dame (France), qui mesure 386 pieds de hauteur et se tint en équilibre sur les mains, les deux jambes en l'air.

“Quelques jours après, ledit Roq renouvela son exploit, puis il fit signe à un sien compagnon, tambourin, qui alla le rejoindre, au grand risque de se casser le col. Pendant que le tambour battait sur l'extrémité de la croix, Roq se pendit la tête en bas, ayant accollé de ses jambes les branches de la croix.

“Jaloux de cet exploit, au mois de mai 1595, deux soldats suisses de la garnison de Cambrai montèrent à leur tour sur la flèche du clocher. Puis, étant sur les deux bras de la croix, avec chacun un grand coutelas, escrimèrent l'un contre l'autre, à l'ébahissement de toute la ville accourue.”

Ajoutons que l'église Notre-Dame de Cambrai, qui fut témoin de ces faits d'audace, construite au XII^e siècle, fut démolie en 1793

On peut dire que l'Angleterre est le pays des cygnes. Il y a trois siècles la Tamise était couverte de ces animaux. En 1625, John Taylor, célèbre poète anglais fit un voyage par eau, de Londres à Christchurch, et d'Avon à Salisbury. Il rencontra tout le long du fleuve, plus de deux mille cygnes qui l'escortèrent et comme de bons pilotes lui montrèrent le chemin.

AU ROYAUME DE SIAM

Après tout ce qui a été écrit sur Siam et sur les Siamois, il existe encore une grande quantité d'informations de valeur qui n'ont pas été acquises.

Les temples, les palais et les monuments de Siam semblent porter l'empreinte de la civilisation ancienne et moderne des Egyptiens, Indiens, Perses, Mongoles et Eropéens.

En effet, malgré leurs variétés de styles, ils ont en quelques sortes, des caractéristiques qui leur ressemblent beaucoup.

Cependant le gouvernement de Siam est le plus singulier du monde. Il consiste en un Conseil des Lords ou "Sanabodie" et en un "San Tuang", ou un Conseil Secret de douze des principaux princes du royaume, et un premier et deuxième roi.

Le deuxième roi a le commandement de l'armée, et un palais et une cours particulières. Eu égard à sa haute position, il



Le roi est tempérant.

est exempt de la prostration coutumière devant le premier roi, qu'il salue en levant les deux mains et en les joignant au-dessus de la tête.

Les pouvoirs du roi sont absolus. Il reste assis à l'entrée du palais pour recevoir les demandes de son peuple. Sa personne est sacrée. Le plus haut dignitaire, pas moins que les plus bas de ses sujets, ne peut l'approcher sans se courber. Il n'est



Devant son roi.

permis à personne de se tenir droit devant lui.

Tous les ponts sont construits de telle manière qu'il ne peut passer en-dessous de n'importe quelle chose, sous laquelle les pieds humains ont passé.

Le roi est notamment tempérant dans sa nourriture: du riz bouilli et du poisson salé sont ses plats favoris. Il est tout à fait curieux de lui voir manger du riz avec des bâtons d'or..

Le bol contenant le riz est placé sur une petite table un peu en-dessus de l'ouverture de sa bouche; alors muni de ses deux bâtons, avec une grande dextérité, il fait couler le riz dans sa bouche.



COMMENT FAIRE UN LIT

Si vous avez des dispositions pour la menuiserie, "si votre astre en naissant," comme dirait Boileau, vous a formé ouvrier, vous pourrez en suivant les données que nous vous proposons, vous fabriquer un lit durable et de toute beauté, qui aura en plus la qualité de ne pas vous coûter trop cher.

La matière première devra être de l'éra-ble choisi, bois sur lequel s'adapte mieux le vernis destiné à donner à votre meuble un fini convenable.

Ensuite coupez vos poteaux de la longueur désirée. Faites vos mortaises, et coupez-les de manière à ce qu'elles puissent recevoir les montants. Vous préparez alors ceux-ci en les coupant de 2½ pouces carrés. Suit la préparation des panneaux et des rainures qui serviront à l'incrustation.

L'incrustation doit être de matériel spécial tel que l'acajou et peut-être préparé au couteau ou chez un manufacturier qui s'occupe de ce genre d'art.

Quand vous attacherez ensemble les différentes parties de votre couchette soyez assuré que vos coins soient bien joints et employez spécialement dans la préparation de votre partie incrustée des morceaux de bois franc, afin que la pression soit uniforme dans l'assemblage des différentes parties de votre lit.

Quand la colle que vous aurez employée dans les endroits de liaison sera bien sèche, enlevez ce qui ôterait de l'apparence à vo-



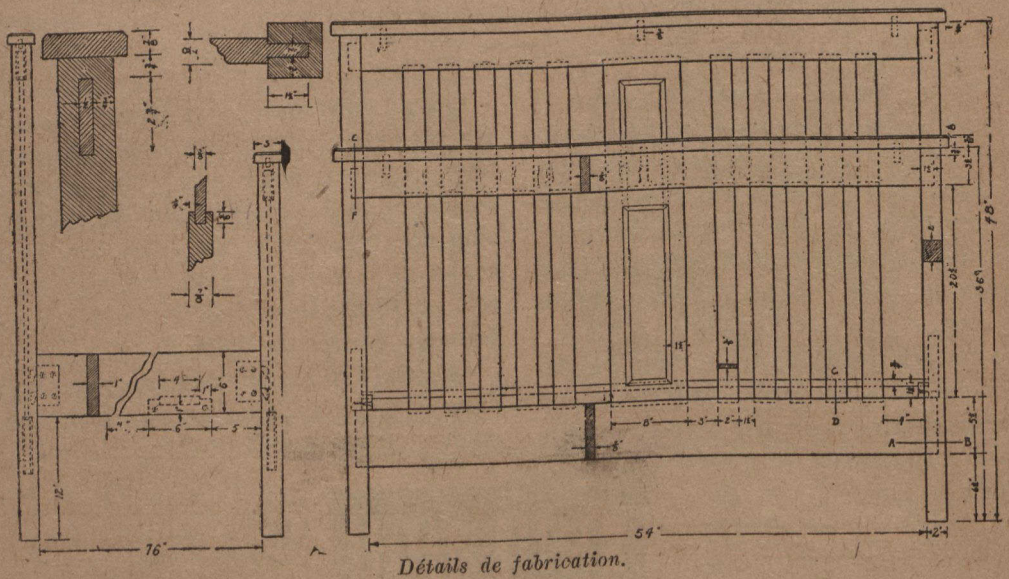
tre lit et qui pourrait produire des endroits raboteux.

Au moyen d'une varlope, égalisez toutes les surfaces inégales et lorsque vous aurez mis en place toutes les parties constituant votre lit, tel qu'illustré sur notre gravure détaillée, vous pourrez procéder au vernissage de votre meuble.

Cependant, si votre sommier n'a pas la charpente nécessaire à son adaptation sur votre couchette, préparez sept morceaux de bois que vous placerez transversale-

chacune des deux premières couches et pas moins de 6 heures entre les deux dernières.

Vous repassez les surfaces au moyen de papier sablé très fin de façon à polir légèrement et vous faites l'application de la cire. De la qualité et de la quantité convenable de cette dernière dépendra l'apparence du fini de votre meuble, alors à vous d'y aller avec précaution. Vous aurez alors un lit de nuance imitant le noyer.



ment sur votre meuble, en les appuyant sur autant de blocs cloués convenablement, de manière à ce qu'ils puissent recevoir le sommier.

Alors vous donnez une première couche d'huile de lin, que vous laissez sécher pendant 24 heures. Après ce temps, vous donnez une couche de shellac. Quand elle est sèche et que vous l'avez passée au papier sablé, vous redonnez une autre couche de shellac. Si le résultat n'est pas satisfaisant vous en donnez une troisième.

On doit laisser le temps de sécher à

Voici le matériel complet qui vous servira dans la construction du lit précité :

Montant des pièces	Dimensions	Matériel
2 morceaux	2 x 2 x 48	Noyer ou chêne
2 morceaux	2 x 2 x 36	"
2 barres de dessus	$\frac{7}{8}$ x 3 x 59 $\frac{1}{2}$	"
2 rainures	$\frac{7}{8}$ x 5 $\frac{1}{2}$ x 57	"
2 rainures	$\frac{7}{8}$ x 3 $\frac{1}{2}$ x 57	"
10 pièces	$\frac{3}{8}$ x 2 x 21 $\frac{1}{4}$	"
10 pièces	$\frac{3}{8}$ x 2 x 33 $\frac{1}{4}$	"
1 panneau	$\frac{3}{8}$ x 8 x 21 $\frac{1}{4}$	"
1 panneau	$\frac{3}{8}$ x 8 x 33 $\frac{1}{4}$	"
2 rainures de côté	1 x 6 x 76	"
7 morceaux	$\frac{3}{4}$ x 4 x 55	"
14 morceaux	1 x 1 $\frac{1}{2}$ x 6	Pin ou peuplier
2 $\frac{1}{2}$ douzaines de vis	de 1 $\frac{1}{2}$ pc. de long.	

Si vous le désirez de la couleur du chêne naturel, vous devrez donner une couche de remplissage, de couleur, shellac et cire convenable.

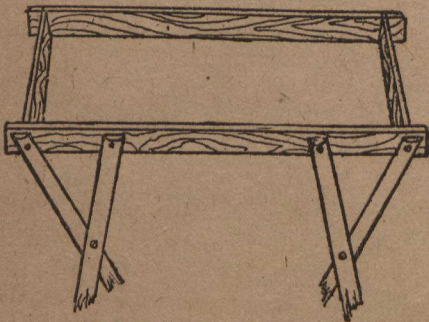
Vous aurez alors un lit qui ferait envie aux chercheurs des beaux meubles, sans compter que vous aurez économisé plusieurs piastres qui vous seront plus utiles qu'au marchand de meubles du coin.

— o —

UNE TABLE TRÈS COMMODE

UNE table à bas côtés est un meuble qui présente cependant de très grandes commodités avec ses quatre plateaux tant à la maison qu'au jardin.

On la construit en bois blanc de $\frac{3}{4}$ pouce d'épaisseur, parfaitement raboté et lisse. Elle se compose de quatre tablettes soutenues par des petites traverses vissées par l'un de leurs bouts, sur les cadres qui sont cloués sous les tablettes, et par l'autre sur les pieds de la table.



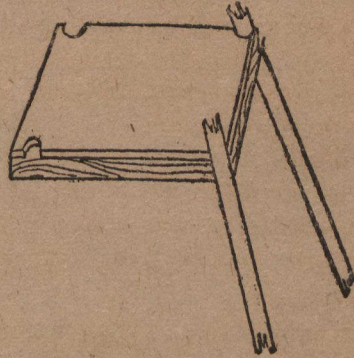
Préparation de la table.

Ces pieds sont faits avec des manches à balais. Ils ont chacun 29 pcs de longueur.

On prépare d'abord la tablette supérieure qui a 20 pouces de long sur 16 de large. On exécute cette tablette avec deux planches ayant chacune 8 pouces de large, ajustées et clouées sur un cadre composé

de quatre traverses de chacune environ 1 pc. de largeur.

Les deux plus longues ont chacune 20 pouces de longueur et les deux autres 13



Préparation de la tablette supérieure.

pcs. Ces deux dernières sont clouées, rentrées dans les deux grandes à 1 pc. de chaque bout.

Le bois est de $\frac{3}{5}$ de pouce d'épaisseur. Le plateau placé sur le cadre la dépasse donc sur tout le tour, de 1 pc. La tablette inférieure à 13 pcs de largeur sur 16 pouces, longueur qui correspond à la largeur de la tablette supérieure.

Comme celle-ci elle est faite de 2 planchettes ayant chacune 8 pouces de largeur. Les quatre traverses du cadre sur lequel on cloue ces deux planchettes, ont, comme celles du cadre supérieur, 1 pc. de largeur. Chacune de ces quatre traverses a 13 pcs de longueur, ce qui forme un cadre ayant 14 pcs de longueur, sur 13 pcs de largeur, en raison de l'épaisseur de leur bois $\frac{3}{5}$ pouce.

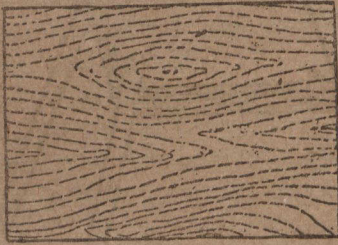
La tablette dépasse donc de 1 pc. chaque côté de la longueur du cadre qui est de 14 pcs.

A $\frac{1}{5}$ pouce de distance de chaque bout de la tablette on pratique l'emboîtement des manches à balai formant pieds, comme le montre notre figure.

Les pieds de la table sont fixés sur les

cadres avec des vis, en ayant soin de préparer les trous avec une vrille fine trempée dans le suif, comme nous l'avons dit plusieurs fois.

Le bord supérieur des pieds est fixé sur le cadre supérieur à 8 pouces de distance



Dessus de la table.

de chaque bout des traverses, toujours avec des vis.

La tablette inférieure est posée entre les pieds à moitié de leur longueur totale, c'est-à-dire à $14\frac{1}{2}$ pouces de leurs bouts.

Les petits bâtons posés sous les tablettes sont également faits avec du manche à balai et emboîtés avec ajustage sur les pieds, vissés des deux côtés. Ceux de la tablette supérieure sont posés à environ 1 pouce de distance de chaque bout du cadre. Les bâtons de la tablette inférieure sont fixés à 6 pouces de distance de chaque bout du cadre.

Chacune des deux tablettes des côtés a 8 pouces de largeur sur 16 pouces de longueur. Sur chaque bout de cette longueur, on cloue une traverse de 10 pouces de long, chaque traverse est clouée sous la tablette à 1 pouce de distance du bord de la planche. On fixe les traverses aux pieds de la table en les vissant.

Les deux tablettes sont posées sur les pieds de la table à $7\frac{1}{2}$ pcs. de distance du dessous de la ta-

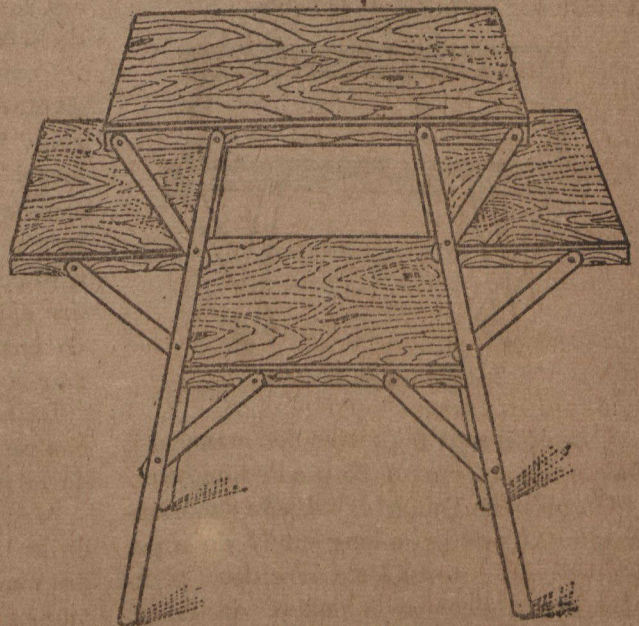
blette supérieure.

Si nous voulons faire de cette table à bas côtés un meuble laqué pouvant servir au jardin comme dans la maison, nous ferons alors fondre au bain-marie de la cire à cacheter blanche et avec un couteau à palette nous boucherons et égaliserons l'entrée des vis que nous aurons dû noyer dans le bois en les posant.

Puis nous passerons sur tout le meuble un papier de verre très fin jusqu'à ce qu'on ne sente plus au toucher aucune rugosité pas plus sur les pieds que sur les plateaux.

On donnera deux couches de ripolin à la nuance choisie, la seconde seulement quand la première sera non seulement bien sèche, mais légèrement frottée au papier de verre.

La seconde couche devra être appliquée à coups de pinceau donnés toujours dans le même sens, sans passer à deux fois sur les plats, et ne reprenant le coup précédent que pour le raccord.



La table complétée.

Rappelons au sujet des peintures laquées, qu'il ne faut jamais les laver pour les nettoyer; on les frotte en tous sens avec un chiffon de laine imbibé d'huile à manger.

On essuie et on saupoudre de fécule de pommes de terre; on laisse sécher pendant une heure; on époussète la fécule et on termine par un frottement avec un tampon de flanelle.

Si la table doit rester au salon, il sera mieux de l'habiller; l'effet en sera très joli, sous la lampe placée sur le plateau supérieur et entourée des tasses à thé. Deux dames travaillant à des petits ouvrages de broderie pourront disposer ainsi chacune d'un plateau des bas côtés.

On recouvrira donc toute la table et la charpente, avec du drap brodé de laine ou de soie de différentes couleurs.

— o —

UN MARIAGE A BORNEO

Chamfort disait avec raison :

*Le sage est citoyen, il respecte à la fois,
Et le trésor des mœurs et le dépôt des lois*

En effet, chaque pays quelque civilisé qu'il puisse paraître, tient à conserver intactes les traditions ancestrales, bien qu'elles soient assez souvent très singulières.

Les habitants des Indes, de la Chine, du Japon et de l'Amérique du Sud et particulièrement ceux de l'île des Bornéo se font remarquer par la célébration de leur mariage, manière qui remonte à plusieurs siècles. Voici en quoi elle consiste :

Le matin de la cérémonie, les fiancés sont amenés des extrémités opposées de la

ville où ils demeurent, à l'endroit où doit être célébrée la fête.

On les fait asseoir sur deux barres de fer, qui signifie la durée des bénédictions et la vigueur de la santé qui devront être la destinée du jeune couple.



Un mariage à Bornéo

Un cigare et une feuille de bétel, provenant de la noix d'arec, sont mis dans les mains des futurs mariés. Un des prêtres soulève deux poules au-dessus de la tête du couple, et dans une longue supplication à l'Être Suprême, il appelle sur eux les bénédictions du Ciel, et lui demande que la paix et le bonheur règne dans le nouveau ménage.

Après avoir entrechoqué les têtes des mariés 3 ou 4 fois, l'épouse met dans la bouche de son époux, le cigare et la feuille de bétel, préparés pour la circonstance, tandis que ce dernier en fait autant à sa femme, et ils sont mariés, après s'être acceptés mutuellement.

— o —



A SAINT-MALO, BEAU PORT DE MER

A St Ma-lo, beau port de mer, A St Ma-lo, beau
 port de mer, Trois gros navir's sont ar-ri-vés, Nous i-
 rons sur l'eau nous y prom' pro-me-ner, Nous i-
 rons jou-er dans l'i-le.

A SAINT-MALO, BEAU PORT DE MER

A Saint-Malo, beau port de mer, (*bis*)
Trois gros navir's sont arrivés,
Nous irons sur l'eau,
Nous y prom' promener,
Nous irons jouer dans l'île.

Trois gros navir's sont arrivés, (*bis*)
Chargés d'avoïn', chargés de bled.
Nous irons sur l'eau, *etc.*

Chargés d'avoïn', chargés de bled. (*bis*)
Trois dam's s'en vont les marchander
Nous irons sur l'eau, *etc.*

Trois dam's s'en vont les marchander. (*bis*)
— Marchand, marchand, combien ton bled ?
Nous irons sur l'eau, *etc.*

Marchand, marchand, combien ton bled (*bis*)
— Trois francs l'avoïn', six francs le bled.
Nous irons sur l'eau, *etc.*

Trois francs l'avoïn', six francs le bled. (*bis*)
— C'est ben trop cher d'un' bonn' moitié.
Nous irons sur l'eau, *etc.*

C'est ben trop cher d'un' bonn' moitié. (*bis*)
— Montez, Mesdam's, vous le verrez.
Nous irons sur l'eau, *etc.*

Montez, Mesdam's, vous le verrez. (*bis*)
— Marchand, tu n'vendas pas ton bled.
Nous irons sur l'eau, *etc.*

Marchand, tu n'vendas pas ton bled. (*bis*)
— Si je l'vends pas, je l'donnerai.
Nous irons sur l'eau, *etc.*

Si je l'vends pas, je l'donnerai. (*bis*)
— A c'prix-là, on va s'arranger.
Nous irons sur l'eau,
Nous y prom' promener,
Nous irons jouer dans l'île.

— o —

LE CHIEN DU BOCHE

(Sur l'air connu du Pendu)

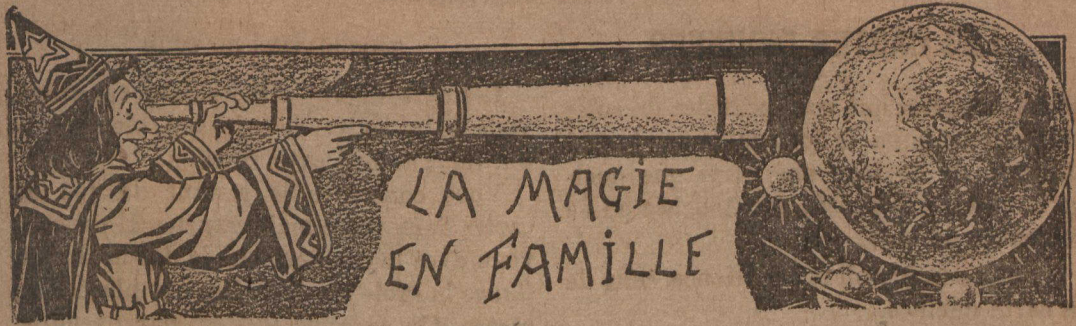
Aux jours de paix et d'abondance,
Un petit chien naquit un jour
Chez un boche plein d'importance
Qui l'accueillit avec amour.
"Voyez ce petit qui sommeille,
"C'est encor un faible animal,
Dit le boche, mais ô merveille,
Un jour il sera Kolossal!



Comblé de soins et de caresses,
Le cabot grandit vivement,
Mordillant parfois quelques fesses
Afin de se faire la dent.
Il avait méchant caractère
"Ça vaut mieux que d'être banal!"
Dit son maître, aussi, je l'espère, }
Mon Cabot sera Kolossal! } bis

Lorsque le cabot fut en âge,	Mais ici-bas tout cède et glisse,
Il mangea son éducateur	Le chien l'apprit à ses dépens...
Puis, sa faim devint de la rage,	Un beau jour il devint saucisse
Il sema partout la terreur!	Comme un chien l'est communément.
Il aboyait même à la lune,	Il fut mangé, ce qui fit rire,
Pensant décrocher ce fanal	Par ceux qu'il voulait mettre à mal.
Pour l'ajouter à sa fortune } Il était vraiment Kolossal! } bis	Il sauta dans la poêle à frire } Et le festin fut Kolossal. } bis

Il ne vous reste qu'à connaître
Le nom du maître et du cabot.
Bismarck était le nom du maître
Et celui de "l'autre" salaud,
C'est Guillaume son digne élève
Que pour le gueuleton final
Les Alliés font sauter sans trêve }
Par un feu vraiment Kolossal. } bis



L'ARMOIRE AUX METAMORPHOSES

Vous enfermez une dame dans l'intérieur d'une armoire isolée de tous côtés. Vous fermez les portes de l'armoire. Quand vous la rouvrez la dame est disparue. A sa place se trouve un homme.

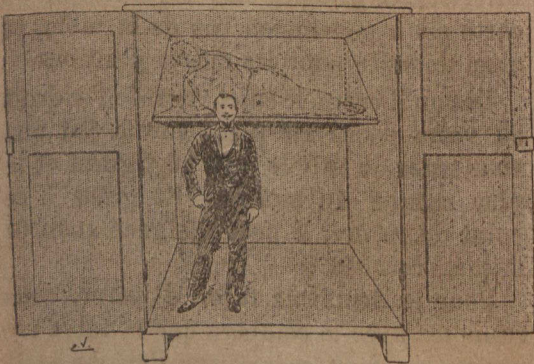
Vous pouvez recommencer la substitution indéfiniment.

A la fin, vous ferez apparaître, en mê-

couché: une glace montée à charnières sur le plafond, ainsi que l'indique le dessin, dissimulera cette personne aux yeux des spectateurs.

Pour opérer la substitution, la personne qui était invisible n'aura qu'à appliquer la glace contre le plafond, elle descendra et fera monter l'autre personne qui fera retomber la glace.

Il est indispensable, pour que l'illusion soit complète, que le plafond et les côtés de l'armoire soit d'une tenture ou d'une couleur d'un dessin uniforme. Car c'est le plafond qui, en se réfléchissant sur la glace, donne l'illusion du fond.

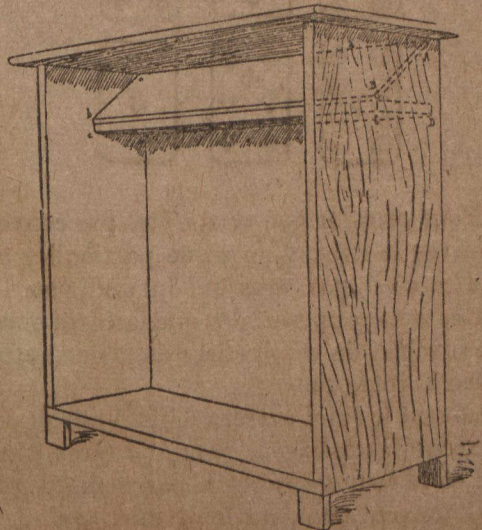


me temps, dans l'armoire, la femme et l'homme.

Explication du tour.

Le dessin suivant fera comprendre la construction de l'armoire.

Ainsi qu'on peut le voir, une planche est placée à l'intérieur de l'armoire, comme si elle était destinée à recevoir des vêtements ou d'autres objets. C'est sur cette planche que l'une des deux personnes sera



LES CARTES DEVINEES

Vous annoncez que vous possédez un sujet merveilleux qui a le don, guidé par le seul instinct, de deviner une carte que quelqu'un aura, soit pensée, soit touchée ou de retrouver un objet caché.

Prenons la première expérience, celle de la carte devinée.

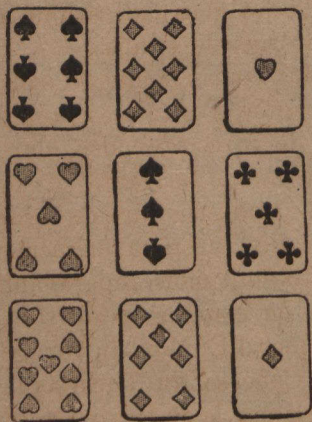
Vous placez sur une table neuf cartes, la figure en-dessus ou en-dessous.

Vous priez quelques personnes d'emmener le sujet dans une pièce voisine afin de le surveiller.

Pendant l'absence, vous demandez à une personne de toucher l'un des cartes.

Quelqu'un touche une carte.

Et en effet, vous faites entrer le sujet qui immédiatement pose la main sur la carte désignée.



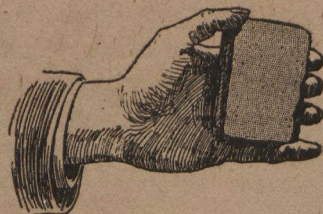
Pour prouver que vous n'êtes pas convenu avec le sujet d'un signe particulier et que ce n'est pas vous qui lui indiquez la carte, vous proposez, dès que la carte aura été touchée, de vous retirer dans une autre pièce à votre tour.

Quand le sujet entrera dans l'endroit où s'exécute l'expérience, vous ne serez plus là; et le tour ne réussira pas moins aussi brillamment que dans le premier cas.

EXPLICATION DU TOUR

Les cartes étant placées dans cet ordre, vous faites retirer le sujet qui, bien entendu, est d'accord avec vous.

Vous conservez le restant du jeu de cartes dans votre main gauche. Il est convenu avec le compère que le dessus du jeu figure la table sur laquelle sont placées les cartes. Or, si vous mettez, par exemple, votre pouce au milieu du jeu, cela veut dire que la carte touchée est au milieu de la table.



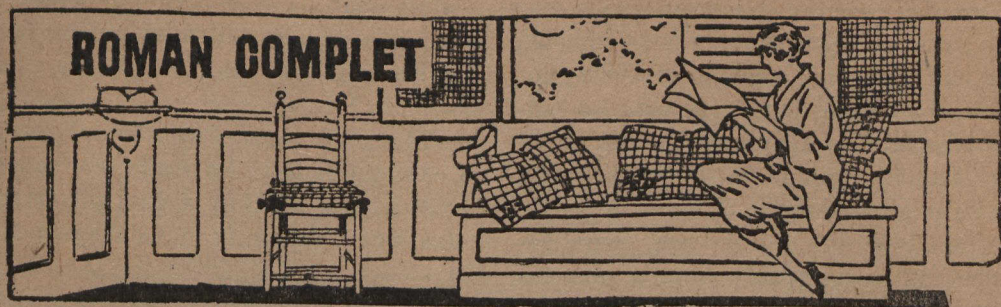
Si vous placez votre doigt dans le coin inférieur à gauche, cela signifie que la carte est à gauche, en bas de la table, et ainsi de suite pour les autres positions.

Dès qu'il entre, le sujet regarde l'endroit où votre pouce est placé sur le jeu que vous tenez de l'air le plus négligeant et le plus naturel du monde. Et grâce à ce point de repère, il peut désigner aussitôt la carte touchée.

Pour la deuxième façon d'opérer, vous supposez avec le compère que la table est divisée en deux carrés, sur l'un desquels vous posez les neuf cartes.

Quand le sujet est sorti, dès qu'on a touché une carte en votre présence, vous mettez le talon du jeu à la place correspondant à la carte touchée sur le carré supposé.

Aussitôt entré, le sujet regarde l'endroit où vous aurez déposé le talon du jeu, compare mentalement avec le tableau composé des neuf cartes et désigne instantanément celle qu'on a touchée.



MAIS L'AMOUR VEILLAIT

Par Paul de Garros

I

Au fond d'une de ces petites baies pleines de fraîcheur et de verdure qui font le charme des rives du lac du Bourget, le vicomte Hugues de Serrigny, à demi allongé à l'ombre d'un saule, rêvait depuis deux heures.

Comme le soleil était près de disparaître derrière la crête de la montagne, et que l'ombre commençait à envahir la vallée, le jeune homme se leva en tirant sa montre.

— Déjà six heures et quart, fit-il à demi voix, il est temps de rentrer.

Ramassant sa canne, il jeta un dernier regard sur le paysage et s'éloigna d'un pas alerte.

Jeune, instruit, riche, en ce sens que son père ne lui ménageait pas l'argent, le vicomte de Serrigny passait la plus grande partie de son temps à voyager.

Pendant qu'il était à Paris chez son père, il ne dédaignait pas d'une façon absolue la vie mondaine du faubourg, où son nom, sa fortune et son élégance lui assuraient une place distinguée. Toute-

fois, ses séjours, au logis paternel étaient généralement fort courts, car il avait promptement assez de cette existence vide et frivole des gens qui se font un mérite de savoir tuer le temps.

Pour lui, courir le monde, soit seul, soit en compagnie d'un ami, ayant ses goûts, capable de le comprendre, lui semblait mille fois moins fatigant.

C'était pour satisfaire ce besoin d'activité et réaliser un rêve longuement caressé, que, dix-huit mois auparavant, il avait entrepris en compagnie de son meilleur ami, Jacques d'Epinoy, un voyage en Turquie, au Caucase, au Turkestan, en Perse, terminé par la Syrie, la Grèce et l'Autriche.

Et c'était au retour de cette aventureuse pérégrination que les deux amis étaient venus se fixer à Aix-les-Bains pour quelques semaines.

Aussi bien, tous les deux avaient besoin de repos et n'étaient pas fâchés, après les déserts de l'Iran, de retrouver la civilisation sous l'aspect d'extrême raffinement qu'elle sait revêtir dans ce petit coin de Savoie, pour la plus grande satis-

faction des gens qui s'amuse.

Hugues et Jacques avaient emmené avec eux dans leur voyage un vieux domestique attaché depuis de longues années à la famille d'Épinoï. Au lieu de se loger à l'hôtel comme de vulgaires touristes, ils avaient donc loué, dans la partie la plus élevée d'Aix, une villa, sinon luxueuse, du moins placée dans la plus ravissante situation qu'on puisse rêver.

Leurs goûts étant les mêmes sur ce point, cette raison l'avait emporté dans leur choix sur toutes les autres considérations.

Ce qui leur manquait au point de vue du confortable était largement compensé par les agréments d'une vue splendide. De là, en effet, on voyait la ville entière se dérouler en étages avec ses avenues, ses hôtels, ses parcs, ses casinos, s'enchevêtrant dans un pêle-mêle gracieux.

Le seul inconvénient de la villa des Ormeaux était le chemin raide et pénible qu'il fallait suivre pour y parvenir.

Hugues étant ce jour-là pressé d'arriver, prit le moyen le plus simple d'éviter une perte de temps. En passant devant la première station de voitures, il fit signe à un cocher en quête d'une victime, lui jeta son adresse et sauta légèrement dans la victoria, non sans accrocher son chapeau à l'immuable parasol qui ombre infailiblement tout véhicule balnéaire.

En faisant un détour, le chemin était plus long, mais plus coulant. Sur l'indication du vicomte, le cocher le suivit. Et en quelques minutes, grâce aux coups de fouet qui stimulaient l'ardeur du cheval, Hugues fut arrivé.

—M. Jacques est-il rentré? dit-il au domestique qui vint au-devant de lui.

—M. le baron est de retour depuis quelques instants, il attend monsieur le vicomte au salon.

Mais déjà, Jacques d'Épinoï ayant entendu son ami, sortait à sa rencontre.

—Eh bien! es-tu content de ton excursion? dit Hugues.

—Mon cher, je ne regrette qu'une chose, c'est que tu ne l'aies pas faite avec nous. D'abord, les Dardel sont si charmants, qu'en leur compagnie tout devient agréable.

—Ensuite, ces côtes du Revard sont absolument magnifiques.

—Que veux-tu, mon bon? je ne suis pas d'une intrépidité à toute épreuve comme toi. J'avais besoin de repos et je n'étais pas fâché non plus de mettre un peu d'ordre dans mes notes.

—Ah!... et c'est sur les bords du lac que tu es allé travailler?

—Non, je suis sorti depuis deux heures à peine pour prendre l'air.

—C'est vrai, au fait, j'oubliais que tu aimes assez prendre l'air sur ces rives.

—C'est si joli, mon cher! Voyons, regarde un peu ça, reprit Hugues en se retournant vers le lac; peut-il se trouver un paysage plus ravissant?

—Sans doute, et je me demande pourquoi nous allons chercher le pittoresque en dehors de chez nous quand nous en avons à notre portée de si remarquables échantillons.

—Quand nous avons sous la main tout ce qu'il faut pour charmer les yeux, l'imagination, le cœur. Mais, à propos, tu sais, Jacques, qu'il y a tout à l'heure une soirée dansante à la villa des Fleurs.

—Oui, eh bien, nous y allons, je pense?

—Tiens, comme te voilà subitement devenu mondain! Voyons, mon cher ami, tu ne comptes pas les cinq heures de marche que tu as dû exécuter aujourd'hui? Tu es infatigable!... mais moi...

—Toi tu t'es reposé toute la journée et puis tu peux bien faire cela pour moi, je

pense, Hugues. On ne te demandera aucun effort sérieux, tu pourras rester assis dans un coin toute la soirée. C'est peu fatigant.

—Heu!... Enfin, je verrai, laisse-moi réfléchir.

—Non, dépêche-toi, il est près de sept heures.

—Que diable ! Ton bal ne commence pas tout de suite.

—Non, mais je voulais dîner à la villa.

—Ah ! bon, je comprends. Tu sais maintenant qu'une petite personne blonde, aux grands yeux noirs, viendra à cette soirée.

—Et quand cela serait, Hugues ! qu'y a-t-il de répréhensible à ce que je cherche à la voir ?

—Mais, mon cher, je n'ai jamais songé à te le reprocher ; et cependant, il me semble que, depuis quinze jours, tu n'as pas manqué une seule occasion.

—Oui, c'est vrai... que veux-tu, l'amour ne raisonne pas. Il y a trois semaines, je ne la connaissais pas plus que toi, cette adorable Odette, mais depuis cette soirée au Casino, où nous avons pu, pour la première fois, l'aborder, je l'aime à faire des folies pour elle.

—Même la folie de l'épouser!...

—Pour moi, ce n'en est pas une!...

Ah ! peu m'importe, d'ailleurs, folie ou non, que ne ferait-on pas pour voir ses beaux yeux vous sourire, vous envelopper d'une caresse amoureuse !

—Défie-toi de ces yeux-là, mon cher ! Ils me paraissent très capables de jouer l'amour à l'américaine, c'est-à-dire, en vue de mettre le grappin sur une belle fortune comme celle de mon ami le baron d'Epinoy.

—Pourquoi tant de scepticisme, Hugues ? fit Jacques tristement.

—Parce que... parce que... tu sais

bien, comme moi, que la mère d'Odette ne s'occupe jamais d'elle ; et je me défie d'une jeune fille élevée dans ces conditions, qui n'a aucun guide pour se préserver des embûches du monde et de ses propres entraînements.

—Sans doute, son coeur a été mal dirigé, mais il est encore noble et pur ; j'aime mieux en tout cas, croire à l'amour désintéressé, sincère, que de soupçonner Odette capable d'un calcul odieux.

Serrigny détourna la tête avec un mouvement de mauvaise humeur qu'il chercha aussitôt à dissimuler en reprenant sur un ton enjoué :

—Oui, oui, tout s'explique maintenant. Aussi, je ne comprenais rien à cet amour du bal qui s'est déclaré subitement chez toi. Tu n'étais pas si enflammé pour la danse, là-bas, chez les Turkmènes. Te rappelles-tu cette fameuse soirée donnée en notre honneur chez le consul français de Bokhara et que j'ai eu toutes les peines du monde à te faire accepter.

—Oh ! ça, moncher, c'était chez les sauvages, fit d'Epinoy en haussant les épaules. Et puis, tiens, tu m'agaces avec tes objections et observations.

—Viens-tu avec moi, oui ou non ?

—Soit ! je t'accompagnerai pour te faire plaisir.

—Bon ! en ce cas, va endosser ton smoking, je monte en faire autant.

—Je serai prêt aussitôt que toi, murmura Serrigny en s'éloignant.

II

A la mort du baron d'Epinoy, qui avait suivi de quelques mois seulement celle de sa femme, Jacques s'était trouvé, vers la vingtième année, à la tête d'une assez jolie fortune : une centaine de mille livres de rente. C'était plus qu'il n'en fallait à

un jeune homme pour mener un train fort honorable.

Le jeune baron, qui ne comptait jamais, avait réussi cependant à écorner les propriétés paternelles. L'avenir, bien entendu, n'était pas encore inquiétant pour lui, mais l'eût-il été, Jacques se fut trouvé fort embarrassé de rien changer à sa manière d'agir.

Son opinion sur cette question, était celle de tous les jeunes gens libres, désœuvrés et habitués aux prodigalités de la vie élégante; quand on est jeune, il faut dépenser ses forces et son argent, il est toujours temps de faire des économies plus tard.

Cette théorie avait provoqué souvent de vives discussions entre lui et Serrigny qui ne partageait pas cette manière de voir.

Inutile d'ajouter que ces discussions, comme toujours, n'avaient modifié en rien leur opinion déci-proque. Mais leur amitié, du moins, n'en avait pas souffert.

Leurs pères, appartenant au même club, avaient toujours entretenu des relations amicales. Eux-mêmes liés par une vieille camaraderie de collègue avaient continué à vivre dans une parfaite intimité, en dépit de ces légères différences de caractère.

A tout prendre, d'ailleurs, leurs goûts avaient de nombreuses analogies. D'Epinoï ne prisait pas plus que son ami les plaisirs de la vie mondaine, et les voyages aventureux l'attiraient également.

Quand Hugues lui avait proposé cette lointaine exploration en Perse, il avait donc accepté avec enthousiasme.

Cependant, de même que dix-huit mois auparavant, les voyages avaient eu le don de le séduire, de même la pensée de retrouver maintenant les élégances et le confortable de sa vie d'autrefois, le satisfaisait en tous points.

—Allons, Hugues, dépêche-toi, cria d'en bas le baron qui avait trouvé le moyen, lui, de transformer sa toilette en dix minutes.

—Une seconde, mon cher, et je descends.

—Diable! comme te voilà pomponné, fit Jacques en voyant son ami, apparaître au bout d'un instant. Quelle conquête veux-tu faire?

—Oh! ne crains rien, je n'irai pas sur tes brisées, répliqua Hugues avec un peu d'aigreur.

—J'espère bien! mais alors?...

—Mais alors, quoi? Je ne vois pas ce que tu trouves d'extraordinaire dans mon costume. Nous ne traversons plus en ce moment le désert salé, mon bon, les casaques de peau de chèvre seraient tout à fait déplacées ici.

—Sans doute, mais entre les casaques de peau de chèvre et l'élégance que tu as déployée... Enfin, tu as tes raisons sans doute, je serais peut-être indiscret en insistant. Tu es prêt, c'est tout ce que je te demandais. Allons dîner.

Serrigny sourit et suivit son ami qui descendait déjà les pentes glissantes et caillouteuses menant à la villa des Fleurs. Ils furent vite parvenus à destination.

La terrasse de la villa était entièrement garnie par cette colonie de viveurs dont l'estomac n'est point satisfait à moins de payer un louis la moindre bouchée: gens du monde cherchant à dépenser leurs revenus, artistes "arrivés", financiers heureux.

L'entrée des deux jeunes gens fut remarquée.

De-ci, de-là, en se faufilant à travers les tables, ils recueillaient un sourire, un signe de bienvenue de la part d'un ancien ami retrouvé les jours précédents où d'une de ces récentes et éphémères connais-

sances que l'on fait si facilement au eaux.

La partie féminine de cette réunion panchée n'était pas la moins empressée à s'occuper de Hugues et de son compagnon.

A vrai dire, ce succès leur était dû. Doués tous les deux d'une physionomie agréable, ils avaient surtout, l'un et l'autre, cette distinction, cette aisance parfaite que donnent la naissance et l'usage du monde.

Leur parisianisme était trop bien trempé pour s'être laissé entamer par le choc de la nature primitive.

Il faut avouer, d'ailleurs, pour être juste, que ni l'un ni l'autre ne se montrait sensible aux remarques flatteuses que ces modernes sirènes se transmettaient sur leur compte.

Un garçon du restaurant, reconnaissant deux clients fidèles, s'était empressé d'aller chercher une table que, sur les indications du vicomte, il installa à l'écart près d'un pilastre de la véranda.

Quand les deux jeunes gens furent assis, Jacques, à qui l'attitude très froide de son ami n'avait pas échappé, dit :

—Qu'as-tu donc, Hugues? t'ai-je vraiment demandé un sacrifice au-dessus de tes forces?

—Pas le moins du monde, mon cher, fit Serrigny, et en vérité, je ne sais pourquoi tu tiens tant ce soir à reprendre quelque chose sur ma personne!

—Tu attaques mes vêtements, tu me trouves mélancolique. Ah! comme on juge bien les autres d'après soi!

Jacques ne répondit pas.

L'orchestre attaquait un scherzo de Bellenghi, dont le rythme harmonieux lui plaisait particulièrement. Ce n'est pas la mode d'écouter la musique quand on dîne sur la terrasse de la villa des Fleurs. Mais le baron se moquait de la mode, et se per-

mit même, ce jour-là, de maudire *in petto*, le bavardage de ses voisines qui l'empêchait de jouir de son plaisir favori.

Le spectacle, d'ailleurs, était ravissant.

Sur toutes les tables disséminées çà et là, de grosses lampes à abat-jour d'étoffe plissée, où des bougies de jardin dans leur globe de couleur, piquaient la verdure de leur tache brillante, faisant étinceler les cristaux, les vins, les robes claires...

Cependant, le dîner s'avavançait et Jacques ne pouvait pas dissimuler son impatience.

—Nous verrons Mlle Odette ce soir? demanda Hugues.

—Oui.

—Seule?... Avec sa mère?

—Tu sais bien que sa mère est occupée chaque soir à tenir le piano dans l'orchestre du pavillon d'Armenonville. Du reste, occupée ou non, elle s'intéresse si peu à sa fille! Non, Odette doit accompagner au bal Mme Tomaselli sa propriétaire qui l'a prise tout à fait en affection.

—C'est, heureusement, un chaperon peu gênant, car la bonne dame a un faible pour le bac.

—Pauvre Odette! murmura Serrigny, ne serait-ce pas une bonne action de la sortir de cette situation?

—Sans doute! c'est même un sauvetage auquel il me semble très facile de se dévouer.

Hugues regarda son ami avec attention. Tous deux se turent. Puis, ils allumèrent un cigare et restèrent à écouter la musique.

Vers dix heures, l'orchestre venait de faire entendre les derniers accords du morceau final; les deux jeunes gens se levèrent et s'éloignèrent dans la direction de la salle de bal.

A la porte, ils croisèrent deux dames

qui arrivaient juste à ce moment-là et qu'ils saluèrent.

Jacques offrit son bras à la plus jeune et l'entraîna vers le grand salon. Mme Tomaselli suivit de loin le jeune couple.

Veuve à trente-deux ans, après dix ans de mariage exclusivement consacrés à manger sa dot et la fortune de son mari, Mme Tomaselli s'était trouvé, après la mort de ce dernier, dans une assez grande gêne.

Or, après une existence agitée, elle n'aspirait plus qu'à la paix. Elle avait donc pris le plus sage moyen : celui de vivre avec le peu qui lui restait et d'en tirer le meilleur parti possible.

Elle avait loué à Aix, une grande villa qu'elle avait meublée avec goût des restes de ses splendeurs passées. Pendant l'été, elle louait ses chambres un bon prix, ce qui lui permettait de se donner quelques distractions et de se mêler, pendant les jours de la "saison", au "monde" joyeux qui avait été le sien.

Depuis quelques années déjà, Mme Tomaselli logeait dans un minuscule pavillon situé au fond de son jardin, une certaine Mme Bréhard et sa fille, qui disposaient de revenus fort modestes.

C'était, d'ailleurs, pour augmenter leurs ressources, que les deux femmes villégiaturaient à Aix.

Pianiste de talent, Mme Bréhard, l'hiver, donnait des leçons de piano à Paris, puis, lorsque ses élèves délaissaient la capitale pour les villes d'eaux et la campagne, elle partait elle-même pour la jolie station savoisienne, où le directeur d'un café-restaurant en vogue, qui savait sa situation précaire, et lui voulait du bien, lui réservait la place de pianiste dans l'orchestre qui charmait chaque soir ses clients.

Distinguée, élégante, encore belle, mais

sombre et aigrie, Mme Bréhard s'occupait fort peu de la jeune Odette, et celle-ci intelligente, gaie, aimante, souffrait cruellement de cette attitude.

Jamais la mère ne soufflait mot à sa fille de sa jeunesse, de son passé, de sa famille, pas plus, d'ailleurs, qu'elle ne lui parlait de son père.

A Aix comme à Paris, ces dames menaient une vie absolument retirée et solitaire, ce qui ne faisait pas l'affaire d'Odette dont la jeunesse s'accommodait mal de cette existence.

Depuis deux ans, la jeune fille s'était émancipée. Prise en affection par Mlle Tomaselli, sa propriétaire, elle avait contracté l'habitude de sortir en sa compagnie toutes les fois que l'occasion s'en présentait.

La situation était étrange, et bien d'autres peut-être, à la place du baron d'Epinoxy, n'eussent vu dans la façon d'agir de Mlle Bréhard que l'occasion inespérée d'une bonne fortune.

Mais Jacques, sans se piquer en morale d'un rigorisme exagéré, ne songea pas à en profiter. Il voulait faire d'Odette sa femme.

Protégé contre toute défaillance par les plus solides résolutions, le jeune homme ne voyait donc aucun inconvénient à jouir sans arrière-pensée des entrevues auxquelles se prêtait si volontiers Odette.

Il est si bon, quand on s'aime, de se griser de ce parfum enivrant qui s'exhale de la voix, des gestes, des regards de l'être aimé. Ils apprenaient ainsi à mieux se connaître, à mieux s'apprécier, avant que l'union, consommée par leurs cœurs, fut solennellement consacrée.

Quand Odette parut au bras de son cavalier, quelques regards curieux se tournèrent vers eux.

Les femmes eurent un geste d'indiffé-

rence dédaigneuse devant la robe très simple de crêpe de Chine vieux rose, qui moulaît la taille svelte de la jeune fille. Les hommes cherchèrent leur monocle pour admirer cette femme si séduisante en dépit de la modestie de sa toidette.

Ses beaux cheveux dorés, relevés à la grecque en un épais rouleau ondulé, laissaient à découvert sa nuque très blanche, où frisotaient quelques mèches rebelles. Sa gorge trop tôt dissimulée par les gros bouillons d'une robe demi-montante, offrait des lignes sobres de la plus exquise perfection.

Assez grande, les épaules tombantes, la taille droite, mais pleine de souplesse, elle avait une démarche gracieuse, exempte de timidité comme d'arrogance.

Ses grands yeux noirs rendus très doux par un long voile de cils bruns, donnaient à sa physionomie une expression de douceur et de bonté, tout en laissant deviner, par leur flamme contenue, que, sous l'empire de la colère, ils pouvaient lancer des éclairs et devenir terribles.

Odette, en voyant tous les yeux braqués sur elle, parut interdite et rougit légèrement. Elle pressa plus affectueusement le bras de son compagnon comme pour bien se mettre sous sa protection et leva sur lui ses yeux suppliants.

Jacques comprit.

Ils n'étaient pas venus pour danser mais pour voir. Traversant la salle de bal, ils se dirigèrent vers un petit salon où, quelquefois déjà, ils s'étaient reposés, loin de la foule et du bruit.

Le salon était vide, ils prirent place côte à côte sur un sofa et se regardèrent un instant sans rien dire, incapables d'exprimer le bonheur de se retrouver seuls.

La jeune fille, la première, rompit le silence.

—Jacques, fit-elle en posant sa main

sur celle du jeune homme, vous m'aimez ?

—En doutez-vous, mon Odette ? Ne vous l'ai-je pas dit assez ?

—C'est une si douce chose et qu'on se plaît tant à entendre répéter ! Je ne doute pas, non, je ne douterai jamais de votre sincérité ! Cependant, quand je réfléchis à tout ce bonheur inespéré qui m'accable si brusquement, je crains que tout cela ne soit qu'une chimère !

—Non, Odette. C'est un rêve pour le moment sans doute, mais ce rêve que nous caressons tous les deux, ne s'évanouira pas. Il deviendra bientôt la plus douce des réalités.

—Croyez-vous que je ne vous aime pas assez pour mépriser tous les obstacles qui pourraient s'opposer à notre bonheur ?... Croyez-vous que je ne ferais pas l'impossible pour obtenir le droit de vivre éternellement dans l'atmosphère que vous embellissez, pour obtenir le droit de vous appeler ma femme ?

Le visage de la jeune fille s'éclaira d'un sourire.

—Vous consentiriez à m'épouser ? dit-elle.

Jacques hésita un instant. Odette l'enveloppa d'un regard passionné.

—Oui, fit-il d'une voix qui tremblait.

La jeune fille lui abandonna sa main qu'il baisa.

—Alors, reprit-elle, pourquoi ne vous adressez-vous pas à ma mère, si vous êtes résolu à m'épouser ?

—Parce que je craignais qu'en l'abordant dans les circonstances où nous nous rencontrons généralement, elle ne fût irritée de s'apercevoir des relations...

—Il faudra pourtant qu'elle les connaisse un jour ou l'autre.

—Sans doute, mais Serrigny prétend...

—Ah ! toujours M. de Serrigny entre nous ! fit Odette en s'animant.

Puis, abaissant ses longs cils, elle reprit tout bas, comme si elle eut honte de ce qu'elle allait avouer :

—Non, Jacques, ma mère ne sera pas irritée d'apprendre que nous nous aimons, parce que le mari qui la débarrassera de moi, sera le bienvenu, quel qu'il soit : riche ou pauvre, m'aimant ou non.

Jacques fit un geste de surprise.

La jeune fille devina l'interrogation qu'exprimait son regard.

—Je ne suis plus une enfant, Jacques, dit-elle. Il y a assez longtemps que je suis mon seul guide, que je suis abandonnée à mes seules inspirations pour avoir appris à réfléchir, et, par là, à me connaître d'abord et ensuite à juger les autres.

—Abandonnée ! votre seul guide ! mais votre mère ! Odette, votre mère vous aime ! Elle désire votre bonheur, elle s'inquiétera de savoir si celui qui veut lui ravir sa fille est digne d'elle.

—Ma mère, oui, elle m'aime, peut-être. Mais c'est à peine si elle me le témoigne. Pauvre mère chérie, ajouta-t-elle, il me semble pourtant que, si je pouvais parfois me reposer auprès d'elle, lui ouvrir mon cœur ! . . .

Elle acheva sa pensée dans un soupir.

Jacques hocha la tête tristement, puis se levant, il regarda la jeune fille bien en face :

—Pourquoi donc votre mère ne vous accompagne-t-elle jamais dans vos promenades ? demanda-t-il.

—Elle ne veut pas sortir, dit-elle très bas. Et moi, je suis assez égoïste pour trouver qu'elle a raison, ajouta-t-elle en rougissant.

—Pourrions-nous nous voir aussi souvent, nous aimer, Jacques, si ma mère m'accompagnait ?

—Nous aimer, si, Odette, car pour moi, je vous ai aimée et je vous aimerai tou-

jours de loin ou de près. Mais vous voir, vous parler, me griser de votre voix, du charme qui est en vous, non, c'est vrai, je n'aurais pas ce bonheur.

Et, se penchant vers la jeune fille, il mit un baiser dans le fouillis de ses boucles dorées.

—Chut ! fit Odette en se levant brusquement, on vient, je crois.

Effectivement, on entendait des éclats de rire dans le couloir ; bientôt les lourdes portières furent soulevées, plusieurs couples venaient se reposer un instant parès les fatigues de la danse.

—Allons-nous-en, balbutia Jacques à voix basse, d'un air mécontent.

Odette le suivit sans rien dire.

Le grand salon était plein maintenant de danseurs, emportés dans le tourbillon d'une valse folle. Le jeune homme enlaça la taille de sa compagne et tous deux s'élevèrent sur le nuage rose de la folie, grisés d'harmonie, de jeunesse et d'amour.

La valse était longue. Cependant, Odette, la tête appuyée sur l'épaule de son cavalier, ne songeait pas à se rendre. Enfin, les derniers accords retentirent. Mlle Brécard s'arrêta, épuisée, chancelante, fermant les yeux.

—Tout tourne, murmura-t-elle, je n'ai pas l'habitude de valser. Sortons l'air me fera du bien.

Jacques soutenant la jeune fille, lui jeta une mantille sur les épaules et l'entraîna vers la véranda.

Quelques rares fumeurs y devisaient encore en savourant leurs havanes. Le reste du parc était sombre, éclairé seulement par la lueur des étoiles. Les deux jeunes gens traversèrent les tables et les chaises et s'engagèrent dans une allée. Aussitôt, l'air frais venant des montagnes les frappa au visage.

—Vous allez mieux, n'est-ce pas, Odette? demanda le baron.

—Oui, bien mieux, fit-elle. Comment n'être pas bien, d'ailleurs, dans une pareille nuit, tous les deux!...

Jacques frissonna:

—Odette, mon amour, comme je t'adore! fit-il à demi voux.

La jeune fille releva la tête, ses yeux cherchèrent dans l'ombre ceux de son ami, ses lèvres se tendirent vers lui. Jacques y posa longuement les siennes...

—Où sommes-nous? fit-elle au bout d'un instant en revenant à la réalité. Qu'ai-je eu?

—Rien, répondit le jeune homme, une simple faiblesse causée par la fatigue et la chaleur.

Mais sa voix altérée trahissait une émotion violente et une certaine amertume qu'il ne parvenait pas à dissimuler. Ils respirèrent silencieusement leur promenade dans la nuit.

Bientôt, en suivant la grande allée circulaire, ils se retrouvèrent devant la villa. Une polka énergiquement rythmée soutenait encore la cadence des derniers danseurs, les plus intrépides. Mais déjà de nombreux vides s'étaient produits.

—Quand vous reverrai-je, Odette? demanda Jacques.

—Après-demain, si vous voulez venir, en même temps que nous, visiter Annecy et faire une promenade sur le lac. Mme Tomaselli m'accompagnera.

—Bien, j'irai.

—Merci! au revoir! Aidez-moi à retrouver mon amie. Il est temps que nous rentrions.

La brave dame n'était pas difficile à découvrir. Ayant gagné à la roulette une petite "matérielle" suffisante, elle attendait tranquillement la jeune fille dans un coin. Odette lui fit un signe et, après avoir

serré une dernière fois la main de son compagnon, s'éloigna avec elle.

Jacques, resté seul, passa la main sur son front comme pour chasser un mauvais rêve, puis sortit de nouveau sur la terrasse.

Il avait besoin de la brise glacée de la nuit pour ressaisir ses idées et calmer ses nerfs surexcités.

Sans doute, Odette avait agi non par calcul — car alors, sa conduite eût été odieuse — mais comme une petite folle, incapable de dominer son imagination ardente, l'élan de sa jeunesse et de son amour.

Sa seule excuse était son éducation négligée. Personne ne l'avait jamais guidée, réprimandée, avertie d'un danger. Si elle était maintenant coupable ou seulement légère, les premiers torts n'appartenaient pas à ses parents qui l'abandonnaient ainsi aux seules impulsions de sa nature et de son cœur!

Au bout d'un quart d'heure de promenade solitaire, pendant lequel il passa en revue toutes les raisons qui militaient pour ou contre Odette, d'Épinoy en arriva à se demander si la pauvre enfant n'était pas plus à plaindre qu'à blâmer. Et sur cette réflexion consolante, il rentra à la villa.

Les salons se dégarnissaient peu à peu; seules, les salles de jeu n'avaient point encore perdu leurs fidèles habitués. Jacques se dirigea de ce côté pensant y trouver son ami.

Après quelques instants de recherche, il aperçut en effet, Serrigny installé à une table de baccara. Il s'approcha et lui toucha légèrement l'épaule.

Hugues se retourna.

—Viens-tu? dit d'Épinoy, je rentre, il est près de minuit.

—Tout de suite, mon cher, je suis à toi.

—Eh bien, as-tu été heureux? demanda Jacques.

—J'espère au moins l'être un jour, puisque, à la guigne au jeu, correspond un égal bonheur en amour, répondit Hugues. Mais, pour ce soir, j'en suis pour mes vingt mille.

—Tu es fou, mon cher! à ce train-là, un nabab se ruinerait.

—Sois tranquille, je n'aurai pas tous les jours la même témérité.

—Alors, pourquoi oublier, ce soir, toute prudence?

—J'avais besoin de m'occuper, de me distraire, de ne plus penser.

—Il me semble qu'on peut le faire à moins de frais.

—Non, il me fallait une émotion violente...

Les deux amis gravissaient lentement la rude montée qui les conduisait à leur chalet. Jacques, sous prétexte de respirer, s'arrêta un instant et regarda Hugues, cherchant à lire sur son visage le sens de ce langage.

—Oui, ne plus penser, répéta Serrigny. Ne m'en demande pas plus long maintenant, je suis trop en colère.

—Toi, je ne te demande pas quelle soirée tu as passée!

—Oh! répondit d'Epinoy, après un mouvement d'hésitation, j'ai passé une soirée délicieuse. Si tu veux m'accompagner jeudi prochain à Annecy, tu pourras causer à Odette à qui tu ne fais guère bon visage, entre nous soit dit.

—Nous verrons, bougonna Hugues.

Et ils reprirent silencieusement leur ascension. Le vent avait fraîchi et, au sortir des salles surchauffées de la ville, le froid les saisissait.

III

Quand on est en villégiature pour quel-

ques jours à Aix, l'excursion à Annecy et la promenade sur le lac s'imposent, comme, du Mont-Dore, l'ascension du Sancy, où, de Cauterets, la visite de Gavarnie.

Tout touriste ayant souci de sa bonne réputation, se doit à ces excursions consacrées par le guide Jeanne et le Club alpin, où des restaurateurs ingénieux vous réservent à l'endroit "le plus pittoresque", les surprises culinaires de la plus haute fantaisie.

Jacques avait déjà rendu à la vieille cité savoisienne et fait le tour du lac sur l'immuable *Mont-Blanc*. Mais il eût recommencé mille fois la même promenade dans les circonstances où il devait, cette fois, l'exécuter.

Le jeudi donc, à dix heures du matin, d'Epinoy et Serrigny se firent conduire à la gare après un solide déjeuner; précaution excellente, car l'air des montagnes creuse toujours énormément et le restaurant du *Mont-Blanc* est détestable.

Au moment de monter en wagon, Jacques aperçut à la glace d'un compartiment voisin, la jolie tête d'Odette. Il s'approcha pour la saluer mais celle-ci mit un doigt sur ses lèvres, lui faisant comprendre qu'il n'était pas temps de se présenter maintenant.

Le jeune homme n'insista pas et rejoignit son compagnon. Presque aussitôt, le train partit.

Trois quarts d'heure après, Annecy apparaissait au milieu de son cirque grandiose de montagnes.

Le château, dont les hautes murailles dominant la ville, semble de loin se confondre avec la masse sombre de la cathédrale. En approchant seulement, la confusion s'efface.

Un peu plus bas, c'est le monastère de la Visitation qui s'offre aux regards, rappelant les vertus de sainte Jeanne de-

Chantal et de saint François de Sales.

Hugues et Jacques avaient visité tout cela la semaine précédente.

Cette fois, étant pressés d'arriver, ils sautèrent immédiatement dans une voiture qui s'éloigna rapidement dans la direction du lac.

Le *Mont-Blanc* attendait ses hôtes en se balançant sur ses amarres. En un clin d'oeil, le pont fut envahi par la foule des touristes; et la longue table dressée au milieu, fut garnie d'un bout à l'autre avec la même rapidité.

D'Épinoï et son ami se retirèrent à l'arrière avec l'attitude de gens qui veulent consacrer leur promenade à jouir de tous les petits détails du paysage sans se laisser distraire par les importuns.

Dieu sait pourtant si la nature était l'objet de leurs préoccupations.

Odette et sa compagne, après être descendues un instant dans les salons, étaient remontées sur le pont et se dirigeaient aussi vers l'arrière.

Jacques, légèrement anxieux, sentit son cœur battre plus fort; Hugues s'efforçait d'être calme. Leur attente, d'ailleurs, ne dura pas.

Mme Tomaselli s'avança la première et salua les deux jeunes gens d'un signe de tête familier. Tous deux s'inclinèrent profondément.

—Quelle bonne fortune de vous rencontrer ici, madame! dit d'Épinoï, votre présence ajoutera un charme de plus à cette ravissante promenade.

—Dites tout de suite, fit gaiement la bonne dame, que mes yeux vont jeter sur les ruines là-bas un éclat surnaturel, envelopper les paysages et les flots de la lumière irradiante de la jeunesse et de la vie, et n'en parlons plus, mauvais flatteur!

Les deux jeunes gens éclatèrent de rire.

—Et pourquoi pas, madame? reprit Jac-

ques. Il me semble que des yeux comme les vôtres peuvent encore jeter sur les faibles mortels des feux bien meurtriers.

—Il faudrait des mortels bien faibles et bien complaisants. Le feu ne rêchauffe plus guère quand il est près de s'éteindre.

—Oh! madame, fit Hugues en intervenant, pour changer le ton de la conversation, tournez-vous vers votre droite, y a-t-il rien de plus gracieux, que ce village s'échelonnant à mi-côte à travers les massifs d'arbres et dominé par les murs gris de l'antique abbaye? C'est Talloires.

—C'est ravissant! Et cette abbaye renferme probablement,—on me l'a dit, je crois,—des richesses artistiques qui mériteraient la peine d'être vues; mais il faut joliment grimper pour les atteindre.

—Détrompez-vous, madame, répondit Serrigny, il y a longtemps que les guerres et les révolutions ont dispersé tout ce qui pouvait avoir quelque valeur. La visite de l'abbaye n'offre qu'un seul intérêt, celui que présentent toujours de belles ruines.

Pendant qu'Hugues et Mme Tomaselli échangeaient ces quelques mots, Jacques et Odette s'entretenaient à voix basse:

—Vous, madame, qui habitez toute l'année ce beau pays, continua Hugues, vous devez le connaître à fond.

—Oh! non, monsieur, vous vous trompez. Je ne fais jamais d'excursion. Aujourd'hui, je me suis laissée entraîner par ma petite amie. Elle est jeune et aime se promener, cela se comprend. Vous êtes encore pour quelque temps à Aix, messieurs? ajouta-t-elle.

—Peut-être encore quinze jours ou trois semaines, répondit vivement d'Épinoï qui s'était rapproché.

—Alors, poursuivit l'Italienne, nous aurons, j'espère, le plaisir de vous revoir. Voulez-vous accepter de venir prendre

une tasse de thé chez moi. Voyons, quand? demain?

—Mais, certainement, madame, avec le plus grand plaisir, fit le baron, tandis qu'Hugues s'inclinait assez froidement.

—Cela me permettra de vous présenter à ma mère, dit Odette. Elle est souvent souffrante et sort très peu, mais elle sera enchantée de faire votre connaissance.

—Sans aucun doute, appuya Mme Tomaselli. C'est entendu, alors, à demain, à la villa des Tamaris!

Les deux jeunes gens remercièrent l'excellente femme de son amabilité et, comme on approchait d'Annecy, Jacques demanda si ces dames rentreraient de suite à Aix, auquel cas ils auraient pu faire le voyage ensembl.

—Malhureusement, répondit Mme Tomaselli, nous nous arrêtons à Lovagny entre deux trains afin de visiter les gorges du Fier.

—Vous avez raison, cela vaut la peine d'être vu, mais nous regrettons vivement ce contre-temps.

Le bateau venait d'accoster.

Le baron et le vicomte saluèrent Odette qui s'inclina; quant à Mme Tomaselli, elle donna un vigoureux shake-hand à ses nouvelles connaissances.

Serrigny et d'Epinoy, remontèrent dans la voiture qui les avaient amenés et se firent reconduire à la gar.

—Eh bien! fit Jacques, quand ils furent à une certaine distance du bateau, elle est charmante, Mme Tomaselli! Tout de suite, une invitation. C'est parfait, j'aurai l'air d'être tombé amoureux de Mlle Odette, aujourd'hui même. Hein! comme c'est malin, les femmes!

—Oui, et on n'aurait jamais cru Mlle Odette capable de telles machinations.

—Ah! mon cher, quel bonheur! La revoir tous les jours maintenant! L'adorer à

toute minute. Dans quinze jours, je démasquerai mes batteries à Mme Brécard, qui ne pourra qu'être enchantée, je suppose...

—Mon cher ami, je te souhaite de tout mon coeur de réussir. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir assister à ton triomphe, je pars demain.

—Tu pars demain? Es-tu fou?

—Non, un événement imprévu m'appel à Paris. Ma présence est indispensable tout de suite auprès de mon père.

—Mais, tu ne m'as jamais parlé de cela.

—C'est un oubli, car j'ai justement reçu ce matin, une lettre me demandant instamment d'avancer mon retour.

—Et combien de temps resteras-tu dans la capitale? fit Jacques ironiquement.

—Ah! mon cher, continua Hugues sur le même ton, je n'en sais rien, cela dépendra de mon père.

—Je ne te savais pas fils si soumis.

Hugues sourit sans répondre. La voiture était arrivée dans la cour de la gare, il sauta le premier à terre, Jacques le suivit aussitôt et passant son bras sous le sien, l'entraîna, en attendant, le train, vers une allée de marronniers qui borde un des côtés de la cour.

—Voyons, Hugues, dit-il, trêve de plaisanterie maintenant, parlons sérieusement. Il est évident que ce voyage à Paris, n'est qu'un prétexte pour t'éloigner et qu'un ordre de ton père n'est pas la raison de ton départ. Pauvre homme, il ne veut que ce que tu veux, donc...

—Tu devrais te contenter du motif que je te donne.

—Pourquoi?

Le vicomte resta silencieux.

—Ah! reprit d'Epinoy, avec un soupir, j'ai deviné. Il s'agit d'Odette, parle, voyons.

—Jacques, as-tu réellement l'intention de l'épouser? As-tu réfléchi, et te lances-tu dans cette aventure sans arrière-pensée? Réponds-mo franchement.

Le baron hésita, rougit, puis dit vivement:

—J'aime Odette et je l'épouserai, en effet.

Serrigny fit un signe d'impatience.

—Tu l'aimes! oui, naturellement, tu l'aimes! Elle est assez belle pour cela, moi-même qui ne suis pas ensorcelé comme toi, qui ai au contraire une certaine prévention contre elle, je me défends difficilement contre son charme quand je suis en sa présence. Mais il ne s'agit pas de cela. Est-ce qu'elle t'aime, elle? Et est-elle digne d'être ta femme?

—Odette m'aime, j'en suis sûr, affirma le pauvre amoureux. Elle est un peu folle, un peu légère, mais elle est sincère, et ses défauts tiennent surtout à son éducation. Eh! voilà! justement la question; cette mauvaise éducation, n'en souffriras-tu pas plus tard? Ne sera-ce pas un sujet de froissements et de discordes entre vous? Que sont les dames Brécharde? d'où sortent-elles? Qui était le père d'Odette?

—Hugues!...

—aPrdon, mon cher ami, je sais que je vais te faire souffrir, et voilà pourquoi j'ai tant hésité à te parler. Mais j'ai pour toi trop d'affection, pour te laisser ainsi aveuglément gâcher ta vie sans essayer au moins de t'ouvrir les yeux...

—Enfin, parle. Où veux-tu en venir?

—A te dire ceci: Ton Odette est une aventurière. J'ai pris des renseignements un peu de tous côtés et voici ce que j'ai pu apprendre: On n'a jamais connu le mari de Mme Brécharde, elle n'a aucune famille, aucun parent, rien...

—Depuis deux ou trois ans déjà, la fille

sort seule ou avec le facile chaperon que tu connais, elle a essayé déjà plusieurs fois, de trouver un époux, elle a eu divers flirts plus ou moins avancés, mais elle n'est pas encore arrivée jusqu'ici à mettre la main sur la poire qui voudra bien se laisser cueillir.

—A toi de voir si tu veux être cette poire-là.

Jacques avait écouté cette diatribe sans mot dire. Mais son esprit évoquait tout ce qui le choquait dans celle qu'il aimait pourtant comme un fou.

—Comment sais-tu tout cela? demanda-t-il enfin péniblement.

—Je te l'ai dit: j'ai pris des renseignements ici et là. Naturellement, je ne te les donne pas comme vérité absolue, mais enfin, il n'y a pas de fumée sans feu...

D'Epinoy ne répliqua pas.

Ils rentrèrent dans lagare et choisirent un compartiment, le train allant bientôt partir.

Le retour s'effectua silencieusement, et le soir contrairement à leur habitude, qui était d'aller entendre un peu de musique au casino, à la villa ou ailleurs, ils restèrent à fumer dans leur petit salon.

Cette journée si bien commencée, finissait mal, l'impression pénible résultant de leur entretien de l'après-midi ne s'étant pas effacée.

Vers neuf heures, le vieux domestique du baron entra, portant une lettre. Pendant qu'il allumait une lampe, son maître lui demanda qui avait apporté cette lettre.

—C'est un commissionnaire qui vient de me la remettre en me recommandant de la faire parvenir de suite à monsieur le baron.

D'Epinoy s'approcha de la lumière et lut quelques mots tracés à la hâte au crayon.

—Mon pauvre Jacques, comme la tem-

pête chasse vite le beau temps! Aussitôt rentrée, j'ai parlé de vous et de votre ami à ma mère. Quand elle eut entendu vos noms, elle entra dans une violente colère, criant qu'elle seule pouvait être victime d'aussi cruels hasards, que la mauvaise chance s'acharnait contre elle, enfin vociférant une foule de malédictions auxquelles je ne compris rien du tout.

—Bref, non seulement elle a déclaré qu'elle ne consentirait jamais à vous voir, mais pour être plus sûre de ne pas vous rencontrer ici, elle avance d'un mois notre retour à Paris. Nous partons demain.

—Je vous écrirai dès mon arrivée. Au revoir, aimez-moi toujours.

“ODETTE.”

La surprise et l'indignation avaient tour à tour passé sur le visage de Jacques.

Il ne dit rien, cependant, et tendit froidement la lettre à Hugues. Quand Serrigny l'eut parcourue, le jeune homme reprit :

—Maintenant, tu ne partiras plus seul. Je quitte Aix demain soir.

—Bon, nous voyagerons ensemble, répondit simplement son ami.

IV

L'hôtel de Serrigny, construit vers 1720 par un architecte appartenant à l'école précédente, avait l'aspect majestueux des palais du grand siècle.

Le comte Norbert de Serrigny, qui en avait tracé le plan et surveillé l'exécution, n'avait rien épargné pour donner à sa demeure les proportions majestueuses et le luxe qu'il aimait par-dessus tout.

L'hôtel avec le parc qui lui servait de cadre, s'étendait de la rue de Lille à la rue de l'Université.

Richard de Serrigny, le père de Hugues

et l'arrière petit-fils de celui qui avait construit l'hôtel, avait trente-huit ans lorsque éclata la guerre de 1870. Il s'engagea et fit noblement son devoir. Puis, la paix rétablie, il continua sa carrière de diplomate qu'il avait commencée sous l'Empire.

Satisfait de sa position et de l'indépendance qu'elle lui laissait, Richard avait opposé jusque-là une force constante d'inertie aux instances de son père, qui, depuis longtemps, aurait voulu le voir marié.

Soudain, en 1876, pendant un congé qu'il vint passer à la campagne, en Bourgogne, il changea d'avis et se déclara prêt à épouser Geneviève d'Alaize qui avait alors 24 ans, et dont l'éclatante beauté avait fait sur lui une impression profonde.

Le comte de Serrigny fut enthousiasmé. C'était son rêve réalisé. Il entretenait les relations les plus amicales avec le marquis d'Alaize, un voisin de campagne de très bonne noblesse, mais sans le sou.

Ils eurent tôt fait d'arranger la chose ensemble. Et quand tout fut convenu, ils jugèrent que le moment était venu de prévenir la principale intéressée. Ce fut la marquise qui s'en chargea.

Mais Geneviève, à la grande surprise de sa mère, reçut très froidement ces propositions matrimoniales.

Elle! épouser Richard de Serrigny, qui avait quarante-quatre ans! Mais c'était un vieillard à côté d'elle! Non, non, jamais elle n'accepterait une pareille union.

Mme d'Alaize fut consternée. Elle ne croyait pas qu'on pût résister à la séduction de la fortune et que la perspective de mener grand train à Paris, ne dût pas éblouir une jeune fille accoutumée à la vie terne et monotone de la province.

Il fallut l'admettre, cependant, puisque

tout ce que put dire la marquise ne servit à rien.

Germaine se récria, récrimina, pleura, mais sans reculer d'une semelle. La situation devenait embarrassante au point où en étaient les négociations entre les deux familles.

Richard, en apprenant cette résistance incroyable, fut plus amoureux que jamais. Il demanda et obtint une prolongation de congé dans l'espoir de faire, par sa persévérance, la conquête de ce coeur aussi fier que tenace.

Il fut autorisé à venir voir la jeune fille aussi souvent que cela lui plairait, redoubla auprès d'elle, de prévenances et d'attentions et osa lui faire sentir les cruelles souffrances que lui causaient ses dédains.

Geneviève, ennuyée de subir ces assauts continuels, peut-être aussi prise de pitié pour la douleur vraie de Richard, se départit peu à peu de ses premières rigueurs, accepta ou feignit d'accepter avec reconnaissance les hommages du jeune homme, et finalement céda.

Le vicomte sentit bien que l'amour n'entraînait pour rien dans cette détermination, mais il espérait que l'amour maîtriserait et se développerait peu à peu dans l'atmosphère de bonheur dont il se promettait d'entourer sa femme.

Le mariage se fit. La joie de la marquise ne connut pas de bornes.

Pauvre mère, quelle affreuse désillusion l'attendait!

Mlle d'Alaize, impuissante à échapper aux poursuites de Richard, avait exécuté, en lui cédant, un plan très froidement combiné: cette union la ferait riche et libre, elle l'accepta dans ce seul but; et, dès les premiers jours de son mariage, elle commença à mettre ses projets à exécution.

Elle se consacra exclusivement aux

plaisirs de la vie mondaine, délaissant le foyer conjugal pour les bals, les concerts, les lunchs, le flirtage au Bois ou aux courses.

Le mari, voyant qu'il était importun, n'osait plus l'accompagner nulle part, mais jamais une plainte ne sortit de sa bouche. Il avait trop bien prévu auparavant, cette attitude de sa femme pour avoir le droit de s'en irriter maintenant.

Une planche de salut lui restait: il donna sa démission, brisant une carrière pleine d'avenir, pour se consacrer tout entier à la tâche ardue de se faire aimer. Peine perdue! la jeune femme, sans prendre même garde aux attentions de son mari, continua son existence insouciant et frivole.

A peine la naissance de son fils Hugues, en 1880, la retint-elle deux mois au logis.

L'enfant fut tout de suite confié à des mains mercenaires et la jeune mère courut à ses plaisirs habituels.

Quelques mois après, le vieux comte de Serrigny mourut, brisé par le chagrin amer d'être la cause indirecte du malheur de son fils.

La jeune comtesse, forcée par ce deuil de renoncer pendant quelque temps à sa vie de dissipation, ne le fit qu'avec des regrets non dissimulés. Mme d'Alaize profita de ce léger répit pour venir la voir et lui faire quelques timides remontrances qu'elle n'avait pas osé risquer au moment de la naissance de Hugues.

Mais Geneviève imposa silence à sa mère, lui faisant comprendre que ses conseils étaient pour le moins inutiles, et que, si elle était venue pour l'importuner de la sorte, elle pouvait retourner chez elle.

La pauvre marquise, découragée, regagna sa province et ne reparut plus.

Entre les deux époux, la situation resta la même. Geneviève reprit bientôt sa vie

indépendante, et son mari, continua à supporter cette existence atroce à cause de son fils dont les premières caresses étaient sa consolation.

Enfin, un beau jour, six ans après la célébration de ce mariage fatal, la comtesse disparut.

M. de Serrigny n'était pas à Paris à ce moment-là. La nouvelle de cet événement qu'une lettre de sa femme elle-même vint lui apprendre, lui fit prolonger son absence pendant trois mois. Après quoi, il rentra chez lui, et resta pendant quelque temps terré dans son hôtel de la rue de Lille sans voir personne.

Au bout de deux ans de claustration volontaire, le comte reparut dans la société. Son fils avait alors quatre ans. Il l'abandonna aux mains d'une gouvernante et reprit son existence de club.

On crut qu'il avait oublié, qu'il s'était ressaisi. Non. La blessure que M. de Serrigny avait reçue était trop cruelle, trop profonde pour pouvoir se fermer aussi rapidement.

Hugues, devenu grand, dut quitter quelque temps son père afin de compléter ses études. Le comte occupa alors ses hivers à voyager et revint seulement passer ses étés à la campagne, comme auparavant, pendant les vacances de son fils.

Il attendait avec impatience que Hugues lui fût définitivement rendu.

Mais le jeune homme, ses examens passés et ses devoirs militaires accomplis, manifesta l'intention d'occuper son temps à de longs et lointains voyages où son père ne pouvait pas l'accompagner. Et M. de Serrigny ne fit rien pour contrarier ses projets.

Tous deux vivaient ainsi bien souvent séparés; mais, quand le jeune homme revenait après quelque longue absence, c'é-

tait un vrai bonheur pour ce pauvre père dont il était la seule consolation.

V

L'arrivée imprévue de Hugues ne fut pas sans étonner M. de Serrigny qui, d'après la dernière lettre de son fils, n'attendait guère celui-ci que quinze jours ou trois semaines plus tard.

Cependant, après une aussi longue séparation, il eût été mal venu de se plaindre. Sans chercher à s'expliquer les raisons de ce revirement, il s'abandonna donc tout entier au plaisir de posséder son fils.

M. de Serrigny avait alors soixante-quatorze ans. Très bien conservé malgré sa vie pleine de déboires, il avait toujours la taille haute et droite. Des yeux gris très vifs éclairaient ses traits fins et réguliers, empreints d'une gravité douce. Des cheveux blancs très drus et relevés droit encadraient noblement son front.

Type parfait, du vrai gentilhomme, il avait gardé, en dépit de toutes ses amertumes, le sourire affable, l'accueil bienveillant, la galanterie fine et délicate que l'âge ne fait qu'aiguïser chez l'homme de bonne compagnie.

Seulement, depuis vingt ans, la société parisienne n'avait apprécié que fort rarement ces brillantes qualités.

Vivant en vieux garçon, il en avait pris les habitudes et les manies. L'existence du club lui était devenue indispensable.

Les premiers jours qui suivirent le retour de son fils, il fit pourtant le sacrifice d'y renoncer. Il passait ses journées avec le jeune homme à l'hôtel ou en promenade, le questionnant sur sa vie depuis dix-huit mois, sur les péripéties de son voyage, et Hugues se prêtait de bonne grâce aux désirs de son père.

Cependant, comme le mois d'août s'a-

vançait, le comte parlait chaque jour de partir pour la campagne. Mais Hugues qui n'avait reçu aucune nouvelle de Jacques depuis leur séparation, ne voulait pas quitter Paris avant de savoir ce qu'allait faire son ami, dont l'état d'esprit l'inquiétait. Il avait donc demandé à rester sous prétexte de mettre provisoirement en ordre tout ce qu'il avait rapporté de son expédition lointaine, et comme toujours, le père s'était incliné devant le désir de son fils.

Plusieurs fois, Hugues avait passé au domicile de Jacques; tous les matins, il téléphonait pour avoir des nouvelles et il recevait toujours la même réponse: "M. le baron est resté 24 heures chez lui, puis a disparu sans laisser d'adresse."

Les jours passaient. Ce silence et cette disparition devenaient incompréhensibles.

Le vicomte était soucieux, nerveux; mais, ne se reconnaissant pas le droit de trahir le secret de son ami, il n'avait parlé de rien à M. de Serrigny qui se demandait ce qui pouvait bien tourmenter son fils.

Un matin, à déjeuner, le vieillard, très ennuyé de l'air absorbé de son compagnon, lui demanda tout à coup:

—Tu as des ennuis, mon enfant? Je te vois si sombre depuis quelques jours! Tu n'as pas eu de discussions désagréables avec d'Épinoy? Il est étonnant que nous ne l'ayons pas vu depuis votre retour. Vous êtes rentrés ensemble, n'est-ce pas?

—Mais oui, mon père, et sa disparition depuis lors, me semble inexplicable. Dans son état d'esprit, le pauvre garçon!

—Comment! fit M. de Serrigny d'un air étonné, quel état d'esprit?

—C'est vrai, mon père, vous ne savez pas, je ne voulais pas vous parler de cela, mais je suis décidément trop inquiet, et puis, je sais que mon cher Jacques a pour

vous une affection filiale; il ne m'en voudra donc pas de vous avoir révélé son secret. D'ailleurs, j'ai besoin de vos conseils.

—Parle, mon enfant, parle. Tu sais que, moi aussi, j'aime Jacques comme un fils.

En quelques mots, Hugues raconta le roman de son ami. Au nom d'Odette, le comte avait froncé les sourcils.

—Tu t'es renseigné sur le compte de ces dames? demanda-t-il. Comment les appelle-t-on?

—Mmes Brécard, elle sont, je crois...

Le jeune homme n'acheva pas. Le visage de son père s'était couvert d'une pâleur livide, ses yeux s'étaient fermés et il s'était affaissé sur sa chaise, les lèvres blanches, la tête inclinée, comme si un coup de massue l'eût étourdi.

Le vicomte se leva vivement et courut vers lui. Le maître d'hôtel entra et s'empressa auprès de son maître. Hugues agenouillé à côté de son père, lui humectait les mains et les tempes avec une serviette mouillée. Le domestique effrayé demanda tout bas s'il devait envoyer chercher un médecin.

—Non, non, c'est inutile, fit le comte qui commençait à reprendre ses sens et entendit la question. Je ne suis pas malade; ce ne sera rien.

Il se leva péniblement et s'appuyant sur le bras de son fils.

—Conduis-moi dans mon cabinet, dit-il.

Et il ajouta à voix basse, quand le domestique se fut éloigné:

—J'ai besoin de te parler longuement, nous serons mieux là-bas.

Hugues, à son tour, était bouleversé. L'émotion qu'avait ressentie son père en entendant prononcer le nom de Mme Brécard laissait dans son esprit le champ libre aux suppositions les plus inquiétantes.

Quand M. de Serrigny fut installé dans

son fauteuil, il fit signe à son fils de s'asseoir près de lui et reprit :

— Je te demande pardon, mon cher enfant, de l'inquiétude que j'ai dû te donner tout à l'heure, mais le coup dont tu as été la cause involontaire était trop inattendu et trop violente je n'ai pas été maître de moi.

Hugues haletant était suspendu aux lèvres de son père.

— J'aurais voulu t'éviter, mon pauvre ami, continua le comte, l'émotion douloureuse qui va t'atteindre, et sans la fatale circonstance de cette rencontre, tu n'aurais peut-être jamais su ce que je vais t'apprendre. Tu croyais ta mère morte, n'est-ce pas?...

Hugues eut un sursaut, jamais il n'avait mis cette mort en doute.

Étant tout enfant, quand il demandait pourquoi il n'avait pas une maman comme les autres, on lui répondait que sa mère était partie pour longtemps, mais, plus tard, il avait remarqué que c'était ainsi qu'on annonçait aux enfants, pour ne pas les effrayer, la mort de leurs parents; dès lors, sa conviction avait été faite.

Rien, d'ailleurs, n'avait pu lui faire connaître son erreur. Chez lui, il n'avait de rapports qu'avec son précepteur, rendu muet par sa consigne, ou avec de vieux domestiques dévoués à leur maître, qui n'auraient pas voulu trahir son secret, s'ils l'avaient connu.

En dehors de là, il ne voyait que les fils des amis de M. de Serrigny qui n'en savaient pas plus que lui sur la question. Quant à interroger son père, il se fût cru coupable, puisque celui-ci n'en parlait jamais, de réveiller le souvenir de cette chère morte.

Morte! non, Mme de Serrigny ne l'était pas. Qu'était-elle devenue alors pour qu'on n'eût jamais osé le lui dire?

Le comte, après avoir lu sur le visage de son fils, la surprise et l'émotion, comprit la muette interrogation de son regard et reprit :

— J'avais quarante ans passés à l'époque où j'ai épousé ta mère, qui en avait vingt-quatre. Quoiqu'elle fût sans fortune, mon père m'engagea fort à cette union.

— Je demandai la main de Mlle d'Alaize, et je l'obtins facilement, de ses parents du moins; quant à la jeune fille, elle refusa net. J'étais trop épris pour me laisser arrêter par ce premier obstacle. Mes instances d'un côté, de l'autre, les objurgations de sa mère, finirent par triompher de ses résistances.

— Mais ma fiancée ne m'aimait pas, j'en acquis bientôt la triste certitude. Tous mes efforts pour la ramener furent inutiles.

— Je m'accusai alors, je maudis Mme d'Alaize; il était trop tard. Mes attentions, mes prévenances, mon affection, ne m'avaient même pas gagné la reconnaissance de ma femme.

— Pour elle, cette union était une chaîne insupportable.

— Cette chaîne, elle la brisa un beau jour en disparaissant pendant mon absence.

— Ma mère vit! dit Hugues d'une voix sourde. Ah! que ne l'ai-je su plus tôt!

— Oui, mon pauvre enfant, elle vit. Et il a fallu que ta mauvaise étoile te conduisît sur son chemin, car autrement, tu pouvais ignorer toujours ces événements...

— Mais, alors, mon père, interrompit Hugues en se levant sous l'empire d'une vive exaltation, cette jeune fille? ... Odette?...

— Elle est née six mois après le départ de ta mère, elle est ta soeur.

Le vicomte retomba sur sa chaise et se cacha le visage dans ses mains.

— Pauvre enfant! ma soeur! murmura-t-il. Ah! mon père, comme vous avez dû

souffrir! Pauvre mère, elle aussi! Ah! si elle eût mieux connu votre coeur, eût-elle agi comme elle l'a fait? Aujourd'hui, elle déplore peut-être sa conduite.

Le vieux gentilhomme, épuisé par son récit, s'était rejeté au fond de son fauteuil, les bras croisés, les yeux à demi clos, écoutant son fils.

—Oui, peut-être! fit-il avec un effort. Mais sa fille? sa fille? comment est-elle?

—Comme je vous l'ai dit, mon père, elle est ravissante, élégante, distinguée, un port de reine, des mains exquises, de la race, enfin! et, plus j'y pense, plus je trouve qu'elle a avec vous une ressemblance frappante.

Le vieillard sourit tristement.

—Si, si, appuya Hugues, je suis sûr qu'à vingt ans, vous aviez ces yeux et ce sourire-là. Odette vous ressemble, mais elle ressemble encore davantage au charmant pastel qui représente ma grand-mère, la comtesse Louis de Serrigny, au moment de son mariage.

—A ma mère?...

—Parfaitement! Odette est bien ma soeur. On aurait dit que je le sentais. Aussi, en dépit de tout ce qui me prévenait contre elle, j'étais attiré par son charme et par sa grâce. C'est pourquoi, tout en dissuadant Jacques de l'épouser, je me demandais si ce ne serait pas faire une bonne oeuvre que d'assurer à la pauvre enfant, un autre genre d'existence.

—La pauvre petite! fit le comte avec un soupir. Oui, c'est vrai, le salut de ta soeur nous viendra peut-être de là, ajouta-t-il après une pause.

Hugues secoua tristement la tête.

—Ne vas-tu pas maintenant prier d'Espinoz de revenir? reprit M. de Serrigny.

—Si vous m'autorisez à lui dire la vérité, je désirerais en effet, le voir le plus tôt possible. Mais où le prendre? Enfin,

je vais lui écrire, son courrier l'atteindra peut-être.

—Hélas! lui aussi va connaître ce secret, soupira le vieillard.

Le comte eut malgré lui un mouvement d'inquiétude. Certes, il avait pardonné à sa femme sans arrière-pensée, mais il avait espéré ne plus jamais la revoir. La pensée que son fils allait se trouver en face de cette mère coupable, la crainte d'être compromis lui-même dans de tristes démêlés le bouleversait.

Le vieux gentilhomme parut un instant absorbé dans ses réflexions, puis regardant son fils avec reconnaissance:

—Tu as raison, fit-il avec un effort violent, il serait injuste de faire porter à cette pauvre enfant, le poids des erreurs de sa mère.

Le jeune homme, sans rien dire, se leva, mit un baiser sur le front de son père et sortit.

Il avait besoin de se retrouver seul pour envisager froidement la nouvelle existence qui lui était faite.

VI

Les appartements occupés par le vicomte étaient situés au premier étage dans l'aile droite de l'hôtel et, par conséquent, assez éloignés de ceux de son père, qui habitait le rez-de-chaussée de l'aile gauche.

Ces appartements comprenaient d'abord, donnant directement sur le palier, un fumoir meublé de fauteuils et de divans recouverts de cuir.

Des émaux de Delft, des bronzes anciens, des flambeaux d'argent, des bibelots de toutes sortes s'y heurtaient, dans un pêle-mêle charmant, sur la cheminée ou les étagères, aux ivoires sculptés, aux coffrets incrustés de nacre, aux chinoise-

mies ou aux japonaiseries les plus excentriques et les plus rares. Sur les murs, deux portraits d'ancêtres peints par Rigaud, et çà et là, au milieu des draperies, des écrans, des armes rares, quelques tableaux de maître: une esquisse attribuée à Clouet, deux paysages de Paul Potter, une marine de Vernet.

Le cabinet de travail qui faisait suite au fumoir, était meublé très simplement: un bureau en vieux noyer, un fauteuil canné, quelques sièges et deux bibliothèques contenant la collection particulière du jeune homme. Sur les deux panneaux vides et se faisant face, deux toiles de grandeur naturelle, signées d'un maître, représentaient le comte de Serrigny et sa femme au moment de son mariage dans tout l'épanouissement de son éclatante beauté.

De ce cabinet, on avait accès dans la chambre à coucher du vicomte, vaste pièce, claire et gaie, à laquelle ses tentures Pompadour et son mobilier Louis XV donnaient un aspect quelque peu efféminé tout en indiquant une exquise délicatesse de goût.

Depuis le retour de Hugues, les trois pièces étaient encombrées de tout ce qu'il avait rapporté de son voyage en Asie: photographies, herbiers, peaux d'autilopes ou de yaks, armes damasquinées, enfin les spécimens les plus curieux de la faune et de la flore des Hauts Plateaux qu'il était en train de classer. C'était un fouillis indescriptible!

En rentrant chez lui, Hugues jeta un regard indifférent sur cet entassement de choses rares et, avec un sourire découragé, se laissa tomber sur son fauteuil et s'accouda sur le bureau.

En face de lui Mme de Serrigny lui souriait avec ses grands yeux bleus fascinés, ses cheveux blonds tombant sur ses épaules en papillottes ondulées.

Souvent, depuis vingt ans, il avait entretenu de longs dialogues avec ce portrait si vivant. Comme il l'aimait alors, cette pauvre mère qu'il croyait enlevée toute jeune à l'affection des siens. Bien des fois, il lui avait demandé de le protéger, de le guider, comme si elle eût été près de lui, et toujours son même sourire semblait lui répondre et l'assurer de son amour.

Aujourd'hui, ce sourire l'irritait. Des flots de haine montaient à ses lèvres contre cette femme si froide, si lâche. Ah! si elle eût été là devant lui, comme il l'eût maudite, accablée de son mépris!

Mais, chose bizarre, plus il se sentait envahi d'amertume contre sa mère, plus il éprouvait de sympathie et d'amitié pour la pauvre Odette. Elle était une victime, elle! Et, dans son cœur généreux, montait le désir de la protéger et de la rendre heureuse.

Hugues cacha son visage dans ses mains et resta longtemps ainsi absorbé.

Alors, plus calme, il prit une plume et écrivit à Mlle Brécard pour la prévenir qu'il avait besoin de la voir seule, tout de suite. Puis, sa lettre terminée, il la déchira.

A quoi bon écrire à la jeune fille? Il lui était impossible de lui faire parvenir une lettre sans que sa mère s'en aperçut, et dès lors, mieux valait risquer personnellement une visite; il aurait peut-être la chance de la rencontrer seule.

Sa résolution prise, Hugues sonna son valet de chambre et demanda son auto immédiatement.

Quelques minutes plus tard, il était emporté d'une allure vertigineuse vers le Luxembourg.

Selon les ordres donnés, la voiture s'arrêta au coin de la rue Madame, et Hugues, très ému, s'engagea seul à pied dans la rue de Fleurus qu'il suivit lentement.

Quand il fut arrivé au numéro 26 bis, il s'arrêta, hésitant encore, puis se décidant tout à coup, il entra, demanda à la concierge les renseignements nécessaires, monta d'une traite les quatre étages et sonna résolument à la porte.

Ce fut la jeune fille elle-même qui vint lui ouvrir. En la voyant s'avancer au-devant de lui, le vicomte dut faire appel à tout son courage pour dire avec sang-froid :

—Mademoiselle Odette, êtes-vous seule?

—Oui, monsieur, fit-elle saisie. Ma mère vient de sortir, mais...

Le vicomte avait traversé l'antichambre et suivait la jeune fille qui le conduisait vers le salon.

—Ma pauvre Odette! fit-il en se tournant vers elle.

Elle s'arrêta, étonnée, et regarda le jeune homme en face.

—Monsieur de Serrigny, qu'y a-t-il? s'écria-t-elle. Vous êtes pâle, vous tremblez... Qu'avez-vous? Est-ce que Jacques?...

Hugues poussa un soupir sans répondre; puis, jetant autour de lui un regard mélancolique et maîtrisant son émotion, il déclara d'une voix grave :

—Certes, je suis heureux de vous trouver seule, mademoiselle Odette, car ce que j'ai à vous dire ne souffre pas de témoins.

—Quoi donc, mon Dieu? fit la jeune fille en pâissant.

—Une chose si importante que j'ai cru devoir, pour vous la communiquer, ne pas retarder d'une minute, au risque de trouver votre mère sur mon passage.

Elle le regarda, désorientée, ne comprenant pas, mais pressentant une catastrophe.

Il poursuivit :

—Vous n'avez pas deviné, qu'il y avait, dans le passé de votre mère, une de ces folies qu'on pleure toute une vie?

—Je ne saisis pas! fit-elle en reculant, bouleversée.

—Odette, votre mère... ne vous a jamais parlé de votre père?

—Non, et jamais je n'aurais osé, mon père vit? vous le connaissez? parlez, parlez donc! qui vous envoie? Où est Jacques? il m'abandonne?

—Calmez-vous, Odette. Oui, votre père vit, mais Jacques ignore la démarche que je fais en ce moment. C'est moi qui ai voulu vous apprendre la vérité, à vous seule d'abord, car je vous aime déjà de tout mon coeur...

La jeune fille rougit et recula en s'écriant :

—Mais, monsieur de Serrigny vous oubliez...

—Je n'oublie rien, et je peux vous dire sans crainte que je vous aime de tout mon coeur, ma chère petite soeur, car je suis votre frère: vous êtes la fille du comte de Serrigny, que votre mère a quitté, il y a vingt ans.

Odette bondit, puis elle cacha en sanglotant son visage dans ses mains.

Au milieu de ses larmes, quand elle parvint à ressaisir ses idées, sa première pensée fut pour M. de Serrigny.

—Votre pauvre père, comme il a dû souffrir à cette époque! et aujourd'hui, c'est à cause de moi que sa blessure a été rouverte! Ah! je voudrais lui demander pardon à genoux!

—Votre prière a été exaucée avant que vous l'ayez formulée, ma soeur chérie. Mon père vous pardonne, comme il a pardonné à celle qui est la cause de toutes ses souffrances.

—Comme il est bon! fit-elle.

A ce moment, elle releva la tête et son regard s'arrêta sur la photographie de sa mère posée sur la cheminée. Elle essuya ses larmes; et ses yeux, en fixant le por-

trait, devinrent brillants de colère. Une pensée de haine lui soulevait le coeur contre cette femme qui avait fait d'elle jusqu'ici une fille sans nom, vouée depuis son enfance à une vie misérable et solitaire.

Hugues devina sa pensée.

—Odette, dit-il, il faut être indulgente, il faut pardonner.

—Pardonner! non, c'est impossible! parce que, si je suis mauvaise, c'est à elle que je le dois. Non, non, jamais, je n'oublierai ce que je suis par sa faute.

—Prenez garde, ma soeur: c'est une présomption orgueilleuse de vouloir rendre les autres responsables de ses fautes. A quoi sert de maudire, d'ailleurs? tandis qu'avec un coeur énergique et noble comme est le vôtre, on peut vaincre toutes les épreuves, atteindre encore le bonheur.

—Oh! le bonheur, fit la jeune fille avec un sourire triste, il ne m'est plus permis de l'espérer...

Elle parlait, la tête basse, d'un ton saccadé et amer. Hugues se pencha vers elle:

—Mais si, affirma-t-il, vous avez un frère qui ne demande qu'à vous aimer et à vous rendre heureuse.

Odette le regarda avec attendrissement.

—Vous êtes bon et généreux, dit-elle. Vous souffrez sans vous plaindre. Moi, je suis mauvaise, je n'ai que des pensées de révolte, j'ai été si mal élevée, je ne suis pas digne d'être votre soeur.

Le jeune homme poussa un soupir et, pour échapper à l'émotion qui le gagnait, reprit brusquement:

—Je vais vous quitter, Odette. Il vaut mieux que votre mère ne me trouve pas ici. Je ne suis pas assez calme pour l'aborder aujourd'hui. Il sera préférable, ce me semble, de lui cacher encore ce que vous venez d'apprendre.

—Je ne le promets pas, Hugues, cela me paraît impossible. Que vais-je faire ?

que vais-je devenir maintenant ? Votre père ne va-t-il pas me repousser

—Je ne peux rien vous dire encore, murmura le vicomte, mais soyez patiente, ayez confiance en moi, j'espère que tout s'arrangera.

Puis, il mit un baiser sur le front de la jeune fille et sortit.

—Pauvre soeur, fit-il en lui-même quand il fut seul dans la rue, elle est sinon résignée, du moins courageuse. Les souffrances qu'elle endure depuis si longtemps l'ont préparée à tout. Pauvre petite, elle méritait un meilleur sort.

Absorbé dans ses pensées, préoccupé par une foule de pressentiments tristes, le jeune homme descendait lentement la rue de Fleurus sans prendre garde aux passants. Il était arrivé au coin de la rue Madame où l'attendait sa voiture, quand il se trouva en face d'une dame qui traversait la chaussée. En la voyant, Hugues ferma les yeux, comme pris d'un vertige et s'appuya au mur pour ne pas tomber. Cette dame était celle dont, pendant vingt ans, il avait contemplé les traits dans le grand tableau qui faisait face à son bureau.

La comtesse de Serrigny, malgré ses cinquante ans, avait conservé les lignes pures et fines du visage telles que le peintre les avait fixées sur la toile, et dans les yeux, dans la bouche, dans l'expression, une apparence de jeunesse qui avait permis au vicomte de reconnaître sans hésiter sa mère.

Celle-ci ne le vit pas et passa sans se retourner. Hugues en proie à une vive émotion, remonta en voiture et se fit ramener chez lui. Quand il arriva, M. de Serrigny venait de sortir, en chargeant son valet de chambre de prévenir son fils qu'il allait au cercle. Hugues hésitait à le rejoindre lorsqu'on vint lui apporter une carte fermée que Jacques d'Elpinoy, venu

en son absence pour le voir, avait laissée à son adresse. Le vicomte rompit le cachet et lut :

“Mon cher vieux, ne sachant que faire de moi, j’ai quitté Paris pendant quinze jours, mais la solitude me rend fou...”

“Viens me voir aussitôt que possible. Si nous ne nous rencontrons pas ce soir, je serai chez toi demain à une heure.”

Hugues n’hésita pas; il remonta en voiture et se fit conduire rue Las-Cases où habitait son ami. Mais le baron était absent. Force fut donc à Serrigny de rentrer rue de Lille sans avoir pu lui parler. Il en fut très contrarié.

Il était inquiet en effet, de l’état d’esprit que Jacques lui faisait entrevoir, et il était fort impatient de savoir où en était le pauvre garçon.

Et puis, il avait tant de choses à lui dire!...

VII

Le lendemain, au moment du déjeuner, Hugues mit son père au courant de sa démarche et des inquiétudes que lui suggérait la situation faite à Odette vis-à-vis de sa mère. Il craignait un esclandre, des scènes que la violence de Mme Brécharde et l’irritation de la jeune fille faisaient prévoir.

Le comte, tout en partageant l’opinion de son fils, était dans un état d’esprit qui ne lui permettait pas de donner un conseil. Sa noble résignation de la veille avait disparu pour faire place à une sombre amertume.

Le jeune homme, après le déjeuner, remonta dans ses appartements, s’allongea dans la plus confortable bergère de son fumoir et se prit à réfléchir.

Mais sa méditation fut bientôt interrompue par l’arrivée de Jacques d’Epinoy,

fidèle à sa promesse. La physionomie du baron était sombre et ses lèvres avaient un pli amer.

Il s’avança vivement vers Hugues et, lui serrant les mains avec effusion.

—As-tu reçu ma carte? demanda-t-il.

—Tu le sais bien, puisque j’ai été te voir hier soir.

—Moi? Tiens, on ne m’a pas averti. Enfin, peu importe, me voilà! Si tu as quelque chose à faire aujourd’hui, je te conseille d’y renoncer, je t’accapare pour le reste de la journée.

—Bien, bien. Voyons, où en est ton roman?

Jacques eut un geste de découragement. Un véritable désespoir se peignit sur son visage.

—Tu es bien malheureux, mon pauvre ami? dit Hugues.

—Ah! oui! et je suis surtout malheureux parce que je ne sais pas ce que je veux, ni ce que je dois faire.

—Voyons, Jacques, j’ai à te parler sérieusement. Et ce que j’ai à te dire, modifiera peut-être ta façon de penser, j’ai passé, hier, une heure avec Odette Brécharde.

—Oh! est-ce possible? s’exclama d’Epinoy.

—Es-tu toujours disposé à l’épouser?

—Bien sûr, répondit Jacques, que je suis prêt à épouser Odette, puisque je l’aime.

—Alors, voilà qui est convenu, murmura le vicomte. Ah! que je suis heureux de voir que tu n’as pas changé d’avis!

—Depuis que je connais Odette, je n’ai jamais varié, répliqua le baron. Mais c’est toi qui m’étonnes avec ton changement d’attitude, lequel me paraît inexplicable. Puis-je connaître tes raisons?...

—Oui dit Hugues après une courte hésitation, il y a à mon changement d’attitu-

de, un motif très grave: c'est que je connais maintenant la famille d'Odette.

—Alors? cria vivement d'Epinoï en se levant.

—Je t'en prie, Jacques, attends d'avoir tout entendu...

Le baron se rassit plus calme. Hugues reprit d'une voix triste:

—Tu croyais, comme moi, ma mère morte? Il n'en est rien. Elle avait épousé mon père contre son gré, la vie commune leur était insupportable; au bout de cinq ans de mariage, elle disparut, un beau jour, et son mari n'entendit plus parler d'elle. Cependant, six mois après son départ, une fille lui était née Odette... Tu comprends maintenant?

Serrigny avait prononcé cette phrase d'un seul trait, comme pressé d'en finir. Il regarda alors son ami et le vit très pâle.

Jacques, cependant, reprit promptement son sang-froid et murmura:

—Mon pauvre ami! comme tu as dû souffrir! Je te plains de tout mon coeur.

Hugues lui serra la main.

—Oui, le coup a été rude, balbutia-t-il. Maintenant, j'ai pris mon parti, et je désire que les choses s'arrangent au mieux pour tout le monde. Alors, tu l'aimes encore, ma pauvre petite soeur?

—Comme au jour où je la vis pour la première fois, comme toujours, depuis, répondit d'Epinoï. Cependant, cet événement ne m'éloigne-t-il pas d'elle? Généreusement, tu appelles Odette ta soeur.

Ton père l'appelle-t-il sa fille?

—En quoi cela influencerait-il sur tes décisions?

—Mon ami, si M. de Serrigny avait maudit sa femme et l'enfant née hors de son toit, je renoncerais à Odette. Ton père a été le meilleur ami du mien, je le vénère et l'aime à l'égal d'un fils. Épouser

Odette dans ces conditions, ce serait insulter à sa douleur.

—Mon cher Jacques, mon père n'a jamais maudit celle qui l'avait abandonné. S'il avait tenu à se débarrasser de la mère et de l'enfant, il aurait demandé le divorce. Il ne l'a pas fait, préférant se taire et pardonner. Je crois que cette manière de faire indique suffisamment les dispositions de son coeur.

—Certes, fit le baron en souriant. Cependant, la situation ne me paraît pas pour cela des plus claires. A qui vais-je demander la main de ta soeur? Voyons, que me conseilles-tu?...

—Pour le moment, mon cher ami, je ne te conseille rien du tout. Je ne te demande qu'une seule chose, c'est de rester tranquille et d'attendre les événements. Compte sur moi.

VIII

Pour assurer la réussite de ses plans, Hugues devait tout d'abord voir sa mère.

Cette démarche lui coûtait beaucoup. Pourtant, elle était nécessaire.

Trois jours après sa première visite, le jeune homme sonnait donc de nouveau à la porte du modeste appartement de la rue de Fleurus. Ayant donné sa carte à la personne qui vint lui ouvrir, il fut immédiatement introduit au salon et se trouva en face de sa mère.

La comtesse de Serrigny avait conservé grande allure, mais si, à distance, sa taille élégante et ses yeux encore vifs pouvaient faire illusion sur son âge, de près, elle portait largement ses cinquante ans. La peau de son visage était toute ridée et l'expression de sa bouche indiquait que les années pesaient lourdement sur cette tête orgueilleuse.

Hugues s'arrêta un moment, interdit

par son regard glacé et son altitude hautaine...

—Madame... balbutia-t-il.

—Odette m'a tout dit, interrompit Mme Brécharard.

Le jeune homme leva les yeux et s'écria avec élan :

—Maman!...

Un éclair d'attendrissement passa dans les yeux de cette femme au coeur sec en contemplant ce beau garçon si élégant, si distingué, si charmant, qui était là, tremblant devant elle, et elle dit plus doucement :

—Voulez-vous m'embrasser, mon fils? à moins qu'on ne vous ait appris à me haïr...

—Oh! ma mère! s'écria le jeune homme blessé, serais-je ici, si je vous haïssais? Jamais un mot contre vous n'a été prononcé devant moi. Je vous croyais morte et je vous aimais de tout mon coeur.

—Vous m'aimiez quand vous me croyiez morte, mon fils, mais maintenant?...

—Maintenant, je suis tout prêt à vous aimer, et si je suis venu, c'est pour vous le dire d'abord, ensuite, pour vous parler de ma soeur.

Mme Brécharard fit un signe d'impatience.

—Votre soeur?... Odette?... Qu'y a-t-il?

—Vous n'ignorez pas, ma mère, que mon ami le baron Jacques d'Epinoy aime Odette et que son plus cher désir est d'en faire sa femme. A Aix, vous avez refusé de le recevoir.

—Ce n'est pas lui que j'ai refusé de recevoir.

—C'est moi, alors?

—C'est-à-dire, qu'à ce moment-là, j'ignorais lequel de vous deux faisait la cour à Odette. Ne désirant pas donner à ma fille des explications sur le passé, j'ai préféré fuir. Mais je n'ai rien contre M. d'E-

pinoy personnellement et je suis toute disposée à donner mon consentement à ce mariage.

Hugues était assez embarrassé, le moment difficile était arrivé et la contenance calme et froide de sa mère le désorientait. Il balbutia :

—Mon ami Jacques sera bien heureux d'apprendre vos bonnes dispositions, mais, la situation d'Odette est difficile...

—Difficile? pourquoi?... interrompit sèchement Mme Brécharard.

—Parce que Odette est la fille de M. de Serrigny et que, pour la marier, il est nécessaire de demander son consentement, dit Hugues.

—Rien n'empêche M. d'Epinoy de demander ce consentement.

—Rien, sinon la crainte de froisser, chez mon père qu'il aime et vénère, de justes susceptibilités...

—Alors?...

—Ma mère! s'écria le jeune homme avec émotion, ne croyez-vous pas que nous avons tous assez souffert?... Tenez-vous à prolonger cette situation douloureuse?

—Non, n'est-ce pas? Or, un mot de vous peut effacer le passé, un mot qui rendra à votre fille son nom, sa place au foyer paternel, en attendant qu'elle le quitte, tête haute, au bras de son époux.

—Ce qui veut dire?...

—Ce qui veut dire, maman, s'écria Hugues en se levant, que vous devez oublier vos rancunes, faire taire aussi votre orgueil et revenir là où vous auriez dû rester toujours: auprès de votre mari et de vos enfants, faites un geste: mon père est tout prêt à vous pardonner...

Mme de Serrigny se leva brusquement en rougissant.

—Monsieur, dit-elle d'une voix contenue mais toute vibrante de colère, je ne vous reconnais pas le droit de me juger. Je n'ai

aucun compte à rendre de ma conduite, et je n'ai de pardon à attendre de personne. Vous pouvez dire à votre père, si c'est lui qui vous envoie, que ma volonté n'a pas changé depuis vingt ans.

—Quant à votre soeur, elle est majeure, elle peut retourner chez le comte de Serrigny, si bon lui semble, et épouser qui elle voudra, **comme vous l'avez fort bien** dit: le consentement de son père est seul nécessaire.

—Maintenant, cette conversation a assez duré.

Et, d'un geste, elle lui fit comprendre qu'il pouvait se retirer.

IX

Lorsqu'il fut sorti de la maison, Serrigny reprit machinalement le chemin de la rue de Lille. Il était bouleversé, désorienté, voyait l'avenir horriblement sombre. Qu'allait devenir Odette au milieu des luttes qui se préparaient?

Et d'Épinoy, de son côté, rebuté par tant de complications, n'allait-il pas reculer, reprendre sa parole?

Peu à peu, à mesure que le jeune recouvrait son sang-froid, l'avenir lui apparaissait plus sombre et plus désolant. S'il n'avait pas voué à sa soeur un de ces dévouements absolus, qui opèrent des prodiges, il eût tenté de renoncer à une tâche aussi ingrate.

Pendu dans ses réflexions, Hugues était arrivé, sans s'en rendre compte, à la place Saint-Sulpice.

Il s'y arrêta un instant pour respirer sous les grands arbres. Soudain, il sentit que quelqu'un lui touchait l'épaule. Il se retourna brusquement et se trouva en face de d'Épinoy.

—Du diable si je m'attendais à te rencontrer ici! fit-il en lui tendant la main.

—Tu as donc oublié, mon bon, que la rue de Fleurus possède, pour moi aussi, un attrait puissant. J'étais passé chez toi pour t'emmener au cercle, mais quand on m'a appris que tu t'étais fait conduire au Luxembourg, j'ai deviné sans peine où tu étais allé. J'ai renvoyé ma voiture et je suis venu au-devant de toi.

—Pour apprendre ce que j'ai à te dire, fit Serrigny en secouant tristement la tête, c'était bien inutile.

—Quoi donc? interrogea Jacques vivement.

—Je viens de voir ma mère et je sors de cette entrevue le coeur brisé. Je me suis heurté à une volonté froide, implacable, que ni les années ni les épreuves n'ont fait fléchir. Mme Bréhard, pas plus que la comtesse de Serrigny, ne fera aucune concession. Dans ces conditions, mon père voudra-t-il même tenter une démarche pour se rapprocher de sa femme?

—Ton père ne le fera pas, dit d'Épinoy en pâlisant. Je viens de passer un quart d'heure avec lui, il paraît de plus en plus affecté de tous ces événements.

—Après la conversation que nous avons eue ensemble hier, je ne savais trop quelle attitude prendre en face de lui. Mais, le premier, il a tout de suite abordé le sujet auquel je craignais de faire même la plus légère allusion. Il m'a ouvert son coeur sans réticence, et j'ai vu avec peine, que sa blessure le fait de nouveau vivement souffrir.

—Oui, approuva Hugues, je m'en suis aperçu. J'ai peur qu'il ne puisse pas supporter maintenant ce qu'il a si vaillamment souffert, il y a vingt ans.

—Le coeur s'aigrît quelquefois, reprit d'Épinoy, en même temps que les forces physiques et morales s'affaiblissent. J'ai senti que sa résignation, sa patience d'autrefois, lui semblaient ridicules. Bref, l'i-

dée seule de se retrouver en face de sa femme le bouleversa à tel point qu'il a même parlé, pour éviter cette conjoncture chimérique, d'avancer de quelques jours son départ pour la campagne.

—Pauvre père! sa situation est bien pénible. Quant à Odette, tu vois combien d'obstacles t'en séparent.

—C'est une raison de plus pour que j'y tiennne plus que jamais. Les obstacles, nous les renverserons, mon cher.

Les deux jeunes gens se serrèrent silencieusement la main, et se séparèrent pour rentrer chacun chez soi.

Hugues, en entendant la lourde porte de l'hôtel se refermer sur lui, tressaillit.

Il n'était pas sans appréhender le moment où il se retrouverait en face de son père, et où il devrait lui expliquer la tournure que prenaient les événements. Néanmoins, pour en finir plus vite, il se dirigea aussitôt vers les appartements du comte.

Le vieillard était assis devant son bureau, feuilletant une revue d'une main distraite; il jeta le volume en apercevant son fils, et se tournant vers lui:

—Tu viens de chez Mme Brécharde? dit-il d'un ton brusque.

—Mon père, je n'ai jamais eu l'intention de vous le cacher, fit le jeune homme en s'asseyant en face de M. de Serrigny, puisque c'est avec votre assentiment et devant les bonnes dispositions que vous manifestiez à l'égard de ma mère et de ma soeur...

—Ta soeur, oui, sans doute, interrompit le comte en parlant à demi-voix.

—As-tu vu d'Épinoy? ajouta-t-il sans achever sa pensée.

—Je viens de le quitter.

—Alors, tu sais que ma manière de voir n'est plus la même.

—Je le craignais, mais je me refusais encore à le croire.

—Tu te permets de juger mes cates, maintenant? lança le comte sèchement.

—Jamais, mon père! Mais j'ai toujours pensé que le pardon était plus noble que la haine et j'espérais vous trouver aujourd'hui disposé aux mêmes sacrifices qu'hier.

—Ha! Ha! il n'y a que les imbéciles qui pardonnent, ricana M. de Serrigny. Recevoir chez moi cette femme, est au-dessus de mes forces.

—Avant-hier, vous me disiez qu'Odette ne devait pas souffrir de la faute de sa mère et que nous devions chercher à assurer son bonheur...

—Qu'elle se marie! dit M. de Serrigny.

—C'est justement, mon père, ce que je venais vous dire. D'Épinoy d'adore et n'attend, pour l'épouser, que votre autorisation.

—Oh! je la lui donne de tout mon coeur.

—Oui, mais songez dans quelle situation fautive et douloureuse se trouve la pauvre enfant.

—Que veux-tu que j'y fasse, mon ami?

—Pardonez! murmura Hugues tout bas à l'oreille de son père, et rendez à ma soeur sa place à votre foyer.

—Tais-toi, Hugues, fit le comte avec un geste de colère. Pousser la mansuétude jusque-là, ce ne serait plus de l'abnégation, ce serait de la bêtise.

—Cependant, avait-hier, vous étiez tout prêt...

—Hier et aujourd'hui font deux, grommela M. de Serrigny en haussant les épaules avec impatience.

Le jeune homme baissa la tête et, découragé, se leva puis se dirigea vers la porte.

—Pardon, mon père, reprit-il en revenant sur ses pas au moment de sortir, d'E-

pinoy m'a dit que votre intention était de partir prochainement pour Montsaugé.

—En effet, mon ami, j'ai cette intention.



Les jours suivants, M. de Serrigny se montra de plus en plus impatient et irritable. Chaque fois qu'il rencontrait son fils, il affectait de ne pas lui adresser la parole.

Une semaine s'écoula ainsi, pendant laquelle Hugues sortit très peu et ne vit qu'une ou deux fois Jacques d'Épinoy. Au surplus, qu'auraient-ils pu se dire ? Qu'auraient-ils pu faire ? Le temps seul était capable d'arranger une situation aussi difficile.

Un après-midi, en rentrant d'une promenade solitaire, Hugues rencontra M. de Serrigny sur le perron, tenant à la main, une carte-télégramme encore fermée.

—Je te demande pardon, dit le comte en s'avancant vers son fils, je me trouvais là par hasard quand on a apporté cette carte pour toi.

Hugues prit le télégramme et le déchasta vivement.

Trois mots d'Odette :

“Ma mère est souffrante depuis huit jours à la suite de votre entrevue. Pourquoi ne venez-vous plus me voir ? Je suis bien malheureuse ! Votre soeur.”

Le jeune homme tendit sans mot dire, la carte à son père, qui la lut et la lui rendit sans proférer une parole.

Le vicomte reprit au bout d'un instant :

—Partez-vous bientôt pour la campagne, mon père ?

—Demain matin, mon ami. Tu viens avec moi ?

—Non, pas encore, j'ai besoin de rester quelques jours à Paris.

—A ton aise. N'oublie pas toutefois que la chasse ouvre dans quatre jours.

“J'espère que tu ne me laisseras pas recevoir seul nos hôtes habituels.”

X

Pendant que Serrigny passait de tristes jours entre la mauvaise humeur de son père et ses propres soucis, Jacques d'Épinoy parvenu de son côté aux extrêmes limites de la patience, s'était rendu rue de Fleurus dans l'intention d'y brûler ses vaisseaux.

Depuis une semaine, il s'était accompli dans le cœur du jeune homme un travail que les psychologues appelleraient “complexe”, afin d'avoir l'occasion de l'analyser ensuite, mais en somme fort naturel.

Dès les premiers jours de sa rencontre à Aix avec Odette, il l'avait aimée passionnément et, à vrai dire, sans beaucoup de scrupule. Au bout de quelques jours, rencontrant une résistance qu'il n'avait prévue, reconnaissant qu'elle était instruite, distinguée, il n'avait pas hésité : Odette Brécard serait baronne d'Épinoy.

Quand Hugues était venu souffler sur ses rêves et lui enlever ses illusions, il avait cruellement souffert. Et désespéré, il avait eu le courage de s'éloigner.

Mais, au fond, de son cœur, l'image d'Odette était gravée trop profondément pour que le temps pût l'effacer rapidement. Maintenant, tout était changé !

Odette, soeur de Hugues ! fille du comte de Serrigny ! Jamais d'Épinoy n'eût osé espérer semblable éventualité. En un instant, la jeune fille avait repris tous ses droits sur son cœur.

Par une phénomène d'action réflexe, très commun dans les cas psychologiques analogues au sien et qui vous procure les plus

pures joies de l'amour, l'image de la jeune fille reparut devant ses yeux, plus séduisante peut-être que la réalité, entourée de tous les charmes que l'imagination sait y ajouter.

Un peu de pitié s'y joignait. Comme elle était bonne, résignée, la pauvre petite, pour avoir accepté si courageusement le coup qui la frappait. Combien, cependant, son âme si sensible avait dû souffrir!

Ainsi, la beauté morale jointe à la beauté physique avait achevé de faire, aux yeux du baron, d'Odette, le type de la perfection.

Son Odette, comme il l'appelait maintenant tout bas, le possédait si bien, corps et âme, qu'il n'y avait plus de place chez lui, ni à d'autres sentiments, ni à d'autres pensées.

Comme tous les amoureux, qui recherchent le silence plus favorable au développement de leur folie, il n'éprouvait plus le besoin de sortir. Enfermé chez lui, il passait son temps à adorer son idole.

L'hôtel habité par d'Épinoï, rue Las-Cases, n'était pas gai. Assez étendu mais mal distribué, il était resté tel que l'avait laissé la mort du baron, père de Jacques, c'est-à-dire, garni d'affreux meubles Empire où Louis-Philippe. Jacques n'y avait rien changé, n'ayant pas plus que son père l'instinct de s'entourer de meubles anciens ou de bibelots modernes.

Cette absence de luxe et d'art contribuait à donner un aspect plus triste et plus désolé à ces grandes pièces, où quelques fauteuils raides et guindés couraient les uns après les autres, sous les yeux ternes de quelques rares ancêtres accrochés dans leurs cadres dédorés.

Le jeune baron avait jusqu'alors si peu habité chez lui, que cet aspect d'abandon ne l'avait jamais frappé. En le remarquant maintenant, il s'avouait que sa né-

gligence était bien pour quelque chose dans la tristesse de l'hôtel, mais qu'y faire? sinon... Ah! si la main d'Odette eût passé là!

Les trois ou quatre fois qu'il éprouva le besoin de secouer son impatience, ce fut pour aller se promener dans le quartier habité par les dames Brécard. Il se faisait conduire au Luxembourg, mettait pied à terre et suivait à pas lents la rue de Fleurus, ralentissant devant le numéro 26 bis, puis il revenait tout doucement en rêvant.

Mais ces promenades solitaires ne l'avaient pas renseigné sur les faits et gestes de sa bien-aimée. Comme Hugues, il en était réduit sur ce sujet aux conjectures les plus vagues.

La seule fois que les deux amis s'étaient rencontrés pendant ces huit jours, ils avaient échangé leur inquiétude réciproque, mais d'Épinoï n'avait rien dit de ses angoisses personnelles ni de son projet de les faire cesser bientôt par une démarche décisive.

Tous deux, cependant, par des moyens différents, poursuivaient le même but.

Tandis que Serrigny essayait d'attendrir son père, d'Épinoï se présentait chez Mme Brécard.

On lui répondit que madame était un peu souffrante. Mais, sur son insistance, il fut introduit dans le salon où Odette et sa mère travaillaient chacune à un ouvrage de couture.

En entendant annoncer le baron, Mme Brécard se leva assez gracieusement et lui indiqua un fauteuil près d'elle.

Quant à la jeune fille, elle rougit jusqu'à la racine des cheveux et répondit gauchement au salut de Jacques. Cet accueil n'était pas pour déplaire au jeune homme. L'espoir lui rendant son assuran-

ce, il put calmer promptement sa première émotion et s'adressant à la mère :

—Madame, dit-il, ayant eu l'occasion d'entrer en relations avec Mlle Odette à Aix, je me suis cru permis de me présenter ici...

D'Epinoï regarda la jeune fille afin de régler son attitude sur la sienne, mais elle baissait obstinément les yeux, et Jacques ne put lire sur son visage qu'un vif embarras.

Le jeune homme comprit. Prolonger la conversation sur un ton de convention poli qui sonnait faux était aussi inutile qu'épineux. Il reprit, brusquant les choses :

—A l'époque où nous étions ensemble à Aix, je ne connaissais pas, madame, les liens de parenté qui vous unissent à mon ami Hugues de Serrigny.

Quoique Mme Brécard dût s'attendre à cette franche attaque, le mot la troubla si vivement qu'elle ne trouva rien à répondre.

—Oh ! ne croyez pas, ajouta immédiatement le baron, que je veuille revenir sur des démêlés de famille dans lesquels je n'ai rien à voir. Mais j'ai cru devoir vous avertir que je suis au courant de tout, afin d'éviter entre nous, tout mal entendu.

Mme de Serrigny fit un signe de tête approbatif et ramena sur ses lèvres, un sourire forcé. D'Epinoï continua :

—Donc, j'ai aimé Mlle votre fille dès le premier jour où je l'ai rencontrée...

Odette esquissa un geste de pudeur offensée, accompagné d'un regard suppliant à l'adresse du jeune homme.

—J'avoue, poursuivit Jacques en souriant, que le procédé dont je me sers pour faire connaître à votre mère mes sentiments à votre égard, n'est pas absolument correct. Mais la manière dont je vous ai connue sort totalement elle-même des règles ordinaires.

—Oui, dit sèchement Odette, tout est permis avec des filles comme moi...

—Mademoiselle Odette, ai-je jamais songé à ne pas vous traiter comme vous le méritez ? Et aujourd'hui, en venant demander votre main, est-ce que je ne montre pas que je méprise tous les préjugés de convenance et de fortune?...

—Je n'ai pas l'intention de me marier, balbutia-t-elle.

—Quel enfantillage ! fit sa mère. Voyons, es-tu folle, Odette ? Qu'est-ce que signifie ce langage ?

—Non, ma mère, je ne suis pas folle. Vous savez que M. d'Epinoï m'a déclaré qu'il m'aimait, tout de suite après notre première rencontre. Je lui ai répondu par un aveu semblable, puis, M. d'Epinoï ne s'est plus occupé de moi, jusqu'au jour où il a appris la vérité. A quel sentiment obéit-il maintenant ?

—Odette, voulez-vous me laisser vous exprimer franchement votre propre pensée ?

—Oui. Eh bien ?

—Eh bien ! vous craignez que je ne vous accuse de m'épouser par intérêt...

Odette rougit.

—Je ne me suis pas trompé, reprit d'Epinoï avec un soupir. Et vous avez pu, Odette, me supposer capable de vous accuser de la sorte ? Vous ne savez pas, au contraire, quelle foi aveugle, j'ai en votre sincérité, en la noblesse de votre cœur?...

—Et quelle pitié aussi vous inspire une malheureuse sans famille à qui vous tendez la main par charité ? acheva Odette.

Mme Brécard, très pâle, regarda sa fille sévèrement.

—Je ne vous accuse pas, ma mère, reprit Odette. Mais les filles dans ma condition n'inspirent que de la pitié, il faut bien dire la vérité.

—Ainsi, protesta Jacques, une jeune

filles comme vous ne peut pas inspirer d'amour, ne peut pas être recherchée pour elle-même, pour sa vertu, pour sa beauté?

Elle ne répondit pas.

D'Épinoÿ fit un geste d'impatience et se tourna vers Mme Brécharde comme pour lui demander son aide. Mais celle-ci baisait la tête, anéantie, sentant bien que tous ces reproches tombaient sur elle, qu'elle seule était coupable de la situation où se trouvait sa fille.

Odette vit la douloureuse attitude de sa mère et courut se jeter à ses genoux :

— Pardonnez-moi, ma mère chérie, murmura-t-elle, de vous avoir fait de la peine. Si j'ai parlé comme je viens de le faire, c'est que j'avais besoin de me défendre, de ne laisser aucun équivoque dans l'esprit de M. d'Épinoÿ sur ma résolution.

La mère se pencha vers la tête de sa fille et des larmes brûlantes tombèrent sur ses cheveux d'or, tandis qu'elle les couvrait de baisers :

— Non, mon enfant, je n'ai rien à te pardonner. C'est à moi à te demander pardon, c'est moi seule qui suis la cause de tout le mal que tu endures maintenant...

D'Épinoÿ n'avait pas pensé que l'entretien pût prendre cette tournure; il se trouva tout à coup dans la situation la plus embarrassante et se leva pour prendre congé. Mme Brécharde lui tendit la main.

— Ne croyez pas, monsieur, dit-elle, que je sois pour quelque chose dans le refus d'Odette. Mon plus grand désir serait qu'elle vous accordât sa main.

Jacques s'inclina en regardant la jeune fille :

— Vous entendez, Odette? murmura-t-il.

— Ma résolution est prise. Je ne veux pas, en changeant d'avis, m'exposer à le regretter toute ma vie.

— C'est votre dernier mot? insista le baron.

— Oui, balbutia-t-elle d'une voix étranglée en essuyant furtivement ses larmes.

D'Épinoÿ lui prit la main, et, l'approchant de ses lèvres, l'y retint quelques instants.

Puis, enveloppant la jeune fille d'un dernier regard brûlant, il salua et s'enfuit.

Lorsque le grand air et la marche eurent calmé les bouillonnements de son sang, il essaya de réfléchir.

Certes, il s'attendait bien à ce que son mariage avec Odette rencontrât de nombreux obstacles. Il prévoyait des scènes de famille, des brouilles, des compétitions d'autorité et, de tout cela il espérait triompher avec de la patience.

Mais rencontrer l'opposition chez Odette et, qui plus est, chez Odette seule, voilà ce qu'il n'avait pas prévu.

Découragé, il rentra chez lui, renfermant en lui-même sa cuisante déception.

XI

Le lendemain seulement, las de sa solitude, d'Épinoÿ se décida à aller voir Serrigny. Il le trouva finissant de déjeuner.

— Tiens, tu es seul? fit-il.

— Oui, mon père est parti ce matin pour Montsaugé. Notre tête-à-tête n'était pas gai. Aussi, il était content de me quitter.

— Il n'était pas mieux disposé? demanda Jacques.

— Non, mais j'ai tout lieu de croire que, dans peu de temps, voyant qu'il nous fait tous souffrir, il reviendra à ses premiers sentiments d'indulgence, alors, tout ira bien.

— Mon pauvre ami, interrompit le baron, quelle erreur est la tienne!

Serrigny le regarda, surpris et mécontent. Depuis la veille, en effet, il voyait

l'avenir sous un jour plus favorable: il lui était désagréable que l'on cherchât à détruire ses illusions.

—Tu sais, reprit d'Epimoy, que je suis allé rue de Fleurus. Ta mère me verrait avec le plus grand plaisir épouser ta soeur.

—Parfait!

—Donc, de ce côté, pas de difficulté. Tu prétends d'autre part que ton père accorderait volontiers son consentement.

—J'en suis convaincu. Par conséquent...

—Mais enfin, mon cher Hugues, interrompit le baron, tu penses à tout et tu oublies la principale intéressée. Il me semble que c'est de sa volonté qu'il faut d'abord s'occuper.

—Pour moi, c'était depuis quelques jours ma plus vive préoccupation et c'est pourquoi je suis allé voir Odette hier et lui ai demandé sa main.

—Et qu'a-t-elle répondu? demanda Hugues avec impatience.

—Elle me la' tout simplement, mais nettement refusée.

—Bah! toutes les jeunes filles font ainsi. Lorsqu'elles sont mises en demeure de se prononcer catégoriquement, elles opèrent toujours, au dernier moment, soit par timidité, soit par coquetterie, un petit mouvement de retraite, afin de se donner le plaisir d'une poursuite plus vive de la part du prétendant.

—Non. Tu sais bien toi-même, que ta soeur n'aurait pas agi ainsi sans des raisons, à son avis, très sérieuses.

—Lesquelles donc? fit Hugues avec un sourire sceptique.

—Elle prétend qu'une jeune fille placée dans sa condition, ne saurait être recherchée autrement que pour sa fortune, si elle est riche, ou par pitié, si elle est pauvre. Ce dernier cas est le sien, dit-elle.

—Et tu n'as pas renversé d'un mot ces idées ridicules?

—J'ai essayé, mais sans résultat, affirma Jacques.

—Alors, je me charge de tout. J'ai quatre jours à rester à Paris, laisse-moi agir seul. Que comptes-tu faire, toi, en attendant?

—Moi, je ne sais pas bien. Hier, j'étais dans un tel état que je voulais partir pour un long voyage.

—Tu ne viendras pas avec moi tirer quelques perdreaux en Bourgogne?

—Oh! pour ça, non! Je n'aime pas me trouver au milieu de nombreuses et bruyantes réunions quand je suis tourmenté: d'abord, j'ennuie les autres.

—Comme tu voudras, mais, à mon avis, au lieu de fuir, tu ferais mieux d'attendre ici le résultat de mes démarches. Si, par impossible, il n'était pas favorable, tu pourrais toujours donner suite à tes projets de voyage.

—Soit, j'attendrai, je doute d'ailleurs que tu réussisses. Enfin...

—Le souhaites-tu, au moins?

Jacques regarda son ami d'un air de reproche.

—C'est que tu me dis cela d'un air si détaché! reprit Hugues. Allons, au revoir, c'est pour toi que je vais travailler.

Serrigny resté seul eut vite pris sa résolution. La première chose qui s'imposait, était d'aller voir Odette. Il se rendit le soir même rue de Fleurus, mais sans succès. On lui répondit que ces dames étaient sorties. Était-ce vrai? Était-ce un prétexte pour écarter les importuns?

En tous cas, pour éviter le retour d'un malentendu semblable, Hugues laissa sa carte, en annonçant sa visite pour le lendemain. Et, à l'heure qu'il avait lui-même fixée, il se présenta.

Odette était seule au salon. Hugues

l'embrassa fraternellement et, profitant de leur tête-à-tête, aborda tout de suite la question brûlante.

—Vous avez vu avant-hier Jacques d'Epinoy?

La jeune fille ne put réprimer un petit frisson.

—Il vous a demandé votre main, vous l'avez refusée. Pourquoi? Vous savez pourtant combien il vous aime?

Elle baissa les yeux sans répondre. Hugues s'arrêta, hésitant et craignant d'avoir été trop brusque. Au bout d'un instant, il reprit:

—Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas, ma chère petite soeur? Vous savez que je ne désire que votre bonheur? Voyons, confiez-moi votre secret, dites-moi franchement quel est le motif de votre refus, car il est évident que les raisons données à Jacques, ne sont pas suffisantes.

—Je n'en ai pas d'autres, fit-elle en secouant la tête.

—C'est par un simple préjugé de vanité que vous refusez votre main à d'Epinoy?

—Tout de suite, au commencement, il m'avait promis de m'épouser, lorsqu'il me croyait une jeune fille comme les autres. Maintenant, il s'estime lié par sa promesse, il croirait manquer aux lois de la générosité s'il méprisait aujourd'hui celle qu'il aimait jadis, alors qu'elle n'était pas encore une... aventurière.

—Vous a-t-il jamais jugé ainsi, Odette?

—Non, pas lui peut-être, mais parmi ses amis, dans le monde, on a dû crier déjà au scandale: le baron d'Epinoy épouser une fille de rien!

—J'admets qu'on l'ait dit, ce qui n'est pas vraisemblable, puisque votre existence même est encore inconnue...

—Ah! tout se sait!

—Bon, je l'admets. Eh bien, cela ne prouvera-t-il pas au contraire qu'il vous

aime profondément, s'il persiste à vouloir vous épouser, malgré l'opinion du monde qu'il respecte pourtant bien?

—On méprise l'opinion quelques jours, quelques mois. Après, on reconnaît que le monde avait raison et on regrette sa folie. Alors, la vie devient un enfer pour la femme...

—Non, Odette, pas quand cette femme a des qualités qui la font réellement aimer de son mari et respecter du monde.

—Les ai-je, ces qualités? Notre rencontre à Aix, n'est-elle pas la preuve?...

—Je comprends, dit Hugues, en lui fermant la bouche. Voilà ce qui fait le plus souffrir votre fierté, mais maintenant cette fierté est de l'orgueil mal placé.

—Oh! que je souffre! murmura-t-elle en se laissant tomber sur un divan.

Le jeune homme s'assit près d'elle et lui prenant les mains:

—Oui, ma pauvre soeur, murmura-t-il, vous souffrez, parce que vous aimez Jacques et que votre orgueil seul, vous sépare de lui, n'est-ce pas?

A défaut de ses lèvres, ses yeux dirent: oui, puis, comme honteuse de son aveu, elle cacha son visage dans ses mains.

Après une pause, Serrigny poursuivit:

—Ecoutez-moi, Odette, je vous parle sérieusement. Le jour où je vous fis connaître le secret de votre naissance, vous m'avez dit: "Votre pauvre père a dû bien souffrir! Je voudrais me jeter à ses genoux pour lui demander pardon".

"Si ce désir que vous exprimiez alors, vous aviez le courage de le mettre maintenant à exécution, si mon père vous tendait les bras, vous appelait sa fille, si, en un mot, vous deveniez de fait et aux yeux du monde, Odette de Serrigny, comme vous l'êtes en réalité, n'accepteriez-vous pas alors d'épouser Jacques d'Epinoy?"

Au milieu de ses larmes, le visage de la

jeune fille s'éclaira d'un rayon de joie. Mais presque aussitôt, il redevint grave et triste.

—Si, pour obtenir cette grâce, dit-elle, il me fallait me séparer de ma mère, je ne l'implorerais jamais.

Serrigny fit un geste de désappointement et se tut. Après un instant, il reprit :

—Les mères peuvent quelquefois faire des sacrifices immenses pour leurs enfants.

Comme Odette le regardait étonnée, il ajouta :

—Je veux voir votre mère, j'ai besoin de lui parler seule.



L'entretien de Mme Bréhard et de son fils dura plus d'une heure et fut orageux sans doute, car, au moment où sa mère reconduisait Hugues, Odette vit qu'elle avait pleuré. Néanmoins, la séparation fut cordiale. Le jeune homme baisa la main de sa mère, embrassa sa soeur et partit, après avoir prévenu qu'il ne viendrait pas de quelque temps, étant obligé de quitter Paris pour rejoindre son père en Bourgogne.

Le soir même, il se rendit chez d'Épinoy, mais fut peu explicite devant lui sur les résultats de son entrevue avec Odette. Jacques resta donc plongé dans la même perplexité douloureuse. Tout ce qu'il put obtenir de son ami, ce fut la promesse que tout s'arrangerait, à la condition qu'il s'éloignerait de Paris pendant quelque temps afin de n'être pas tenté de brusquer, dans son impatience, la solution attendue.

D'Épinoy, bien à contre-cœur, se soumit et partit le lendemain pour une destination inconnue.

Pendant ce temps, Hugues prenait le rapide qui devait le déposer à Dijon dans l'après-midi et lui permettre d'être à Montsauge le soir même.

XII

Le château de Montsauge s'élève à quatre kilomètres de Nuits dans un site qui peut passer pour joli au milieu d'un pays où le pittoresque n'abonde pas.

Un parc immense, clos de murs, et où les perspectives ont été ménagées avec autant d'art que de variété, entoure la vieille demeure, jadis forteresse féodale, maintenant délicieuse maison de plaisance.

L'entrée principale est commandée par une avenue de tilleuls qui conduit jusqu'à la cour d'honneur. De l'autre côté, une terrasse disposée en étages successifs, s'étend jusqu'aux pelouses.

De cette terrasse, des éclaircies ménagées entre les arbres, permettent au regard d'embrasser une partie du pays environnant.

Les appartements du château, répondent à l'aspect grandiose de l'extérieur.

L'ameublement et la décoration sont dûs pour la plus grande part à ce même comte Norbert de Serrigny qui, après avoir élevé l'hôtel de la rue de Lille, s'était plu à déployer dans sa chère résidence de Montsauge le même luxe qu'à Paris.

C'était dans cette royale demeure que le comte de Serrigny, tous les ans, à pareille époque, recevait ses amis et leur offrait, pendant deux mois, les plaisirs de la chasse et de la vie en plein air.

Veneur distingué, et intrépide encore malgré son âge pour courre un cerf ou forcer un sanglier, le comte ne méprisait pas pour cela la chasse au chien d'arrêt. Le mois de septembre tout entier était consacré à ce genre de sport, dans lequel il tenait à honneur de se distinguer.

On faisait l'ouverture à Montsauge non pas le jour où elle avait lieu dans la région—ce jour étant toujours un dimanche—mais le lendemain; et la veille, pour

préluder aux exploits des disciples de Saint-Hubert, un dîner réunissait ces derniers au château. Là, le pomard et le vougeot coulaient en l'honneur des victimes futures. Le comte emporté par son ardeur pour la chasse et ses souvenirs de jeunesse, dépouillait pour un instant le voile de tristesse qui l'enveloppait toujours, et retrouvait sa gaieté, sa verve un peu gauloise d'autrefois.

Lorsque Hugues sauta de l'auto qui était venue le chercher à la gare, il aperçut son père qui l'attendait au sommet du perron. Il monta aussitôt les degrés et tendant son front au vieillard :

—Vous allez bien, mon père? demanda-t-il.

—Oui, mon ami, assez bien, malgré cette chaleur étouffante. Et toi? ajouta-t-il en entraînant son fils vers la salle à manger, comment vas-tu? As-tu terminé avantageusement tes affaires à Paris?

—Mais oui, mon père.

—Tant mieux, mon ami! dit le comte avec un sourire énigmatique.

Quand ils furent assis en face l'un de l'autre dans la haute salle aux boiseries noircies, Hugues reprit :

—Qui attendez-vous, mon père, pour demain soir?

—Mais tous ceux qui ont l'habitude de venir, parbleu! répondit le comte.

“D'abord, mon vieux camarade Lemercier, l'ancien président de Dijon, toujours intrépide, comme tu sais; ensuite, notre excellent notaire, maître Gerbois, qui s'entend aussi bien à déguster le meursault qu'à rouler un lapin.

“Maintenant, parmi les jeunes, je compte sur Desmures, Villeneuve, que sais-je encore?

—Ah! Villeneuve sera des nôtres! Il y a au moins deux ans que je ne l'ai pas vu, ce cher Gaston. Il n'est pas marié?

—Pas que je sache! répondit simplement M. de Serrigny.

Le père et le fils se regardèrent d'un air embarrassé, et la conversation tomba. Quand ils rompèrent le silence, ce fut pour s'entretenir de banalités.

Le lendemain, le comte tout entier à la chasse ne parla toute la journée qu'exploits cynégétiques, s'assura par lui-même si rien ne manquait aux préparatifs ordonnés, redemanda dix fois si l'on avait fidèlement transmis ses prescriptions aux gardes.

En un mot, il sembla absorbé par tous ces petits soins secondaires; et dans cette exubérance, dans cette activité, qui ne lui étaient pas habituelles, on devinait une agitation plus factice que réelle, comme s'il eût cherché à chasser un souci tenace en s'amusant à des babioles.

Vers cinq heures, les hôtes attendus commencèrent à arriver au château; il fallu se consacrer à les recevoir.

En temps ordinaire, c'est-à-dire non pas quand Hugues était seul avec son père, mais lorsqu'il y avait la moindre personne étrangère, la toilette de soirée était de rigueur aux dîners des Serrigny, à Montsaugé comme à Paris.

Une exception était faite en faveur de ce dîner où l'élément masculin était presque toujours représenté. Le vieux président Lemercier disait malignement que, ce jour-là, son ami Richard “s'embourgeoisait”.

Ce soir-là, le couvert réunit huit convives, proportion excellente pour écarter tout prétexte de froideur et engendrer la plus franche gaieté.

Il était, d'ailleurs, impossible de s'enluyer entre M. Lemercier et maître Gerbois. C'était entre eux un feu roulant de saillies et d'épigrammes, dans lequel l'an-

ancien magistrat n'avait pas toujours le des-

mus.
Charitable, dévoué, très instruit, appartenant à une vieille famille de robe des plus riches et des plus considérées de la Bourgogne, maître Gerbois joignait à l'agrément de la meilleure compagnie l'avantage d'être à l'occasion un conseiller éclairé, un homme au jugement droit et sûr, en qui on pouvait placer sa confiance.

M. Lemercier était le magistrat grave, correct, à favoris blancs, décoré, qui devait avoir fort grand air sous la robe rouge et l'hermine, très aimable, d'ailleurs, malgré une apparente raideur, très homme du monde, légèrement caustique et ayant avec Me Gerbois une idée commune, une seule : l'amour de la chasse.

Parmi les jeunes gens, deux surtout, Gaston de Villeneuve et Albert Desmures que Hugues connaissait davantage, n'avaient pas d'autre carrière que de manger leurs revenus en promenant leur désœuvrement de Pau à Cannes, de Cannes à Paris, de Paris aux Eaux, des Eaux à la gentilhommière que Villinuv possédait à Morvan. Carrière d'autant plus difficile que, chez l'un et chez l'autre, la fortune n'était pas considérable.

Tous deux avaient été élevés au même collège que Serrigny et d'Epinoy, et avaient, depuis cette époque, conservé des relations avec eux.

Quand on fut au milieu du dîner, Villeneuve demanda à Hugues :

—D'Epinoy ne vient pas ouvrir la chasse avec nous cette année ?

—Non, je ne pense pas, fit le vicomte après un moment d'hésitation.

—Où est-il donc ? il voyage encore ?

—Oui, il est parti récemment pour je ne sais quelle destination.

M. de Serrigny entendit cette réponse et regarda son fils avec étonnement. Il ne sa-

vait rien de ce départ précipité et, à la vérité, il s'était bien gardé de demander des nouvelles de Jacques. Mais, ramené malgré lui, à ses préoccupations, il perdit un instant toute sa gaieté. Hugues, quoiqu'il eût parfaitement remarqué le mouvement de son père, n'en laissa rien voir et conserva son apparente froideur.

—Toujours le même, ce diable de Jacques ! observa Villeneuve. Lorsqu'on le croit en Bourgogne, il est à Moscou. Je parierais qu'il y a encore là-dessous quelque histoire d'amour !

Hugues fit semblant de ne pas avoir entendu en paraissant absorbé par une question que lui posait M. Lemercier sur l'ethnographie des hauts plateaux d'Arménie.

Villeneuve n'instista pas et le vicomte lancé sur son sujet favori retint bientôt l'attention de tous par le récit vif et coloré de sa récente exploration.

—Parfait ! Parfait ! répétait l'ancien magistrat. Voilà qui s'appelle voyager au moins ! Ah ! si j'étais jeune ! Ne me parlez pas de ces jeunes gens qui croient avoir fait le tour du monde quand ils ont été se pavaner, sur les plages en vogue ou autour des casinos les plus fréquentés.

—Excusez la jeunesse, mon cher président, murmura M. Gerbois. Nous en avons tous fait autant.

—Ah ! pardon ! parlez pour vous, mon cher monsieur, répliqua M. Lemercier. Quant à moi, lorsque j'avais vingt ans, je n'avais pas le temps d'aller me promener comme vous le croyez. Mon père ne m'eût jamais permis de compromettre ainsi mon avenir ; j'étais attaché, au travail d'un bout de l'année à l'autre.

—Allons, les voilà partis à se chamailler ! interrompit le comte en souriant. Séparons-les. Toi, Lemercier, viens avec moi, je t'accapare. Notre aimable tabellion est

trop jeune pour nous, il restera avec les jeunes.

M. de Serrigny et le Président entrèrent en causant dans le salon pendant que les autres convives sortaient par groupes sur la terrasse.

M. Gerbois, seul, resta en arrière avec Hugues. Celui-ci lui offrit un cigare et passant son bras familièrement sous le sien :

—Pouvez-vous m'accorder un instant d'entretien? dit-il à voix basse, j'ai quelque chose à vous communiquer.

—Volontiers, mon cher enfant, dit le notaire en regardant le jeune homme avec un sourire fin, vous savez que mon dévouement vous est acquis, si je puis vous être utile.

—Très utile, mon bon ami, reprit le vicomte en l'entraînant vers une allée de tamaris qui bordait la première terrasse, plus qu'utile même; vous serez mon sauveur, si vous le voulez.

—Oh! Oh! le mot est gros, Hugues; voyons, de quoi s'agit-il?

—De moi où du moins d'une idée qui m'est personnelle.

—Bon, je comprends, un mariage? un amour contrarié?

—Non, ce n'est pas tout à fait ce que vous pensez.

M. Gerbois s'arrêta et fixant son regard franc et doux sur le jeune homme :

—Je crois au contraire, mon cher enfant, avoir bien deviné ce qui vous tourmente, dit-il lentement. C'est de votre mère et de votre soeur que vous voulez me parler?

—Vous savez tout? fit Hugues.

—Hélas! je n'ignore rien de ce que votre père a souffert, il y a vingt ans. Quand le malheur l'a frappé, j'ai été le premier à pleurer avec lui.

Serrigny poussa un soupir de soulage-

ment, c'était quelque chose de se trouver en présence d'un homme qui était au courant de la triste situation.

—C'est grâce à vous, reprit-il, grâce à votre influence que mon père a dû sans doute le courage de pardonner à ma mère. Jamais je ne lui avais entendu prononcer une plainte contre elle, puisqu'il y a quinze jours encore, je la croyais morte; et maintenant, par un brusque changement d'attitude...

—Oui, je sais, fit simplement M. Gerbois, votre père est venu dès son arrivée me confier ce qui s'est passé. Vous avez dû bien souffrir, mon pauvre Hugues, quand vous avez découvert la vérité.

Le jeune homme poussa un soupir étouffé.

—Il faut avoir du courage, mon cher ami, continua le notaire. Votre père est, lui aussi, cruellement atteint. Il cache ses angoisses sous une apparence de gaieté et d'insouciance, mais je le crois au fond plus affecté maintenant qu'au premier moment de la catastrophe.

—Hélas! c'est ce qui me désespère.

—Cela se comprend. La perspective de voir sa vieillesse troublée par cette femme le bouleverse.

Pensez-vous qu'il puisse revenir à des dispositions indulgentes?

—Je voudrais pouvoir l'affirmer, mais ce serait peut-être vous préparer une nouvelle déception. En ce moment, votre père est profondément irrité, son coeur est ulcéré, il voit tout en noir, tout en mal. Tout ce que j'ai essayé pour le calmer n'a produit aucun effet.

—Après tout, c'est son droit de maudire, fit Hugues. Mais, ma pauvre soeur, elle, ne l'a jamais offensé; c'est à elle que je voudrais épargner les conséquences d'une faute qu'elle n'a pas commise.

Le notaire tourna ses regards attendris vers le jeune homme et lui prit la main.

—Mon cher Hugues, dit-il, aimez toujours ainsi votre soeur, respectez toujours votre mère; et un jour peut-être, le coeur de votre père s'ouvrira à l'indulgence.

Serrigny secoua tristement la tête.

—Si, au moins, murmura-t-il, Odette consentait à épouser d'Epinoüy! mais elle a déclaré nettement qu'une fille placée dans sa condition ne se mariait pas.

—C'est devant ce refus, que votre ami a disparu?

—Oui, c'est moi qui de lui ai conseillé. Je craignais qu'en restant à Paris, il ne compromit par sa brusquerie, le succès de ma diplomatie.

A son tour, M. Gerbois fit un geste de découragement.

—Si les obstacles viennent de tous les côtés à la fois, je ne vois pas comment ils pourront jamais être aplanis.

—Oh! d'une façon bien simple, si mon père le veut. Qu'il consente seulement à rendre à ma mère, comme vous le disiez, sa place au foyer domestique, qu'il consente à considérer ma soeur comme sa fille, et les difficultés n'existent plus. Odette se marie, son bonheur est assuré.

—Votre mère accepterait-elle une pareille transaction?

—J'ai tout lieu de l'espérer.

Le notaire eut un sourire sceptique, mais il le dissimula à Hugues pour ne pas l'attrister en lui enlevant ses illusions.

—Alors, tout dépend de votre père? dit-il.

—Absolument. Si vous pouviez vaincre ses répugnances!

—Mon cher enfant, je n'ai rien à vous refuser, je vous l'ai dit. Même quand ce ne serait que pour seconder de tout mon pouvoir vos efforts généreux, je le ferais,

mais je ne crois pas au succès, pour le moment, du moins.

Hugues, sans rien dire, serra la main de son vieil ami et tous deux, sortant de l'allée des tamaris, se dirigèrent vers la terrasse.

La nuit était presque close. Seule, une lueur très pâle à l'occident indiquait encore le coucher récent du soleil, tandis que la lune suspendait son élégant et mince croissant d'argent à l'immense voûte d'azur semée d'étoiles d'or. Une brume légère montait du ruisseau et des pelouses, estompant les contours des massifs, que l'ombre allait peu à peu noyer.

La plaine, les bois, la campagne entière dormaient déjà, enveloppés dans ce silence majestueux et serein des nuits d'été.

Les hôtes du comte de Serrigny ne tardèrent pas à se séparer, chacun regagnant sa chambre pour se préparer, par une longue nuit de repos, aux fatigues du lendemain.

Le mercredi suivant, Hugues ne fut pas peu surpris en recevant ce télégramme : "Mme Bréchar d malade; Odette a besoin de toi. Viens immédiatement. Jacques."

XIII

A mesure que la distance grandissait entre Odette et lui, d'Epinoüy sentait son coeur se déchirer. Il se demandait comment il avait pu céder si facilement aux conseils de son ami et partir. A quoi servirait cette séparation? A Paris, au moins, il était près d'elle; sans la voir, il vivait dans la même atmosphère, il pouvait contempler de loin la maison où elle habitait, où elle souffrait. Il pouvait espérer qu'un jour peut-être, à force de persévérance, il parviendrait à la fléchir.

Arrivé à Biarritz, le baron n'y tenait

plus. Sans même prendre un jour de repos, il repartit immédiatement, et le mardi matin, il était à Paris.

Dès le jour même, Jacques fit sa visite accoutumée rue de Fleurus et vit, à sa grande surprise, les fenêtres de l'appartement fermées. Néanmoins, comme la chose pouvait s'expliquer très naturellement, il passa outre, se promettant seulement de revenir le jour suivant. Mais, le mercredi, les fenêtres étaient toujours closes.

Aussitôt, une inquiétude poignante saisit le jeune homme, et cédant, sans réfléchir, à son premier mouvement, il entra, dans l'espoir de trouver une explication à ce mystère.

La concierge qui avait renseigné Jacques lors de sa première visite, aperçut le baron, le reconnut et s'avançant vers lui :

— Monsieur, dit-elle, si c'est Mme Bré-
chard que vous voulez voir, elle est bien
malade. Elle ne vous recevra sûrement
pas.

Et comme d'Epinoy manifestait le plus
profond étonnement.

— Oui, reprit la brave femme, la pauvre
femme a été bien éprouvée. Même qu'on a
dit qu'elle avait le bras ankylosé et qu'elle
ne pourrait plus jouer du piano. C'est ça
qui est un malheur !

Le baron semblait tomber des nues,
mais il écoutait attentivement tout de même.
Il chercha dans sa poche quelques pièces
blanches et les glissa dans la main de
la concierge. Celle-ci s'inclina en souriant,
et se mit à faire le récit détaillé et na-
vrant des infortunes de ses locataires.

Lorsque le récit fut terminé, d'Epinoy,
pour échapper aux doléances intéressées
de la bonne femme, la remercia et s'éloi-
gna rapidement.

Tout en regagnant sa demeure, il réfléchit ;
et il lui sembla que l'épreuve imposée

à Odette ne pouvait pas nuire à ses inté-
rêts personnels.

Il n'y a rien de plus propre à réduire
les coeurs les plus fiers, que cette terrible
école de la misère.

Jusqu'alors, Odette pouvait conserver
quelque indépendance, et se montrer in-
traitable sur ce qu'elle appelait son hon-
neur.

Maintenant que sa mère avait perdu son
gagne-pain, c'était dans un bref délai,
pour les deux malheureuses femmes, la
misère noire avec son cortège d'angoisses
et de hontes qui vous broient le coeur et
finissent par annihiler la volonté.

La jeune fille était énergique, elle lut-
terait sans doute. Mais, peu à peu, le dés-
espoir étreindrait son âme, elle recon-
naîtrait son impuissance à lutter contre
cette détresse croissante, et sachant qu'un
seul mot de sa bouche pourrait les sauver,
elle et sa mère, elle le prononcerait.

Tout en esvisageant les choses de cette
manière, d'Epinoy n'en conçut pas toute-
fois une présomption exagérée. Il savait
quelle prudence, quels ménagements il fal-
lait employer pour ne pas froisser les sus-
ceptibilités de la jeune fille, et il n'osa
pas, dès le premier jour, se rendre rue de
Fleurus.

Ce fut alors qu'il mit Hugues au cou-
rant de la situation et qu'il le pria de re-
venir à Paris.

Quoique celui-ci ne rapportât pas de
Montsaige des nouvelles très rassurantes,
la présence de son ami rendit à Jacques
un peu de courage.

Au moins, par lui, il aurait des nouvel-
les d'Odette et connaîtrait peut-être ses
sentiments actuels.

Serrigny ne pénétra pas sans difficulté
près de sa mère et de sa soeur ; il lui fallut
presque forcer la consigne, par laquelle
elles avaient cherché à se garantir de tou-

te visite importune. Il trouva la malade dans un état assez alarmant, la crise de rhumatisme lui tordant tous les membres et lui causant des douleurs aiguës.

Elle se désespérait de cette situation. Odette, courageuse, résignée, la calmait par de douces paroles. elles n'étaient pas si malheureuses, après tout! Elle allait trouver à travailler, elle augmenterait de cette façon, les ressources du ménage; toutes deux vivraient ainsi sans éclat, mais en paix.

Tout en admirant la résignation de sa soeur, Hugues ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine inquiétude.

Les jours suivants, cette première impression ne fit que se confirmer. Sa mère allait de plus en plus mal.

Le jeune homme, jusqu'alors comblé de tous les dons de la fortune, n'avait jamais imaginé ce que pouvaient être les angoisses de la gêne, du dénuement le plus complet.

Pour la première fois, il le comprit en voyant l'état où en étaient réduites sa mère et sa soeur. Il en souffrit d'autant plus qu'il se sentait impuissant, avec toute sa richesse, à apporter le moindre soulagement à leur détresse, jamais leur fierté n'eût accepté le plus petit secours.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles il prodigua aux deux malheureuse femme les consolations et les témoignages de son affection.

Il avait écrit plusieurs fois à son père dans cet intervalle, mais sans jamais recevoir de réponse.

Un matin, enfin, une lettre lui arriva de Montsaugé.

M. de Serrigny, tout en cherchant à dissimuler ses véritables préoccupations, s'y plaignait de son isolement, de la vie très triste qui en résultait pour lui, et demandait comme une grâce à son fils de re-

venir près de lui. Tout cela dit de la façon la plus douce, la plus résignée, sans l'ombre d'amertume.

Hugues aimait profondément son père. Il fut touché de cette plainte; mais quitter en ce moment, les deux pauvres femmes si éprouvées, c'était impossible!

Le soir même, il alla voir sa soeur, et l'entraînant dans l'embrasement d'une fenêtre :

—J'ai reçu ce matin une lettre de Montsaugé, dit-il. Mon père est triste, mais son irritation semble avoir disparu. Me permettez-vous de lui parler de vous?

—Pourquoi? fit la jeune fille en relevant fièrement la tête, pour qu'il nous fasse d'aumône? Mais, mon frère, nous n'avons besoin de rien. J'ai fait des démarches pour entrer dans un magasin, je gagnerai bientôt de quoi nous faire vivre toutes les deux.

—Pauvre soeur! Vous le croyez, dit le vicomte en souriant tristement. Vous vous figurez qu'à Paris, il suffit à une jeune fille de vouloir gagner honnêtement sa vie par le travail pour y réussir?

—Pourquoi pas? Il n'en manque pas d'autres dans ma condition, qui la gagnent comme je veux le faire!

—Ah! vous ne savez pas à quel prix! fit Hugues avec un soupir.

Il n'acheva pas sa pensée; montrer à sa soeur les difficultés de son entreprise, les dangers auxquels elle allait l'exposer, n'eût servi qu'à la confirmer dans sa résolution.

—Non, reprit-il après une pause, ce n'est pas d'aumône qu'il s'agit, je sais bien que vous n'accepteriez pas. Mais souvenez-vous de ce que je vous ai demandé avant mon départ pour la campagne. Vous seule, pouvez faire, par vos prières, ce que tous les conseils ne sauraient obtenir. Mon père

est mieux disposé maintenant. Je suis sûr, qu'au fond, il vous aime.

Odette rougit, puis, regardant son frère avec ses grands yeux brillants de flammes contenues :

—Et c'est maintenant, dit-elle, que vous me proposez une semblable démarche! Et vous venez me dire que vous ne m'offrez pas l'aumône?

Hugues fit un geste d'abattement.

—Oh! mauvais petit démon, lança-t-il, quel mal tu nous fais, à tous! Mais comme je t'aime tout de même ainsi! ajouta-t-il en embrassant sa soeur.

En rentrant rue de Lille, encore tout ému de son entrevue avec Odette, le jeune homme écrivit à son père pour lui expliquer la situation et s'excuser de ne pouvoir se rendre à son appel.

En recevant cette lettre, le vieux gentilhomme décida de revenir lui-même à Paris. Le lendemain, il arrivait rue de Lille.

Immédiatement, il se rendit dans son cabinet et se laissant tomber sur un fauteuil :

—Mon Dieu, que je souffre! dit-il d'une voix brisée, ces luttes continuelles me tuent.

Hugues courut à son père.

—Ce n'est pas de ta faute, mon ami, ajouta le vieillard en voyant le jeune homme faire un geste de regret, tu n'es pour rien dans le combat qui se livre dans mon cœur, et si je souffre, c'est à mon orgueil seul que je le dois.

—Mais, peut-être est-ce moi, cependant, qui vous ai ramené à vos préoccupations?

—Non, mon cher enfant, ces préoccupations me poursuivent jour et nuit depuis bientôt trois mois. Tout à l'heure, j'ai eu un mouvement de colère, mais c'était contre moi-même, c'était parce que je n'osais

pas prononcer devant toi un nom qui me brûlait les lèvres.

—Odette! fit Hugues avec un mouvement de reconnaissance.

—Parle-moi d'elle, dit simplement le comte sans dissimuler son émotion.

Le jeune homme s'assit près de son père et l'entretint longuement de la vie de sa soeur depuis deux mois. Il lui montra ses souffrances, lorsque d'Epinoxy, qu'elle aimait, lui avait demandé sa main et qu'elle s'était crue forcée de le repousser, puis les angoisses que la maladie de Mme Brécharde avait causées aux deux malheureuses femmes, enfin l'affreuse détresse où elles se trouvaient réduites maintenant.

En dépit de toutes ces épreuves, la pauvre enfant était toujours énergique et résignée, elle avait accepté courageusement la lourde tâche qui lui incombait, elle devait entrer prochainement dans un magasin pour subvenir, par un maigre salaire quotidien, aux besoins de sa mère.

Le comte tantôt souriait tristement, tantôt essuyait furtivement une larme. Lorsque Hugues dit qu'Odette projetait d'entrer dans un magasin pour subvenir aux besoins de sa mère, il se leva vivement et déclara :

—Non, ça, je ne le veux pas.

—Il faut vivre pourtant, mon père, et comme Odette n'acceptera jamais une aumône...

M. de Serrigny, sans prendre garde à l'objection, tira de son portefeuille, une photographie qu'il se mit à contempler.

Hugues s'était approché.

—Tu la connais? fit le comte en souriant. Je l'ai trouvée dans ta chambre, par hasard, j'ai cru pouvoir te la... voler.

Le jeune homme sourit.

—Non, jamais, continua le vieux gentilhomme, je ne laisserai cette petite personne s'exposer aux dangers d'un atelier

ou d'un magasin, tu entends, Hugues?

—Cependant, mon père, je ne vois aucun moyen...

M. de Serrigny reprit sa place en face de son fils, gardant toujours devant ses yeux la photographie de la jeune fille.

—Si, j'en vois un, dit-il avec un profond soupir, si elle consentait à venir égayer de sa présence la solitude de l'hôtel de Serrigny.

—Peut-être l'accepterait-elle; en tous cas, elle ne le demandera jamais.

—Elle est trop fière! Faudra-t-il donc que je m'humilie pour elle?

—Hélas! mon père, et votre démarche sera peut-être encore inutile. Ma soeur ne se séparera jamais de sa mère, quoi qu'il doive lui en coûter de peine et de travail pour assurer leur existence commune.

Les mains du comte se crispèrent sur les bras de son fauteuil, après qu'il eut, d'un mouvement brusque, jeté la photographie sur la table.

—Cette femme sera donc toujours sur mon chemin! s'écria-t-il avec colère, pour mon malheur et celui de ceux qui m'entourent!

—L'adversité peut avoir changé son coeur, dit Hugues, ses sentiments à votre égard se sont peut-être transformés.

Le comte esquissa un sourire sceptique.

—Cependant, mon père, vous admettez bien le repentir? Vous admettez bien qu'on puisse pleurer une faute et la réparer pour toute une vie de sacrifice et de dévouement?

—Oui, mon ami, j'admets tout cela, mais, dans le cas dont il s'agit...

Hugues n'insista pas, craignant d'être indiscret ou de réveiller les susceptibilités de son père.

Après un instant de réflexion, le comte reprit brusquement:

—Mon cher enfant, ma résolution est

prise, je veux que tous désormais, nous puissions être heureux,

Dans l'élan de sa reconnaissance, Hugues se jeta au cou de son père.

XIV

Avant d'arriver à accomplir ce grand acte d'abnégation, le comte de Serrigny avait dû engager avec lui-même, avec ses préjugés, avec ses ressentiments, des luttes terribles et continuelles qui l'avaient torturé et meurtri.

Consentir à recevoir chez lui cette femme coupable, c'était imposer à son coeur la plus cruelle des immolations.

Rendre à la comtesse de Serrigny ses droits dans la famille et dans la société, c'était humilier son orgueil par le plus lourd des sacrifices.

Si, dans ce combat surhumain, il était resté vainqueur, c'était au prix d'héroïques efforts.

Sa résolution arrêtée, le comte voulut la mettre le plus tôt possible à exécution.

Dès le lendemain, après le déjeuner, il demanda ses chevaux comme pour aller faire une promenade au Bois—car le vieillard était resté fidèle à ses vieilles habitudes et n'aimait pas l'auto—puis, lorsque ceux-ci furent prêts, il dit à Hugues:

—Veux-tu m'accompagner?

—Où donc, mon père? interrogea le jeune homme qui craignait de ne pas comprendre.

—Tu le sais bien, répartit le comte avec un souper étouffé.

Hugues ne se le fit pas répéter et prit place dans le coupé à côté de son père.

Quelques minutes plus tard, la voiture s'engageait dans la rue de Fleurus et s'arrêtait bientôt devant une haute maison, à quatre fenêtres de façade.

Hugues sauta à terre le premier et aida son père à descendre.

Puis, ils gravirent lentement l'escalier étroit et sombre. Une minute après, ils étaient introduits.

Mme Bréhard, toujours très souffrante était couchée sur le divan dans le salon, entourée de couvertures, et sa fille travaillait devant un maigre feu de coke.

En apercevant son frère, la jeune fille se leva et courut à lui; mais, au même instant, elle vit le comte et recula, effrayée. Hugues la retint et lui montrant M. de Serrigny :

— Odette, dit-il, voici votre père qui vient vous tendre les bras! Embrassez-le.

La jeune fille ne bougea pas. Elle regarda, effarée, tour à tour, sa mère, son frère, le comte, et, très pâle, fit encore un pas en arrière.

Le comte baissa la tête et deux grosses larmes roulèrent de ses yeux.

— Je l'aime tout de même ainsi, murmura-t-il à voix basse. C'est la fierté des Serrigny, elle est digne que leur sang coule dans ses veines! Viens, ma fille, ajouta-t-il en lui ouvrant les bras, si tu n'aimes pas ton père, prends au moins pitié de lui.

Odette cacha son visage dans ses mains et se mit à sangloter. Son frère s'approcha et la prenant par la main, la poussa doucement vers M. de Serrigny.

Elle ne fit pas de résistance, et tandis que ses sanglots redoublaient, sa jolie tête s'appuya sur la poitrine du comte avec une grâce caressante toute pleine de tendresse filiale. Ses cheveux dorés et la moustache blanche du vieillard se mêlèrent un instant et leur voix se confondit, répétant ces deux noms si doux: "Mon père! ma fille!..."

Hugues se détourna pour cacher son émotion et se trouva face à face avec sa mère qui, honteuse, anéantie, demeurait la tête basse.

Le jeune homme frémit. C'était elle la

seule coupable. Le comte aurait-il le courage de lui tendre les bras comme à sa fille? Elle-même n'allait-elle pas se révolter contre le pardon qui lui était offert?

En même temps que lui, Odette avait pensé à sa mère. D'une main, elle sécha ses pleurs et de l'autre, saisissant le bras de son père, elle lui jeta de ses beaux yeux humides, un regard suppliant et l'entraîna vers la malade.

Hugues comprit, et tandis que M. de Serrigny s'avançait vers sa femme, très pâle, le regard un peu sévère, il s'approcha lui-même de sa mère et lui dit à voix basse :

— Du courage, ma mère, vous savez ce que vous m'avez promis.

La comtesse fit signe qu'elle était résignée, prête à tous les sacrifices.

— Madame, commença le comte d'un ton malgré lui, amer, vous savez la faute que vous avez à vous faire pardonner; je consens cependant à tout oublier et à vous rendre votre place chez moi. J'espère que votre vie sera consacrée désormais, à réparer le mal que vous avez fait.

La pauvre femme se tenait dans une attitude très humble; mais en entendant ces paroles, elle releva brusquement la tête et dit entre ses dents :

— En consentant à recevoir votre pardon, Richard, il me semblait avoir suffisamment prouvé que j'acceptais toutes les obligations de mon repentir.

"Je reconnais toute la grandeur du sacrifice que vous avez dû faire pour oublier vos griefs envers moi, et je suis prête à le payer par un dévouement absolu, mais j'espérais pouvoir me soumettre à vous sans condition.

M. de Serrigny fit un geste d'impatience contenue. Hugues et Odette lui lancèrent à la fois un regard chargé de tendres reproches. Faisant sur lui-même un

effort violent, il reprit après une pause :

—Je vous demande pardon, Geneviève, mon orgueil m'a fait croire que j'avais le droit de vous faire sentir vos torts et de rehausser par là mon mérite; je me suis trompé. Voulez-vous oublier les paroles trop vives que je viens de prononcer? Et qu'il ne soit plus jamais question de ce passé funeste!

Il fit un pas vers sa femme en lui tendant la main. La comtesse lui abandonna loyalement la sienne, tout en gardant sa froideur.

—Écoutez, Richard, reprit-elle, je dois me soumettre à vous sans condition, je viens de le dire; il en est une cependant, sur laquelle vous me permettrez de faire mes réserves. Pouvez-vous m'affirmer que la pitié, inspirée par notre triste situation de fortune, n'est entrée pour rien dans votre détermination?

—Je peux vous l'affirmer, répondit le comte. Sans doute, votre détresse a fait saigner mon cœur, parce qu'elle exposait ma fille aux plus grands dangers.

Odette s'éloigna de son père en fronçant les sourcils. Hugues calma d'un regard les susceptibilités de sa fierté.

—Mais, continua le vieux gentilhomme, le fait de vous savoir malade, isolée avec cette pauvre enfant pour seul soutien, a plus que tout le reste influé sur ma résolution.

—Puisqu'il en est ainsi, balbutia la comtesse, je me rends sans réserve, sans arrière-pensée, je m'humilie, et je m'abandonne à votre générosité.

Puis, comme l'effort qu'elle venait de faire avait épuisé ses forces, elle laissa sa tête retomber sur les coussins en fermant les yeux.

M. de Serrigny, violemment ému, resta un instant silencieux.

—Dans l'état où vous êtes, reprit-il en

fin, vous n'êtes pas transportable, sinon dans une voiture d'ambulance. Je crois donc préférable d'attendre que vous soyez guérie pour vous demander de quitter cet appartement. Je viendrai alors vous chercher pour vous emmener à Montsaugé où nous passerons la fin de l'automne.

Elle acquiesça d'un signe de tête, tout en esquissant un geste de lassitude qui indiquait qu'elle n'espérait pas être de sitôt en état de faire le voyage de Montsaugé.

Et comme son mari, ses enfants protestaient contre ce geste, elle murmura :

—Non, je sais que je suis bien malade! il vaut mieux ne pas se faire d'illusions.

—Bien malade! Vous ne ressentez pourtant que des douleurs rhumatismales. Une médication appropriée aura raison de cette crise.

Elle hocha la tête d'un air de doute.

—Mais si, mais si, vous guérirez, déclara le vieillard. Notre vieux docteur Morlon saura vous tirer de là. Tenez, je vais tout de suite le chercher moi-même...

Une demi-heure plus tard, M. de Serrigny revenait avec le médecin qu'il avait eu la chance de trouver chez lui.

Le docteur Morlon était un vieil ami du comte, il connaissait toute sa vie, toute l'histoire de ses déboires conjugaux. Mis au courant de la situation, il accourait avec le désir de rendre service à son vieux camarade et de concourir, dans la mesure de ses moyens, à l'oeuvre de réconciliation et de pardon.

Dès qu'il fut en présence de la comtesse, le docteur eut sans doute une impression défavorable, car il fronça les sourcils.

Puis, s'efforçant de cacher cette première impression, il se mit à examiner lentement, à ausculter consciencieusement le malade. Mais, tout en poursuivant son examen, il ne pouvait s'empêcher de ho-

cher la tête et de froncer encore les sourcils, de laisser voir en un mot que ses découvertes n'étaient pas rassurantes.

Quand il eut terminé, il s'assit, sans souffler mot, devant la table et écrivit une longue ordonnance. Après quoi, il se rapprocha du divan où la comtesse était étendue :

—Ce ne sera rien, madame, dit-il; si vous suivez scrupuleusement mes prescriptions, vous serez guérie dans quelques jours.

Elle hocha la tête sans répondre.

M. Morlon se dirigea vers la porte, suivi du comte qui voulait le reconduire jusqu'à sa voiture.

Dès qu'ils furent ensemble dans l'escalier, le docteur, se penchant à l'oreille de son ami, murmura :

—Mme de Serigny a une congestion pulmonaire qui se présente dans de mauvaises conditions, étant donné qu'elle est très ébranlée par la crise morale qu'elle traverse. C'est grave. Je ne réponds de rien.

Le comte lui serra la main en poussant un soupir.

—A la grâce de Dieu! Nous ferons tout ce qui sera humainement possible de faire pour la conserver à l'affection de sa fille.

Hélas! Tous les efforts furent inutiles. Les pronostics pessimistes du docteur se vérifièrent, cinq jours après. Mme de Serigny rendait le dernier soupir entre les bras de son mari et de ses enfants.

Trois mois plus tard, le mariage de Jacques d'Épinoy et d'Odette de Serigny, fut célébré dans la plus stricte intimité en raison du deuil récent.

FIN.

LES DANSEUSES AU MEXIQUE

Pour celui qui voyage au Mexique, plusieurs scènes gracieuses s'offrent à sa vue, mais il n'en est pas de plus agréable que celle qui présente un groupe de jeunes danseuses qui, d'ordinaire, exécutent leurs rondes dans les parcs et plus particulièrement dans les auberges ou maisons de pension.

Elles sont accompagnées par un habitant du pays en grande tenue, et dansent aux sons d'un instrument semblable aux yfyes.



Une danse populaire au Mexique.

Sa figure est ombragée d'un voile jaune sombre, tandis que ses cheveux retombent en de longues boucles noires sur son gilet bleu de dentelle.

Sous son gilet, est attachée une ceinture rouge brillant qui descend presque aux pieds. Ses bas jaunes sont attachés aux genoux au moyen de rubans rouges, tandis que ses souliers ont été peints en rouge.

De leur côté, les jeunes danseuses sont très élégantes. Leurs jupes courtes, leurs tabliers éclatants, leurs ceintures et coiffures, les yeux noirs, leurs joues tachetées de rouge naturel, les font admirer de l'étranger.

LE SULTAN et LES PETITS OISEAUX

Conte Oriental

LE soleil disparaît à l'horizon et ses derniers rayons viennent empourprer la cime des arbres du jardin du sérail.

Mille jets d'eau, jaillissant des bassins de marbre, répandent dans l'air une fraîcheur délicieuse à laquelle se mêlent les suaves émanations des orangers.

Des oiseaux au brillant plumage voltigent parmi les branches et se poursuivent en de joyeux ébats. De temps à autre, le mélodieux boulboul à gorge rose remplit l'air de ses poétiques accents.

C'est l'heure, si douce sous les tropiques, où la nature paraît sortir du sommeil léthargique dans laquelle l'ont plongée les brûlants rayons du soleil. Alors les hôtes du somptueux palais quittent leurs moelleux divans et viennent respirer l'air embaumé du crépuscule. Des groupes joyeux, étincelants, parcourent les allées qui retentissent des éclats de rire ou des sons de la flûte et du tambourin.

Mais aujourd'hui, tout est silencieux. Seul un homme richement vêtu foule de ses pieds les pelouses parsemées de fleurs. C'est le sultan, le farouche Soleïmân.

Son front soucieux est penché vers la terre; ses traits contractés portent l'empreinte d'une poignante douleur.

C'est que le sultan a une fille, Leïla, ravissante enfant que les Génies ont laissé échapper du ciel, et cette enfant que Soleïmân aime par-dessus tout, la mort va la lui arracher. Les médecins l'ont dit: il n'est plus d'espérance; rien, si ce n'est Dieu, ne pourrait la sauver.

Tout à coup, il s'arrête; il lève les mains vers le ciel.

"O Allah! souverain des hommes! toi, pour qui je ne suis qu'un humble ver de

terre, écoute ma prière! Rends-moi, rends-moi ma fille! écarte de son front la main du noir génie!

Mais le ciel est sourd à sa prière.

Soleïmân laisse retomber ses mains suppliantes; sa tête s'incline de nouveau sur sa poitrine et ses larmes roulent abondantes sur sa longue barbe noire.

Tout à coup, il entend près de lui de petits cris plaintifs; il relève la tête. Sur le buisson voisin, deux fauvettes voltigent de branche en branche, en manifestant leur désespoir par des plaintes aiguës. Le sultan s'approche et voit sur le sol un pauvre petit oiseau, à peine couvert d'un léger duvet.

Quelque faux mouvement l'a précipité hors du nid et il est là étendu par terre, impuissant à se relever, tandis que ses parents ne peuvent que témoigner leur douleur par leurs cris.

Soleïmân se penche; lui le farouche monarque devant qui tout tremble, pour qui la vie de millions d'hommes n'est qu'un hochet, lui le sanguinaire conquérant qui a promené le fer et la torche à travers le monde, il s'incline et d'une main tremblante, il prend délicatement le petit des fauvettes, il l'enlève doucement et le replace avec précaution dans le nid. Et lorsqu'il se relève, il entend une voix qui lui dit:

"O sultan! tes crimes te sont pardonnés pour la compassion que t'a inspirée cette chétive créature. Apprends à être bon et charitable et sache qu'Allah juge les hommes d'après leur coeur et, d'après leurs bonnes actions, quelque infimes qu'elles soient, sans se laisser toucher par leur puissance. Va, retourne à ton palais. Toi, qui as eu pitié du petit des oiseaux, ta fille t'est rendue!"



Aspect d'un hameau de la République d'Andorra.

LA RÉPUBLIQUE OUBLIÉE

ANDORRE est une petite république placée sous la suzeraineté de la France et de l'évêque d'Urgel, située sur le versant méridional des Pyrénées, entre la France et de l'Espagne.

Ce petit Etat s'étend dans le val d'Andorre sur un espace de 31 milles du nord au sud, et environ 28 milles de l'est à l'ouest, ayant une superficie de 301 milles carrés, portant une population de 5,210 habitants, qui exploitent surtout les pâturages et les forêts du val d'Andorre. Il a pour chef-lieu, Andorra, à 24 milles de Foix et renferme 40 hameaux, divisés en 6 paroisses.

L'Andorre a une organisation encore féodale. Le président de la république

française et l'évêque d'Urgel, portent le titre de co-princes.

Louis le Débonnaire aurait, d'après un document, dont l'authenticité est plus que douteuse donné en 815, aux vallées de l'Andorre une première charte.

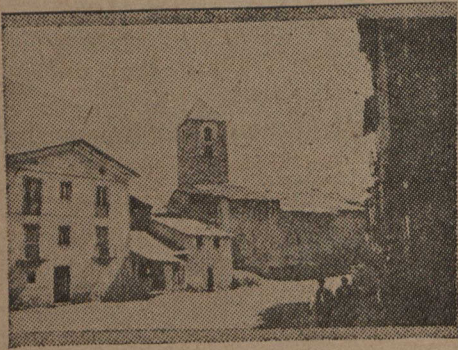
Disputée entre les comtes d'Urgel et les vicomtes de Castleton, aux prétentions desquels succédèrent, au XIII^e siècle, les comtes de Foix, l'Andorre fut organisée en 1278, par une sentence arbitrale qu'on appelle les poréages.

Le pays fut placé dès lors sous la double suzeraineté de l'évêque d'Urgel et du comte de Foix; le comté de Foix passa aux rois de Navarre, puis à l'avènement de Henri IV, à la couronne de France.

Napoléon Ier, par un décret du 27 mars 1806, organisa des relations de la France et de l'Andorre. Le gouvernement français a un délégué permanent qui a été successivement le préfet de l'Ariège, le sous-préfet des Prades (1882), le préfet des Pyrénées Orientales (1884).

L'évêque d'Urgel a également un délégué permanent. Les droits des deux co-princes n'ont pas été définis depuis 1278, ce qui a donné lieu à de multiples difficultés.

En réalité l'Andorre est une "seigneurie soumise" à deux co-seigneurs de nationalités différentes, et qui a dû à cette cir-



Le marché public de la capitale d'Andorra.

constance d'avoir échappé à la centralisation qui s'est produite des deux côtés des Pyrénées.

Mais la souveraineté, qui existe toujours en dehors et au-dessus des droits seigneuriaux, paraît appartenir au chef de l'État de France. Quand à l'évêque d'Urgel, c'est en cette qualité qu'il exerce ses droits, et en toute indépendance du gouvernement espagnol.

Chacune des six paroisses de l'Andorre a un conseil composé de deux consuls et de 12 conseillers élus par les chefs de famille. Les 12 conseillers en exercice et les 12 sortants de charge forment le conseil

général qui élit le syndic procureur général et un deuxième syndic. C'est le syndic procureur général qui exerce le pouvoir exécutif.

Chacun des deux co-princes nomme 1° un viguier, ayant le commandement éventuel de la milice et exerçant des fonctions judiciaires, en même temps qu'il sert d'intermédiaire entre le suzerain et le procureur général; 2° un bayle.

En matière civile, les bayles jugeront en premier ressort; l'appel vient devant un juge des appellations, nommé alternativement par chacun des co-princes. Il y a un second appel passible devant celui des co-princes que choisit la partie la plus diligente.

Quand ce second appel est adressé au gouvernement français, il est jugé par un tribunal supérieur institué en 1884, composé de 5 membres et se réunissant à Perpignan, dont le président du tribunal civil est le président.

En matière criminelle, la juridiction est celle des corts, sorte de cour d'assises, composé de deux viguiers, du juge des appellations, nommé à vie et de deux "rahmadors." Les corts se réunissent deux fois l'an. Les prisonniers subissent leur peine en France.

Les usages et traditions des vallées qui en constituent la législation, avec les po réages, et quelques ordonnances récentes, ont été réunis dans le "Manuel Digest" et dans le "Politar", recueils sans caractères officiels.

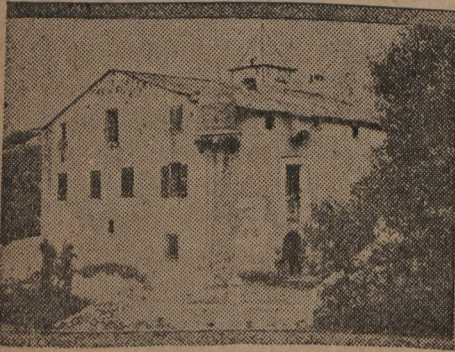
Chaque année, les délégués de l'Andorre payent solennellement un tribut de \$192 au délégué permanent du gouvernement français. Ils payent la dîme à l'évêque. La langue de l'Andorre est le catalan.

L'habitant d'Andorre ne parle presque jamais le premier, si vous le saluez, il vous

répondra avec empressement, les femmes souriront rarement à l'étranger, mais en retour, elles se prêtent avec docilité devant l'appareil photographique.

En apparence, les Andorrains ressemblent beaucoup à leurs ancêtres espagnols, et portent le costume traditionnel. Courts de taille, spécialement les montagnards, ils ont des bras longs et musculeux. Cependant, ils ont une forme élégante, enjolivée par une petite tête, des mains et des pieds proportionnés.

Les personnes grasses sont rares et ceci est sans doute dû au surcroît de travail



Le palais d'Andorra.

qu'elles doivent s'imposer pour tirer du sol, leur subsistance.

Ce peuple est très catholique. Sur les collines et montagnes on rencontre des croix et le plus petit hameau à son église de pierre. S'ils sont taciturnes, ils sont, en retour, très charitables et hospitaliers.

— o —

Le musée britannique possède le plus vieux spécimen de cristal qui existe. C'est une petite tête de lion, portant le nom et l'effigie d'un roi d'Egypte de la onzième dynastie.

LA PISTE TERRESTRE



¶ER janvier. 1918! Nous voici revenus à notre point de départ, après avoir franchi dans son entier la grande piste que suit la Terre autour du soleil. Et nous allons recommencer la course, sachons d'avance que nous n'irons ni plus vite ni plus lentement en 1918 qu'en 1917. Il n'y a pas d'imprévu. Tout se passe de même chaque année. Nous franchissons par seconde 29,600 verges sur la piste, soit, par minute, 1,185 milles, soit, par heure, 71,133 milles. Et, au bout de l'année, la Terre a parcouru 614 millions de milles. C'est un joli tour.

Et, pour habituer les humains au mouvement, la Terre tourne encore sur elle-même en 23 heures 56 minutes 4 secondes. En vertu de cette rotation, chaque habitant de l'Equateur est emporté dans l'espace avec une vitesse de 306 milles par seconde; à la latitude de Paris, cette vitesse est réduite à 205 milles et elle est nulle aux pôles, puisque nous tournons autour de la ligne des pôles.

A l'Equateur maximum de vitesse 310 milles; à la latitude de 20°, 291 milles; à 40°, 238 milles; à 50°, 200 milles; à 70°, 117 milles; à 80°, 54 milles; à 90°, 0 mille.

La Terre est encore animée de plusieurs mouvements autres que celui de sa rotation et de sa translation autour du soleil, dus à différentes causes astronomiques: précision des équinoxes, déplacement mensuel dû à la lune; nutation due à l'attraction de la lune, variation séculaire de l'obliquité de l'écliptique, déplacement des pôles, variation séculaire de l'excentricité de l'orbite terrestre, déplacement de la

ligne des apsides en 21,000 ans, perturbations causées par l'attraction sans cesse variable des planètes, déplacement du centre de gravité du système solaire, translation générale de tout le système solaire vers la constellation d'Hercule. La Terre n'est donc pas précisément en repos comme elle nous apparaît.

Si l'on fait le tour du globe en longeant un méridien, on parcourt environ 26 millions de milles; si l'on contourne l'Equateur, 26,717,750 milles; si l'on suit le cercle qui passe par Paris, on parcourt 17,208,480 milles; celui de Saint-Petersbourg (60°); 13,393,200 milles; celui de l'Océan glacial (80°), 4,655,040 milles. On voit que l'on peut faire, de l'Est à l'Ouest, le tour de la Terre en parcourant des chemins très variables de longueur.

La surface de la Terre est de 340,054,000 milles carrés; son volume de 1 trillion 55,506,000,000 milles cubes. Sa densité atteinte, celle de l'eau étant prise pour unité, 5.50. Un volume d'eau équivalent au volume de la Terre pèserait 2,166,720 quintillions de livres. Le poids de la Terre est quintuple et s'élève à ce chiffre respectable de 10,915,860 quintillions de livres.

Les saisons dépendent du mouvement du soleil, et sont liées aux équinoxes et aux solstices. Pendant le printemps, le soleil va de l'équinoxe de mars au solstice d'été; pendant l'été, du solstice de juin à l'équinoxe d'automne; pendant l'automne, de cet équinoxe de septembre au solstice d'hiver.

Et, enfin, pendant l'hiver, du solstice de décembre à l'équinoxe de mars. L'orbite terrestre n'étant pas circulaire, la Terre n'étant pas placée au centre, les saisons n'ont pas la même durée.

Actuellement, le printemps dure en moyenne 92 jours, 21 heures; l'été, 93

jours, 14 heures; l'automne, 89 jours, 19 heures, et l'hiver encore moins: 89 jours 0 heure.

Quand on fait la somme des durées du printemps et de l'été, on trouve 186 jours 11 heures, tandis que l'automne et l'hiver ne durent que 178 jours, 19 heures. Nous gagnons 8 jours de belle saison sur les habitants de l'autre hémisphère, puisque le soleil reste une bonne semaine de plus dans l'hémisphère austral.

Il n'en a pas toujours été ainsi, et il viendra encore un temps où cette petite faveur sera réservée à l'hémisphère austral. Chacun son tour.

La durée des saisons subit, en effet, une variation lente, par suite du mouvement l'un vers l'autre du point vernal et du périhélie.

Lorsque ces deux points sont confondus, il y a égalité; puis, quand ils s'écartent, c'est l'hémisphère boréal qui perdra ce que gagnera l'hémisphère opposé. Vers l'an 1250, de notre ère, la durée de l'automne était égale à celle de l'hiver, et celle du printemps à celle de l'été.

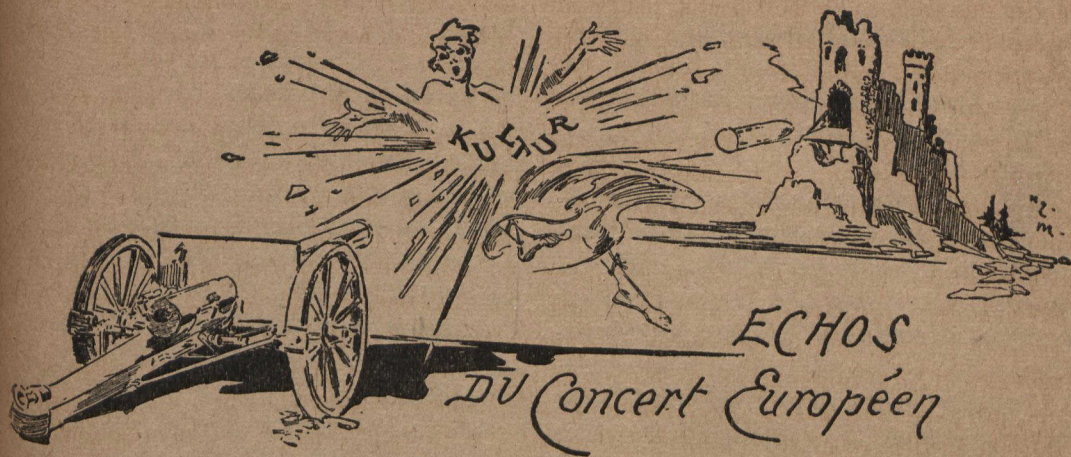
— o —

—

Il n'existe aucune cheminée, aucun foyer, aucun poêle, ni aucune fournaise dans les vieilles maisons, à Mexico. Toute la cuisine se fait au charbon de bois dans des fours hollandais.

— o —

On rencontre dans certaines parties de l'Afrique centrale et du Sud, la mouche à feu. Une seule de ses mouches donne une lumière assez suffisante pour illuminer une chambre entière.



LA GUERRE ET LA GEOGRAPHIE



Il est certain que la guerre actuelle a réussi à développer nos connaissances géographiques.

“Je ne connaissais à peu près rien des villes de l’Autriche, de la Bul-

garie, de la Roumanie, de la Serbie avant le grand conflit qui ensanglante le monde entier, nous disait, il y a quelques jours, un canadien des plus distingués. Mes connaissances géographiques se bornaient à quelques cités, à quelques ports de mer, et encore aurais-je eu bien de la difficulté à préciser leur situation, ou même leur importance. Les journaux, les revues géographiques ont comblé le vide de mon éducation. Ma mémoire est désormais meublée de mille noms nouveaux et j’ai même appris par mes lectures l’importance du mouvement économique et industriel de nombre de cités dont je ne soupçonnais pas naguère l’existence.”

D’autre part, un journal d’Ontario écrivait: “La guerre actuelle nous apprend la géographie et nous l’enseigne d’une façon plus pratique que dans une selle d’école. Plusieurs de nos instituteurs se servent

régulièrement des dépêches de la guerre comme texte d’une étude de géographie et d’histoire. Malheureusement, beaucoup négligent de le faire, et ils perdent ainsi l’occasion d’inculquer une leçon pratique à leurs élèves.”

— o —

LA RETRAITE D’HINDENBOURG

La retraite ingénieuse d’Hindenburg, comme l’appellent les boches, tournerait en “déroute ingénieuse”, s’il faut en croire le général Irving Lefevre, qui s’exprimait ainsi à New-York:

“Oui, la “retraite ingénieuse” fera souvenir cette retraite de guerre civile, où le commandant en chef, éperonnant furieusement son cheval, disait à son aide-de-camp:

—“Quelle est la composition de notre garde d’arrière?”

Galopant à ses côtés, l’aide-de-camp de répondre:

—Notre garde d’arrière, général, est composée exclusivement d’hommes qui ont les chevaux les moins aptes à la cavalerie.

— o —

LANGAGE CHIFFRE



Dans les ministères, en France, on abuse un peu trop du langage chiffré.

C'est ainsi que des préfets reçoivent des télégrammes qui auraient bien pu être expédiés en langage clair; cela leur aurait évité de perdre un moment précieux à les déchiffrer.

Tout dernièrement un préfet de l'Ouest racontait qu'on lui avait expédié de Paris un télégramme de 317 mots chiffrés. Il passa près de deux heures à le traduire avec un de ses collaborateurs. Et vous savez quel était l'objet de ce télégramme si mystérieux? La copie d'une ancienne circulaire sur les allocations militaires, circulaire parue en octobre 1914 et publiée dans tous les journaux de France et de Navarre. Pourquoi donc la transmettre au préfet sous une forme aussi secrète?

— o —

LES FOURNITURES DE GUERRE



Le *Boston American* constatait, il y a quelque temps, que la guerre qui se poursuit en Europe était en train d'enrichir les Etats-Unis.

Comme question de fait, les Etats-Unis ont vendu dans six mois 400 millions de piastres de fournitures de guerre et l'on s'attend à dépasser le milliard si le conflit européen dure quelque peu.

On compte chez nos voisins 75 fabriques d'armes et de munitions employant d'or-

dinaire 20.000 personnes. Depuis la guerre le personnel des travailleurs de ces fabriques a été porté à 50,000 hommes.

Il s'est produit surtout une énorme demande d'explosifs, ce qui a fait nécessairement monter les prix. Ainsi l'acide picrique qui est utilisé dans la fabrication des explosifs, est monté de 25 cents qu'il était à \$2.50 la livre.

Jusqu'en mars 1915, 10,000 automobiles blindées ont été expédiées en France et en Angleterre.

Les entremetteurs des gouvernements étrangers aux Etats-Unis se comptent par milliers, mais les deux grandes maisons auxquelles on s'adresse de préférence sont celles de Charles Schwab, de la compagnie d'acier de Bethléem, et de Pierpont Morgan, banquier.

Schwab a obtenu pour sa part des contrats pour un montant de 50 millions de piastres, alors que Morgan est l'acheteur général du gouvernement anglais.

— o —

LE MAUVAIS CHIFFRE



Les gens superstitieux n'ont pas manqué, à la suite de l'abdication forcée du tsar de Russie, de faire remarquer que, une fois de plus, le chiffre 2 portait malheur aux monarques qui l'adoptèrent.

Napoléon II n'a pas régné, Louis II de Bavière fut trouvé noyé dans le lac de Stenberg, Manuel II de Portugal a été destitué. Le tsar Nicolas II n'est plus maintenant que Nicolas Romanoff.

Guillaume II échappera-t-il à cette influence astidique des nombres? Sera-t-il chassé du trône? Sa carrière sera-t-elle interrompue par quelque subite tragédie?

Cela pourrait bien arriver.

CE QUE PERD L'ALLEMAGNE



LA présente guerre d'Europe qui promet d'être assez longue va amener nécessairement tout un bouleversement économique. L'Allemagne qui a envahi de ses produits tous les marchés du monde sera peut-être la puissance qui souffrira le plus des conséquences du terrible conflit.

Pour ne citer d'abord que le Canada, sait-on que notre pays a importé en 1913 plus de 14 millions de piastres de produits de toute espèce?

De son côté, la Grande-Bretagne a acheté en Allemagne, dans la même année des marchandises d'une valeur de 145 millions de piastres.

L'Australie a acheté du même pays des marchandises pour une valeur de 32 millions de piastres et l'Afrique du Sud, une autre possession britannique, 17 millions de piastres.

Ces quelques chiffres indiquent déjà les pertes énormes que va subir l'Allemagne par suite de la fermeture des marchés britanniques.

ADAPTABILITE



Au lendemain de la déclaration de la guerre, les autorités canadiennes firent interner dans le camp de Spring Lake un millier d'indésirables d'origine autrichienne.

C'étaient tous des ouvriers, habitants des cités populeuses. Afin de les tenir occupés, on leur apprit l'agriculture. Comme Spring Lake Camp

se trouve dans une région très éloignée de la côte, on pensait qu'à la fin des hostilités, les colons n'auraient qu'une idée, s'éloigner au plus vite du camp d'internement.

La vie de plein air, pourtant, a tellement séduit les indésirables, qu'ils ont dressé des plans en vue de la culture de toute la région avoisinante et qu'ils ont pétitionné auprès du gouvernement, à l'effet de pouvoir s'établir en cet endroit une colonie où ils resteront après la clôture des hostilités.

LA COLERE, LA PEUR, LA HAINE



ON ne saurait reprocher aux Boches de n'être pas un peuple pratique.

Et pourtant, leurs "Hymnes de Haine", leurs cris de "Gott strafe England" et tant d'autres démonstrations analogues nous sont apparues comme des manifestations un peu puériles et nullement nécessaires de leur émotivité.

— Pourquoi donc s'amuse-t-ils à de telles bagatelles? pouvait-on se demander.

Eh bien, rien n'est peut-être plus raisonnable, de la part des professeurs d'énergie du Bocheland, que d'exciter les Teutons à la haine: la haine donne de la force et du courage. Et voici à cet égard un extrait d'un très curieux article récemment paru dans le *Cornhill Magazine*:

"Juste au-dessus des reins se trouvent deux petites glandes, chacune de la grosseur d'un pois, et bien connues des anatomistes. Elles appartiennent au petit groupe des glandes de notre corps qui n'ont pas de canaux et dont les sécrétions, quel-les qu'elles soient, passent directement

dans notre sang. Ces deux petites glandes jouent un rôle considérable dans la physiologie de la haine”.

L'auteur nous explique ensuite que la sécrétion de ces glandes ne dépend pas de notre volonté. Quand cette sécrétion est mélangée à notre sang, la quantité de sucre qui y est en suspens va, en quelques minutes, s'accroître de dix à trente pour cent.

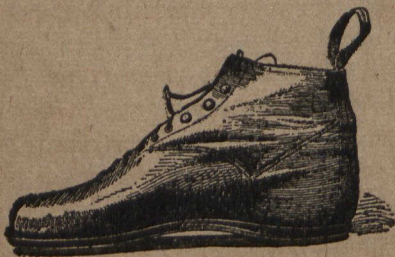
— o —

LA CHAUSSURE NATIONALE

ON a annoncé çà et là qu'en France on allait connaître, dans un délai prochain, la "chaussure nationale", vendue à des prix raisonnables en ces temps de hausse formidable du cuir, et établie de façon à pouvoir plaire à tous.

Un humoriste a écrit à ce propos que, pour pouvoir se réclamer réellement du qualificatif "démocratique", cette chaussure devrait être établie pour aller indifféremment au pied gauche ou au pied droit.

Cette boutade rappelle à propos une vieille question fréquemment controversée. Il a souvent été dit, en effet, mais à



tort, que, jusqu'au quinzième siècle, les chaussures étaient faites de cette façon.

Un document de l'époque établit pourtant qu'Auguste, empereur de Rome, fut assassiné pendant qu'il s'apprêtait à met-

tre sa chaussure du *pied gauche*.

Et une très vieille statue de Marc-Aurèle montre aussi que ses chaussures étaient nettement différentes l'une de l'autre.

— o —

CHACUN SA PLACE



Le fils de von Tirpitz, l'amiral-assassin, est prisonnier de guerre en Angleterre.

Il est hautain, exigeant, et se plaint à tout propos.

L'autre jour, il interpelle l'officier de service et lui demande une autre chambre, la sienne ne lui paraissant pas digne de sa haute personnalité.

—Il n'y en a pas, répondit l'officier.

—Mais celle-ci? insiste von Tirpitz, en indiquant une chambre libre.

—Je la réserve à monsieur votre père!

— o —

PAIN DE GUERRE D'AUTREFOIS

À ceux qui font grise mine devant le pain qu'on leur sert, rappelons la composition du pain noir que mangeaient les Parisiens en 1870, pendant le siège, et qui était la suivante:

Blé, 25%; seigle, orge, pois, malt, 5%; riz, 25%; avoine, 25%; féculé et amidon, 10%; son, 10%.

Et, pour toucher $\frac{3}{4}$ livre de cette mixture, de longues files d'habitants de toutes conditions stationnaient pendant des heures devant les boulangeries par dix et quinze degrés au-dessous de zéro.

Tout de même, les temps présents sont meilleurs!

— o —

LA CENSURE DES LETTRES

UNE partie du génie des Anglais, dont nous admirons si souvent le sens pratique, consiste, avant tout, à savoir simplifier leur besogne.

La correspondance des Tommies nécessitait, de la part des censeurs appelés à la lire avant qu'elle ne soit expédiée, une tâche considérable: le soldat anglais aime beaucoup à écrire.

On s'avisa de se dispenser de lire une partie des lettres, et voici comment on s'y prit. On remit aux soldats des enveloppes spéciales, au verso desquelles était imprimée cette formule:

"Le soussigné, expéditeur de cette missive, déclare sur l'honneur qu'elle ne contient aucun renseignement relatif aux opérations militaires, ni aucune indication du lieu où elle a été écrite."

Ce procédé réussit à merveille. Tommy est assez frondeur; il lui suffisait qu'on lui défendît quelque chose pour qu'il fit des niques à la discipline. Mais, dès l'instant qu'on faisait appel à son honneur, il n'y avait plus rien à craindre: la parole était tenue.

LES MINES DE BRIEY

IL est presque quotidiennement question, dans la presse allemande, du bassin de Briey, aujourd'hui occupé et exploité par l'ennemi, qui en tire un minerai de fer spécial, la "minette", si utile pour la fabrication des aciers de guerre.

L'arrondissement de Briey pouvait nous offrir, quelques années avant la guerre, un exemple frappant de l'envahissement de plus en plus considérable de certaines

régions de la France par des éléments étrangers.

Ainsi, sur les cent mille habitants qui peuplaient alors cet arrondissement de la Meurthe-et-Moselle, on avait recensé un peu plus de 57,000 étrangers.

Toutes les nationalités se rencontraient d'ailleurs dans cette agglomération si curieuse au point de vue du mélange des races, à savoir: 9,400 Allemands, 41,000 Belges, un peu plus de 32,000 Italiens, 3,600 Luxembourgeois.

Et l'on comptait aussi des Américains, des Anglais, des Autrichiens, des Bulgares, des Danois, 80 Espagnols, 31 Grecs, 32 Hollandais, 130 Russes, 247 Suisses, et des Turcs, des Norvégiens, des Roumains et des Suédois.

PROFITEURS DE GUERRE



Sait-on comment la première République faisait rendre gorge aux profiteurs de la guerre? En voici un exemple:

Quand Masséna fut nommé à l'armée de Zurich, les traitants y sévissaient cruellement. L'un d'eux répondait au nom expressif de Rapinat. On avait fait sur lui ce quatrain à Berne:

*Ce brave Suisse qu'on ruine,
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinât.*

Mais Rapinat était le beau-frère d'un des membres du Directoire, donc personnage *tabou*. Cependant Masséna le fit appréhender par deux gendarmes et lui tint ce langage:

— Vous avez subtilisé \$300,000 dans l'af-

faire des charjots militaires. Si dans deux heures cette somme n'est pas versée aux caisses de l'ordonnateur, je vous fais fusiller comme trafiquant des denrées de la République.

Masséna l'aurait fait comme il le disait. Aussi, Rapinat s'exécuta-t-il immédiatement... pour n'être pas exécuté lui-même. Les procédés exécutifs ont parfois du bon.

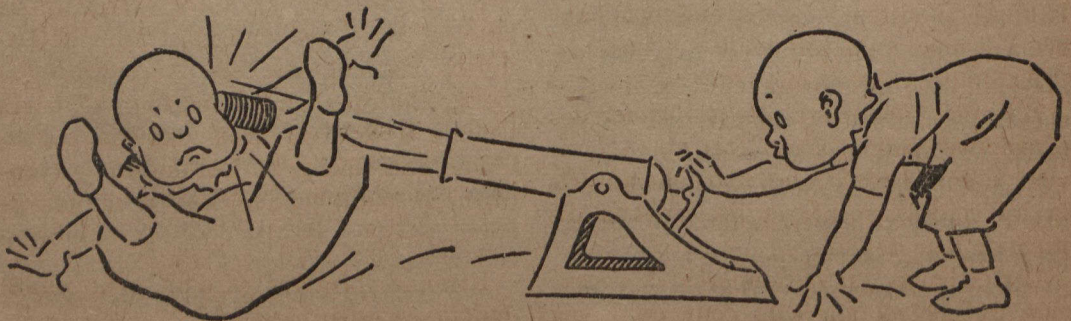
— o —

SOUVENIRS DE GUERRE



Les Anglais sont grands amateurs de souvenirs de guerre. La population féminine des Iles Britanniques se montre si avide des écussons de cuivre qui constituent les marques distinctives de l'uniforme des "tom-mies", que le War Office s'est vu dernièrement contraint de rappeler au public que ces écussons n'avaient pas été faits pour être convertis en broches, pendentifs et épingles à chapeaux, et pour prier de retourner purement et simplement à la nation ces objets illégalement détenus.

— o —



L'ENTENTE CORDIALE



EN 1855, a retour de son voyage à Paris, la reine Victoria écrivait: "Je ne me suis jamais tant amusée; rien jamais ne m'a enchantée et intéressée davantage; je ne peux plus penser à autre chose et j'en parle sans cesse. C'était touchant et agréable au suprême degré de sentir l'alliance si complètement scellée, sans qu'aucune des deux nations ait été le moins du monde abaissée. Nous sommes revenus avec des sentiments de vieille affection et d'intérêt pour la France; et, maintenant, peut-il en être autrement, quand on a vu tout ce qui a été fait pour nous plaire et nous être agréable? Je me sens aussi une vraie affection pour l'armée, une si belle armée, la compagne de mes troupes bien-aimées."

Soixante ans sont passés et les deux armées luttent côte à côte, rivalisant d'héroïsme.

— o —

Le bois de construction le plus solide est le "Bilian" ou bois de fer de Bornéo dont la qualité de résistance est 1.52 fois plus grande que le chêne anglais.

LE JOUR DE L'AN

LE PREMIER DE L'AN! Mais c'est un jour de fête générale dans le monde entier. Toutes les nations célèbrent, par des réjouissances, le premier jour de l'année.

Les Romains, nous dit un historien, faisaient un jour de fête du renouvellement de l'année. Ils se visitaient les uns les autres et s'accueillaient mutuellement par les vœux les plus prospères et les paroles les plus agréables. Ils accompagnaient ces souhaits de présents réciproques, qu'on nommait *strena*, étrennes; autre signe de bon présage, ce nom signifiant un bonheur qui doit se répéter trois fois, comme si l'on disait *trena* en supprimant l's, ainsi que faisaient les anciens.

C'est exactement sous le règne de Fabius que fut établi l'usage des étrennes.

Tout le monde en donne et en reçoit, à quelque classe que l'on appartienne. Afin que les étrennes portent vraiment le caractère d'heureux présages, on choisit des dattes, des figues sèches et du miel blanc renfermé dans son rayon, pour que les dieux veuillent bien attacher aux événements futurs les heureux succès dont leur saveur est le symbole, et que rien n'altère la douceur des auspices sous lesquels l'année a commencé à son cours.

Enfin, le christianisme vint.

L'Eglise s'empessa de supprimer les cérémonies païennes qui étaient en honneur le jour des calendes, mais elle autorisa les embrassements et les cadeaux du premier jour de l'an.

Les étrennes qui se donnèrent à l'occasion du nouvel an, à la cour de Louis

XIV, sont demeurées célèbres dans l'histoire.

C'est ainsi que nous voyons le frère du roi offrir pour étrennes à Mme de Montespan, une secoupe d'or ciselé avec un cordon d'émeraudes et de diamants, deux gobelets d'or dont les couvercles étaient aussi garnis de diamants et d'émeraudes.

A son tour, Mme de Montespan fait présent au roi d'un livre relié d'or, contenant les miniatures de toutes les villes de Hollande qu'il avait prises au cours de sa campagne de 1672. Racine et Boileau avaient été chargés d'écrire la description des sièges.

En 1665, Mme de Thianges offrit au duc du Maine une chambre toute dorée, grande comme une table. Au-dessus de la porte s'étalait cette inscription: "*Chambre du sublime*". Dans l'intérieur de la pièce, un lit et un balustre avec un grand fauteuil dans lequel était assis un petit duc de Maine en cire très ressemblant. M. de La Rochefoucauld se tenait auprès de lui et semblait lui corriger des vers; autour de lui étaient également, M. de Marillac et Bossuet; à l'autre extrémité de l'alcôve, Mme de Thianges et Mme de La Fayette lisaient des vers. Autour du balustre, Boileau, armé d'une fourche, barre l'entrée à sept ou huit mauvais poètes, tandis que Racine et LaFontaine s'avançaient la main tendue, vers le maître de céans.

Etrennes bizarres et d'un goût plutôt douteux, n'est-il pas vrai?

De nos jours, nous pouvons encore voir des coutumes bien originales aussi.

En Russie, le premier de l'an était marqué, avant la guerre, par des fêtes tout à fait pittoresques.

C'était d'abord, le matin, la bénédiction des eaux de la Néva.

Une chapelle de bois était construite, à cet effet, chaque année, sur le bord du fleuve, près du palais impérial.

A l'heure fixée, tandis que tonnait le canon et que la musique du régiment jouait

Le décor était magnifique et cette cérémonie était vraiment imposante.

En Extrême-Orient, au Japon, on dirait qu'une féerie se joue dans ces cités peintes, dont chaque maison est flanquée d'affiches de la dimension d'une coulisse de théâtre.

Les fantaisies et les bigarures du carnaval de Nice ne sauraient donner une idée du singulier bariotage qu'offre cette population vêtue de robes multicolores, circulant, le front rasé, le visage jaune, au bruit des gongs, parmi les palanquins, les buffles, les banderolles et toute cette multitude d'écrans appendus aux portes et aux fenêtres et sur lesquels sont figurés les dieux lares. Le nombre de boutiques devient considérable et pendant trois jours c'est une cohue indescriptible devant les éventaires des marchands.

Japonais et Japonaises se pressent devant les magasins pour acheter les raquettes et des volants avec lesquels ils font jouer à deux pas de là, tout près du temple de l'Assatiourine.

Rien de plus curieux que cette pagode,

le premier jour de l'année, avec ses ex-voto bizarres, suspendus aux murs, tout peinturlurés de couleurs criardes, avec ses cierges et ses lampes devant des bouddhas grimaçants; Japonais et Japonaises s'y promènent coiffés et formulent les vœux qu'ils désirent voir se réaliser.

Le septième jour après le premier de l'an, pour éloigner la maladie des foyers et pour chasser les mauvais sorts, on mange un potage composé de sept herbes de printemps; radis, cresson, pissenlit, une



Le jour de l'an au Japon.—Les visites.

sorte de navet indigène et trois plantes: le Nadzonna, Vogio et le Kokoberas.

Les Coréens ont une façon bien différente de célébrer le premier de l'an. Ce jour là, ils doivent payer leurs comptes et régler leurs dettes. C'est un usage obligatoire. Puis, Les Coréens mangent de la soupe au gâteau de riz, tandis que leurs femmes attachent à leur bourse un fil de soie en signe de longévité.

En Chine, les fêtes du nouvel an doivent durer dix jours, d'après la loi.

La première journée se nomme Frayyat, le jour des oiseaux. Cette fête est des-

tinée à rappeler que les volatiles sont une des nourritures de l'homme; on doit s'abstenir de viande durant ces jours et certains Chinois observent même un jeûne très rigoureux.

La deuxième journée porte le nom de Kow-yat, le jour des chiens. Les Chinois

allaita un jeune enfant dont les parents avaient péri et qui étant devenu mandarin par la suite, lui éleva un temple.

Le sixième jour est Ma-yat, ou le jour des chevaux. Cette fête a pour but d'inspirer au peuple de la considération pour ce quadrupède.



Le jour de l'an en Chine.—Les prières devant l'autel.

professent un véritable culte pour les chiens, qui sont placés, à leur mort, dans des petits cercueils. Les Chinois croient qu'un de leurs sages fut préservé de la mort par un de ces animaux qui dévora son assassin, et pourtant, chose étrange, les Chinois mangent la chair du chien.

Le troisième jour est Chen-yat, ou le jour des porcs. Les Chinois vénèrent la mémoire de l'un de ces animaux qui sauva, disent-ils, un de leurs précieux manuscrits.

Le quatrième jour s'appelle Yaing-yat, le jour des brebis. Ce jour là est consacré à Fan-Koon-Venga, le berger qui vécut pauvre, ne se nourrissant que de légumes et n'ayant pour vêtement que l'écorce des arbres, mais qui apprit tout le parti que l'on pouvait tirer de la toison des brebis.

Le cinquième jour se nomme Nevo-yat, le jour des vaches. Un de ces animaux

Le septième jour porte le nom de Yen-yat et est exclusivement réservé à l'homme. Fin-Tra, qui apprit aux Chinois à se nourrir de riz, de blé et de viande, est la divinité qu'on honore en ce jour.

Le huitième jour, Tra-yat, le jour des grains, est encore dédié à Fin-Tra, ainsi que les deux autres derniers jours. Et quiconque veut obtenir du bonheur pendant l'année doit lui apporter des offrandes.

Comme les Japonais et les Européens, les Chinois se font des visites le premier jour de l'année et échangent entre eux des cartes. Seulement, ces cartes, au lieu de porter leur nom, comme les nôtres, représentent les trois principales félicités dont un homme peut jouir sur la terre: un héritier, un emploi public et une longue vie. Ces trois souhaits sont indiqués par des dessins représentant un enfant, un mandarin et un vieillard accompagné d'une cigogne, emblème de longévité.

Ainsi que pour les peuples européens, le jour de l'an est, pour les Chinois, une occasion de largesses.

— o —

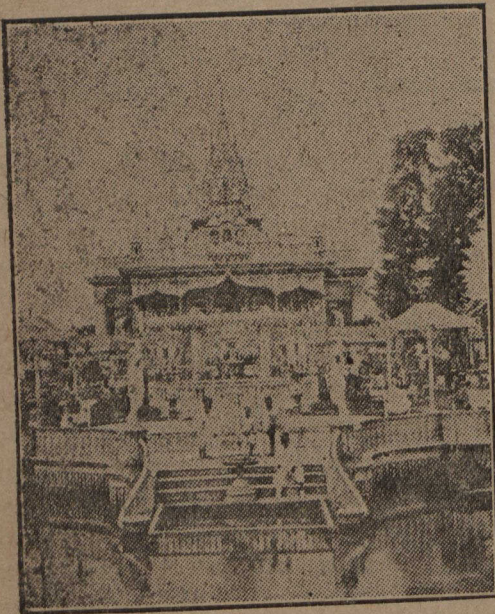
Toute personne, pesant plus de 135 livres, est soumise à une taxe spéciale dans la ville de Hafanger, en Suède.

LE TEMPLE DJAINN DE CALCUTTA

BIEN que les caractères généraux de l'ornementation orientale se retrouvent dans l'architecture de tous les monuments hindous, il n'en existe pas moins une série de styles qui constituent des périodes artistiques déterminées. Les plus fameux constructeurs, les plus féconds aussi, de l'une de ces périodes sont les Djaïnn.

L'idée génératrice de tous leurs temples est la construction de vastes salles délimitées par des rangées de colonnes sculptées.

Minarets, dômes, flèches, spirales s'élançant de toutes parts; toutes les couleurs se mêlent en une confuse et éclatante magnificence pour les rendre plus pittoresques et plus somptueux.



Le temple de Djaïnn de Calcutta.

Quoique sorti de la même main que les temples du Radjpoutana, celui de Calcutta est tout différent. Situé dans le jardin de Badri Das, le bâtiment principal est de marbre blanc, et les exquisés décorations,

tant extérieures qu'intérieures, ont été soigneusement conservées.

Les Djaïnn élevaient volontiers leurs temples par groupes.

Leur amour du pittoresque les poussait à les placer dans des sites entièrement différents les uns des autres: les temples de Radjpoutana se trouvent sur une haute colline; d'autres se dérobent dans des vallées profondes et écartées; celui de Calcutta s'élève dans un parc à l'anglaise.

“SHRAPNEL” ET “KHAKI”

Nous déformons les mots à plaisir et sans nécessité aucune.

En voici deux, d'importation anglaise, qui subissent régulièrement l'un, une addition et l'autre une soustraction. On écrit en effet, couramment chez nous aujourd'hui, *shrapnell* et *kaki*.

Pourquoi ne pas respecter la véritable orthographe?

Le “shrapnel” un obus à mitraille, est l'invention d'un officier britannique, le général Henry Shrapnel, qui conçut cet engin de guerre en 1784. Inutile d'ajouter qu'il a, d'ailleurs, subi depuis de nombreuses modifications — mais le principe était là.

Quant à l'uniforme khaki, caractéristique des troupes britanniques, il fut d'abord adopté aux Indes par les troupes anglaises opérant sur la frontière du Punjab, en 1849.

Son emploi se généralisa pendant la guerre de l'Afghanistan, mais resta confiné aux Indes anglaises. Ce ne fut que lors de la guerre au Transvaal, qu'on adopta uniformément le khaki pour toutes les troupes anglaises en campagne.

Ce mot de khaki est un dérivé du mot persan “khak”, qui signifie poussière ou cendres.



Trois moyens d'éviter la calvitie.

POURQUOI SERIEZ-VOUS CHAUVÉ ?

LE mauvais air, l'orgueil, la paresse sont les trois principaux facteurs de la calvitie. Cependant quelquefois elle est héréditaire. Elle est même un signe les plus constant de l'arthro-herpétisme et fut très commune chez les Romains.

Mais, quoique la nature du sujet puisse être plus ou moins prédisposée, il paraît démontré, par les travaux récents de Sabouraud, qu'elle est corrélative de la seborrhée grasse, laquelle est due à un parasite microbien. Elle peut être consécutive à l'alopecie microbien.

Elle succède aussi à un grand nombre d'affections: la phtisie, la chlorose, les sueurs profuses, le ayphus, la fièvre typhoïde, le syphilis.

Les maladies parasitaires du cuir chevelu, les inflammations du derme de cette région peuvent être l'origine de la calvitie; tels sont le psoriasis, le pytiriaris, l'eczéma, l'impétigo, l'acné sebacée concrète, la teigne favéuse, la peladre, la lèpre et les trichophyties.

D'autres causes agissent d'une manière plus obscure; il est reconnu que les veilles prolongées, les travaux de l'esprit, les cha-

grins et les excès font tomber les cheveux.

En général la calvitie n'a d'autres conséquences que celle de priver la tête d'un ornement très recherché et d'obliger certaines personnes, qui craignent les refroidissements à porter perruque.

Toutes les fois que le follicule pileux est détruit la calvitie est absolument incurable. Mais lorsque, au contraire, la chute des cheveux n'est qu'un accident comparable aux desquamations superficielles, comme dans certaines maladies qui ne portent pas atteinte au follicule pileux la calvétie, quelqu'en soit le degré guérit spontanément.

Mais quand vos cheveux seront-ils exposés à tomber? D'abord lorsqu'ils deviendront huileux. C'est alors le temps d'avoir recours aux cosmétiques recommandés.

Si la pratique de se raser les cheveux pour les empêcher de tomber a donné d'excellents résultats, les pommades employées contenant des toniques astringents a été d'un grand secours dans le traitement de la calvétie.

Les remèdes sont les apposés des maux.

Donnez à vos cheveux l'air frais, et pour cela ne vous couvrez pas la tête d'une coiffure trop pesante. Vous paraîtrez peut-être moins élégant mais vous éviterez la calvété.

N'abusez pas de l'emploi du peigne, mais employez chaque jour une brosse particulièrement destinée à cette fin.

Lavez-vous la tête souvent et donnez à votre cuir chevelu de fréquents messages en ayant soin d'utiliser vos doigts pour faire ce nettoyage.

Par ces moyens conseillés par les meilleurs médecins et dont l'efficacité a été prouvée par l'expérience des années, vous éviterez la calvété graduelle, qui vous rendra semblable à un vieillard à l'âge de 35 ans.

Conservez vos cheveux, c'est ce que l'homme âgé recherche et pendant que vous êtes jeune, donnez-leur de l'air frais, fuyez l'orgueil en portant des coiffures convenables et en vous donnant la peine de bien les nettoyer le plus souvent possible.

— o —

LA PREMIERE LOCOMOTIVE EN ANGLETERRE

LE Marquis de Worcester est considéré comme l'inventeur de l'engin à vapeur, cependant s'il ne l'est pas exactement, on peut lui donner le crédit d'avoir imaginé la possibilité de construire une telle machine.

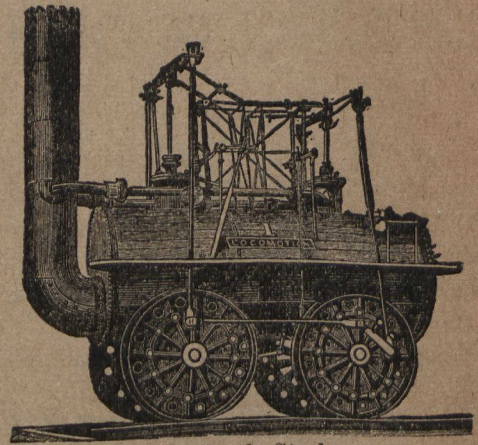
En effet, le premier individu qui construisit un engin pour monter de l'eau par la force alternative et la condensation de la vapeur, fut le capitaine Savary.

En 1705, Newcomen obtenait une patente pour un engin à vapeur amélioré et en 1717 Henry Beighton la perfectionna davantage.

On doit à George Stephenson, l'introduction de l'engin à vapeur en Angleterre, et du système des chemins de fer en ce pays. Il construisit son premier engin à Killingworth, Calliery. D'abord il fut insuffisant, mais finalement des améliorations lui donnèrent un résultat triomphant.

En récompense de ses services, Stephenson était nommé, en 1821, ingénieur de la Compagnie de Chemins de fer, Stockton & Harlington.

L'augmentation rapide du commerce de



La locomotive de Stephenson.

Lancashire Sud, et l'impopularité du canal de Bridgewater firent naître le projet de relier Liverpool à Manchester, au moyen d'une voie ferrée.

Stephenson fut nommé ingénieur. Il avait promis de construire une locomotive qui pourrait atteindre une vitesse de 12 milles à l'heure.

En 1826, il commença l'entreprise avec un salaire de \$4,750. par année. En 1829, la ligne était complétée. Ce fut alors le triomphe de Stephenson qui avait promis de fabriquer des engins qui atteindraient 12 milles à l'heure et qui en livra qui firent du 35 milles à l'heure.

— o —

LE COMMERCE DES FOURRURES EN RUSSIE



Avant la présente guerre, la Russie et particulièrement la Sibérie, ne cédaient la place dans la production et le commerce des fourrures qu'à l'Amérique du Nord.

Dans certaines régions, la chasse aux fourrures était l'unique opération et le seul gagne-pain de la population.

Dans d'autres, elle représentait un appoint notable au revenu de la culture. Dans la Russie d'Europe, la région du nord-est et la partie centrale de l'empire dans laquelle la chasse était une industrie qui fournissait aussi bien le marché intérieur que celui de l'extérieur.

Les principales fourrures provenant de certains gouvernements de cette région étaient : l'écureuil d'abond, puis l'hermine, le renard, la loutre, le loup, l'ours, le lièvre, le lynx et la martre.

En Sibérie la chasse était pratiquée dans la toundre et dans la plupart des forêts. Comme dans la région du nord-est de la Russie européenne, l'écureuil y abondait et aussi le renard, dont on distinguait des variétés, le blanc et le bleu, ce dernier ayant beaucoup plus de valeur que le premier. Dans les régions montagneuses du Turkestan, et dans celle du Sémiretchié, les animaux à fourrure les plus répandus

étaient le chevreuil, le loup, l'ours, le renard, l'hermine et la martre. En général, les fourrures faisant l'objet de transactions en Russie étaient celles de ces divers animaux ainsi que les robes des zibelines, des putois, des marmottes, des ratons et des blaireaux.

Les peaux de ces animaux étaient livrées au commerce de différentes manières : tantôt elles étaient vendues entières, tantôt sans la queue ou bien découpées en plusieurs pièces. Plus une fourrure a de valeur, plus elle est sectionnée ; généralement les peaux du dos et du ventre étaient enlevées et conservées séparément. Elles ne formaient alors qu'une seule fourrure composée de plusieurs pièces d'une même provenance.

Il en était de même pour les peaux de la tête, du cou, de la queue et des pattes.

Le nombre de peaux nécessaires pour la confection d'une fourrure varie, naturellement, selon les dimensions de ces peaux. Ainsi 200 peaux d'écureuils donnent deux fourrures—une de peaux prises sur le dos et une de peaux de ventre. Pour le renard, il faut de 100 à 150 peaux de dos pour confectionner une fourrure ; si ces peaux sont celles de la tête, il en faut de 800 à 1,000.

Pour une fourrure de dos de martre, il faut de 65 à 80 peaux ; pour une fourrure de ventre avec les pattes, il en faut de 140 à 150 ; si cette fourrure est composée de têtes, il en faut alors de 600 à 800 ; une

fouurrure de zibeline exige de 80 à 100 peaux; si elle est composée de pattes, il en faut 280.

Le commerce des fouurrures était concentré en Russie aux foires de Nijni-Novgorod, d'Irbit, de Iakoutsk et d'Obdosk. Mais avant d'arriver à ces grands centres, les fouurrures faisaient l'objet de transactions entre les habitants d'une même région qui les vendaient à de petits commerçants auxquels des comptoirs les achetaient pour les présenter aux grandes foires.

De là, enfin, elles étaient livrées au marché intérieur, avec Saint-Pétersbourg et Moscou en tête; ou au marché extérieur, dont les centres principaux étaient Leipzig et Londres. Kiachta était le centre du commerce des fouurrures avec la Chine.

Pour l'année 1913, les opérations totales faites notamment à la foire d'Irbit se sont chiffrées par \$3,591,850, contre \$4,091,424 en 1912. L'objet principal des opérations de cette foire fut l'écureuil. Il en fut vendu pour \$1,008,230. Les transactions pour les queues d'écureuil se chiffrèrent par \$175,746.

La zibeline fit aussi l'objet de nombreuses transactions, mais le marché de cette fouurrure fut moins animé que celui de la précédente. Les qualités de zibelines claires furent cotées avec une hausse de 15 à 20 pour 100 et furent surtout demandées pour l'étranger.

Le chiffre total des opérations pour la zibeline se monta à \$444,375.30, avec une offre de près de 11,000 peaux. La demande visa encore le renard, très recherché par l'Amérique et dont il fut vendu pour \$357,510; les opérations pour l'hermine se chiffrèrent par \$462,927, dépassant de \$153,000 le chiffre de 1912.

Les fouurrures de putois furent aussi bien vendues et produisirent \$163,200. En-

fin le "khrestovatik" eut cette année un vif succès en Russie: sa fouurrure remplace très avantageusement celle du kangourou dont la chasse fut interdite en Australie.

— o —

LA FEMME MEXICAINE

Les Mexicaines campagnardes, en général, sont le produit de différents éléments de sang et de nationalité, différents beaucoup des créoles espagnoles

Cependant elles n'offrent pas pour cela moins d'attractions. Leurs yeux sont souvent illuminés et enflammés, leurs cheveux luisants et abondants, mais leurs nez sont enclins à l'a laideur, leurs bouches



Type de la femme mexicaine.

sont très grandes et leurs mâchoires jaillissantes.

Leurs costumes consistent en un léger jupon de couleurs vives et en un simple gilet en laine blanche.

— o —

Le plus vaste palais du monde est le Vatican qui, en dehors de ses enceintes, possède un parc de plus de 14 milles acres de terrain.



LA FLORE DE LA PLACE VENDÔME



Le célèbre botaniste Lhéritier (1746-1800) avait trouvé le moyen d'herboriser à Paris et cela, non point au Jardin des Plantes, c'était trop loin, mais au milieu même de Paris, en pleine place Vendôme.

Ayant perdu sa fortune, il avait été obligé d'accepter un emploi au ministère de la Justice. Cet emploi lui répugnait d'abord, car il contrariait ses goûts de savant, mais il sut les concilier ensemble et même au profit de science qu'il aimait.

Tous les matins, lorsqu'il se rendait à son bureau; tous les soirs lorsqu'il en sortait, on le voyait butiner patiemment entre les joints des pavés — aujourd'hui le macadam rendrait sa récolte impossible — et le long des murs, milles sortes de brins d'herbe, qui pour tout autre n'eussent rien été, mais qui pour lui étaient de précieux lichens, des variétés de mousse encore inobservées.

Au bout d'une année, il avait recueilli plusieurs centaines d'espèces, fort curieuses pour la plupart, qu'il avait classés avec amour et qu'il étudiait avec une ardeur aussi vive que celle de Bernardin de Saint-Pierre, en admiration devant le fraisier de sa fenêtre.

Il avait déjà fait, avec le résultat de cette patiente étude, un livre dont le titre

n'eût pas été la moindre singularité; il l'intitulait: *Flore de la place Vendôme*.

Le manuscrit en était achevé et tout prêt pour l'impression, lorsqu'un soir de l'année 1800, en rentrant chez lui, le paisible botaniste fut assassiné.

La cause de ce crime, si étrange quand on songe à la vie inoffensive de la victime, et le nom du meurtrier sont restés perdus dans le même mystère.

— o —

POUR DIMINUER LE ROULIS

DES essais fort intéressants ont été exécutés dernièrement avec des appareils dus à l'ingénieur Schlick, directeur du Lloyd

Allemand, de Hambourg. Il s'agit de diminuer le roulis des bâtiments à la mer, et les résultats sont encourageants, puisque des roulis de 9 degrés ont été réduit à 1, par l'intervention de l'appareil qui est fondé sur la propriété qu'ont les corps tournant à grande vitesse, comme la toupie de conserver leur axe dans une position fixe.

On installe à bord des bâtiments un volant d'une grande dimension et d'un poids considérable. Si la vitesse de rotation du volant est suffisante, son axe, qui est relié au corps du bâtiment, restera dans une position fixe et s'opposera aux mouvements de roulis du bâtiment.

— o —



OU LA MORT FAUCHE

Si l'on excepte les morts causées par la guerre, la plus grande moyenne de mortalité au monde est celle de Mexico; soit 40 personnes par mille.

La ville de Mexico est placée à 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et malgré cela son système d'égout très défectueux rend le taux de mortalité très élevé.

— o —

LE FUSIL DE SELKIRK

UN antiquaire de Londres possède un fusil qui appartient au marin écossais Alexandre Selkirk, ou Selcraig, dont les aventures servirent à Daniel de Foé pour créer son Robinson Crusoé.

Selkirk, en effet, à la suite d'une discussion avec son capitaine, se fit débarquer en 1704 dans l'île Juan Fernande, (Océan Pacifique) alors inhabitée.

Il y resta jusqu'en 1709 et, comme nous venons de le dire, les aventures de Robinson Crusoé qui nous ont tous tant amusés ne sont autres que celles de Selkirk.

Le fusil en question est un fusil à pierre. Sur un des côtés de la crosse on peut lire très nettement le nom de la reine Anne avec la date 1701, sur l'autre côté est gravé grossièrement avec la pointe d'un couteau: *A. Selkirk Lago. N. B.*

Lago ou Largo est le lieu de naissance



de Selkirk. N. B., signifie North Britain, Nord de la Grande-Bretagne.

Tout laisse supposer que Selkirk se servit de ce fusil pendant les cinq années qu'il passa dans son île déserte.

— o —

OISEAUX ET PAPILLONS

OISEAUX et papillons ont toujours eu le don de passionner les collectionneurs.

Le Musée de Liverpool a acquis jadis la collection d'oiseaux de Canon Tristan. C'est une des plus belles qu'on connaisse. Elle contient 29,000 types représentant 6,300 espèces provenant de toutes les parties du monde; elle est sans rivale en ce qui concerne les oiseaux des tropiques. Il a fallu soixante ans pour la former.

Celle de M. W. Rothschild a également beaucoup de valeur. Cet amateur l'augmente tous les jours et y consacre plus de \$35,000 par an. Mais personne n'a peut-être plus dépensé pour cela que M. Booth,



le créateur de la splendide collection du musée Dyke, à Brighton.

Il convient de ne pas oublier la collection de M. H. Stevens de Chester.

Comme collection de papillons une des plus remarquables est celle de M. Berthold Neumoegen, de New-York qui, en 20 ans, a réuni 100,000 types.

En Angleterre on cite tout spécialement la collection de papillons et d'insectes de M. William Watkins, un homme très connu pour ses travaux sur la zoologie. Année par année, M. William Watkins l'a augmentée en faisant l'acquisition des plus rares espèces.

Au nombre des jolis papillons qu'il possède il en est un, originaire de Bornéo, dont les ailes ressemblent à de véritables plumes appliquées sur du velours noir.

— o —

CÉ QUE GAGNENT NOS CHEFS D'ÉTAT



VOULEZ-VOUS savoir, chers lecteurs, ce que nos chefs d'Etats gagnent "par jour"?

Oui, n'est-ce pas? Et bien... voici :

L'ex-empereur de Russie, était le mieux payé; il se "faisait" tranquillement \$32,760. pendant les six heures qu'il travaillait.

Vient ensuite l'empereur d'Autriche qui se contente d'une revenu quotidien de \$12,600.

Le roi d'Italie touche \$7,776. par jour.

L'empereur d'Allemagne se contente de 6,336. ce qui est encore un joli denier.

Le roi d'Angleterre reçoit \$5,400.

Le roi d'Espagne \$5,000. Il y a beaucoup de petits jeunes gens de son âge qui seraient contents à moins.

Le roi de Suède arrive en septième avec \$3,456.

Le roi de Bavière descend à \$2,880.

Celui de Saxe n'a plus que \$1,728., exactement comme son collègue de Belgique.

Le roi de Danemark s'estime très heureux avec \$1,296. et le roi de Wurtemberg avec \$1,152.08.

Nous arrivons enfin au président de la République Française dont les appointements journaliers sont représentés par le chiffre relativement modeste de \$648.

Puis, nous terminons la liste avec les rois de Roumanie, de Grèce et de Serbie, qui reçoivent chacun \$492., et enfin le président des Etats-Unis, qui se contente de \$144. par jour

C'est égal, aucun d'entre eux n'est bien à plaindre.

LA ROSETTE DE VICTOR HUGO

SAIT-ON comment Victor Hugo obtint la rosette d'officier de la Légion d'honneur?

Voici l'anecdote; elle nous a paru tout à fait charmante:

Il venait d'être prié à dîner par le duc d'Orléans, qui périt dans l'accident de voiture du pont de Neuilly:

— Monseigneur, répondit le poète, je ne puis venir dîner chez le duc d'Orléans avec une décoration qui m'a été conférée par Charles X.

Sur-le-champ, Victor Hugo fut créé officier; c'était la plus galante et plus spirituelle manière d'effacer tout scrupule.

TROP TARD!

Si, le jour de la naissance de Jésus-Christ, on avait placé un sou à raison de 3% l'an et à intérêts composés, le sou donnerait en 1918 la somme de 40 sextillions de piastres., ce qui fait que la rente de cette somme partagée entre tous les Français leur assurerait la bagatelle de: 120,000,000,000 de piastres par an à dépenser!

Comme c'est malheureux pour nous que nul n'y ait songé.

LES LIMITES DE LA VIE..



TOUTES les indications convergent à prouver qu'à moins de 10 milles en dessous de nous, il existe une chaleur rouge qui se maintient en permanence et qui en moins de milles il existe une chaleur blanche.

A dix milles au-dessus, le froid est en-dessous de zéro. A quelle zone la plus rapprochée de température notre existence est-elle confinée?

LA CIRCULATION DU SANG



ARVY découvrit la circulation du sang en 1619.

Il est hors de doute que les anciens étaient dans la plus complète ignorance du phénomène de la circulation du sang. Tout mouvement circulatoire étant arrêté après la mort, comment les premiers anatomistes, comme Hérophile de Chalcoédoine, le premier de tous, et Erasistrate de Céos, auraient-ils pu se douter de ces mouvements, eux qui n'étudiaient que le cadavre ?

Erasistrate, voyant les artères vides, imagina qu'elles étaient remplies d'air pendant la vie, tandis que les veines étaient remplies de sang.

Galien corrigea cette erreur; mais il en commît une autre: il crut que la cloison du coeur était percée d'une ouverture qui mettait ses deux moitiés en communication directe.

Cette dernière erreur fut article de foi pendant une quinzaine de siècles, grâce à la haute et juste renommée de celui qui l'avait commise. Tant il est vrai que nul savant, si remarquable soit-il, n'est complet.

— o —

LES CHEMINS DE FER



EN 1804, les savants regardaient comme évident que les roues d'une locomotive, reposant sur des rails unis ne pourraient que tourner sur place, sans faire avancer la machine, attendu que le point d'appui serait suffisant.

A propos des chemins de fer encore, A-

rago déclairait en 1858: — "Deux tringles de fer parallèles ne donneront pas une face nouvelles aux landes de Gascogne." — Et Thiers: "J'admets que les chemins de fer présenteront quelques avantages pour le transport des voyageurs, si l'usage en est limité à quelques lignes fort courtes aboutissant à de grandes villes comme Paris. *Il ne faut pas de grandes lignes*".

Et Proud'hon: "C'est une opinion banale et ridicule de prétendre que les chemins de fer peuvent servir à la circulation des idées."

Et pourtant!

En Bavière, le collège royal de médecine, consulté, déclara que les chemins de fer causeraient le plus grand tort à la santé publique, parce qu'un mouvement aussi rapide provoquerait chez les voyageurs des ébranlements cérébraux et des vertiges.

— o —

APRES PLUSIEURS SIECLES



PARMI les restes de Pompéi, on fit la découverte d'une maison qui était en voie de réparation au moment de son effondrement.

En effet, des peintres décorateurs, nettoyeurs devaient être occupés au moment de la catastrophe.

On y a trouvé des pinceaux et des pots de peintures tandis que les autres outils étaient dispersés par toute la bâtisse.

Une marmite en bronze était placée devant le fourneau, et contenait un petit cochon de lait, prêt à être cuit. Dans le fourneau, on pouvait voir des gros pains.

Après 2,000 ans, on a trouvé les 23 pains intacts, un peu noircis mais attendant encore de finir leur cuisson.

— o —

OU IL PLEUT CHAQUE JOUR

AU sud de la Nouvelle-Zélande, il existe un groupe d'îles communément appelées "les Soeurs" ou "les sept Soeurs", qui sont sujettes à des pluies continuelles.

On peut en dire autant des îles de Tierra del Fuego, sauf qu'en cet endroit, la pluie prend souvent la forme de neige ou de neige mêlée de pluie.

Sur une ligne autour du monde, entre le 4 à 8 ou 9 degré, il existe des endroits où rarement la pluie cesse de tomber.

On nomme ces endroits "la zone de la précipitation constante", mais d'une autre côté il existe plusieurs localités où il est tombé très peu de pluie.

— o —

LE GARÇON CITOYEN



CETTE anecdote se passait en 1848. Au moment où la liberté, l'égalité et la fraternité régnaient sur tous les murs de Paris, un monsieur entre dans un café du boulevard.

— Garçon, une demi-tasse ?

— Il n'y a plus de garçon; nous sommes tous citoyens, répond fièrement un jeune cravaté de blanc.

— Alors, citoyen, une demi-tasse ?

La demi-tasse servie et consommée, le monsieur paye, mais sans donner de pourboire.

— Il n'y a rien pour le garçon ? demande le jeune servant.

— Vous savez bien qu'il n'y a plus de garçon, et je ne me permettrai pas d'insulter un concitoyen, en lui donnant deux sous.

Depuis cette apostrophe, le jeune citoyen consentit à reprendre son titre de garçon.

— o —

LA PLANTE A ENCRE



EN Colombie croît une plante que les botanistes nomment *Coriaria thymifolia*, et dont le nom populaire est "la plante à encre." Son jus n'est plus ou moins qu'une encre préparée.

D'abord l'écriture qu'elle produit est de couleur rougeâtre, mais devient noire foncée dans le cours de quelques heures.

Elle n'endommage pas les plumes d'acier, et les lettres écrites au moyen de celle-ci, quoique déposées dans l'eau pendant un temps assez considérable, seront lisibles, quand elles seront sèches.

Cette plante est poison, ce qui peut nous faire croire que cette encre naturelle, ne parviendra jamais à supplanter celle en usage commun.

— o —

L'INTERDICTION DES CONFETTI AU XVIII^e SIECLE

PAR ordre de Monseigneur le duc de Guise, prince de Joinville, pair de France, gouverneur et lieutenant-général pour le Roy en Provence, admiral des mers du Levant :

"Il est expressément, et sous peine de prison, défendu à toutes sortes d'hommes, de quelque qualité et condition qu'ils soient, de jeter du son ou rasset à qui que ce soit par les rues, durant le carnaval, pour éviter les disputes et querelles qui en peuvent arriver."

L'arrêt est daté du 4 février 1628. A cette époque, les confetti consistaient en boules de son et en bonbons; aujourd'hui ils sont en papier et aussi peu agréables à recevoir dans les yeux.

UN ANIMAL CURIEUX



ARMÉ les animaux de l'île de Madagascar, il y en a un appartenant au groupe des prosimiens ou faux singes, appelés par les naturalistes "chirogaleus" qui offre cette particularité assez bizarre de s'alimenter de sa queue durant une grande partie de l'année.

Pour les anciens naturalistes la vie de ces animaux durant cette période était un véritable mystère.

Comme ils ne se nourrissent exclusivement que de fruits, on se demandait comment ils pouvaient résister aussi longtemps sans nourriture aucune.

Mais aujourd'hui l'on sait que lorsque approche la saison sèche, ils s'endorment comme les marmottes en hiver, et pendant que dure leur sommeil, ils alimentent leur organisme grâce à la grande quantité de graisse accumulée à l'intérieur de leur queue.

Celle-ci se remplit de nouveau lorsque vient la saison pluvieuse dans laquelle abondent les fruits, et de cette manière se constitue un véritable dépôt de provisions pour les temps de sécheresse.

— o —

LES BAGUES ISRAELITES



Pour les mariages israélites, on se servait jadis d'une bague en or, ciselée avec une finesse extrême. Le chaton représente le Temple de Jérusalem en miniature. Des caractères hébreux couvrent l'anneau.

Il en est d'autres en nacre qui sans être

aussi originales, n'en sont pas moins fort curieuses.

On se servait beaucoup au moyen âge de ces bagues dont le chaton, creux à l'intérieur et fermé par un ressort secret, cachait quelque poison subtil.

On pouvait ainsi aisément se défaire d'un trop dangereux ennemi ou s'empoisonner soi-même.

— o —

LE PLUS GROS ARBRE DU MONDE



LE plus gros arbre du monde est un cyprès qui a grandi près d'Oaaca, au Mexique. Il mesure 104 pieds autour du tronc et atteint une hauteur de 130 pieds. Il faudrait 27 personnes se tenant les mains étendues pour l'entourer.

Cet arbre est vieux de plusieurs siècles et seul son tronc qui est quelque peu détérioré peut donner une idée de son grand âge.

On estime que l'arbre au complet doit peser pas moins de 1,300 tonnes.

— o —

DES LUMIERES ROUGES VISIBLES AU LOIN

Les lumières rouges sont visibles à une plus grande distance que les vertes. Dans un récent essai, fait par une nuit claire et sombre, une lumière rouge d'une capacité d'une chandelle pouvait être distinguée à 1 mille de distance, une de trois chandelles à 2 milles, une de 10, à travers un binoculaire, à 4 milles et une de 33 chandelles à 5 milles.

Par une nuit exceptionnellement claire, une lumière blanche de 3.2 chandelles pouvait être distinguée à 3 milles, une de 17.2 à 5 milles.

CHACUN SON METIER



PROPOS d'étoiles, une réflexion s'impose tout naturellement; la voici: Les grands et beaux exemples que nous donnent les artistes et cantatrices de génie parvenant au faite des honneurs les musiciens de talent dont les travaux sont couronnés de succès; malgré la séduction et la fascination qu'exerce la musique en général et en particulier l'art du chant sur les esprits élevés, ne doivent point nous entraîner à embrasser cette carrière à moins de nous y sentir attirés d'une façon irrésistible.

C'est en effet une carrière tout à la fois ingrate et ardue, et la statistique des musiciens, musiciennes, chanteurs et chanteuses non dénués de mérite, qui végètent dans les bas-fonds de la société, qui y meurent à peu près de faim, serait assurément navrante.

Qu'il est effrayant le nombre de sujets qui traînent misérablement leur vie de bal public en café-concert, pour avoir mal jugé ou présumé de leurs aptitudes, pour un qui verra un jour son nom sur une affiche.

Il est donc bon de mettre en garde la jeunesse imprudente qui, sans être marquée au front du sceau du génie, voudrait s'aventurer dans cette voie fascinatrice mais dangereuse.

— o —

Le pays le plus froid du monde est Verkoïansk où l'on a observé jusqu'à 68° au-dessous de zéro. La moyenne de la température du mois de janvier est environ 45°. En été, le thermomètre marque souvent dans la journée jusqu'à 30° de chaleur et pendant la nuit il gèle.

LES DEUX VOIX DE BALZAC



QUAND Balzac, le grand romancier, posa sa candidature à l'Académie française, il n'obtint que deux voix. Encore les obtint-il d'une manière quelque peu forcée.

Peu de jours avant l'élection, il se rendait chez Victor Hugo, quand il aperçut le poète en voiture. Il se précipita à la portière.

— Maître, lui dit-il, j'allais vous voir, j'allais oser solliciter votre voix pour l'élection que j'ambitionne si ardemment.

— Vous l'aurez, répondit simplement le maître.

Le jour du vote, Victor Hugo arrive à la séance; on y discutait la candidature de l'historien Vatout. Placé à côté de Pongerville, il voit celui-ci inscrire le nom de Vatout sur son bulletin.

— Je vous en prie, lui dit-il, écrivez plutôt Balzac.

Pongerville écrit sur un second bulletin le nom du romancier, mais au moment du vote, il hésite, ayant un bulletin dans chaque main.

Victor Hugo voit le mouvement, et tape sur la main qui tenait Vatout. Le bulletin tombe à terre, Pongerville, pressé, met le nom de Balzac dans l'urne.

Voilà comment le grand romancier eut deux voix à l'Académie française.

— o —

Quand on peut compter 15 secondes entre la foudre et le tonnerre, c'est que la foudre est à un mille de nous. Au-delà de 14 milles le tonnerre ne peut être entendu tandis que le grondement du canon peut être entendu à 120 milles.

PETITS FAITS, GRANDS RESULTATS



Le 8 janvier est l'anniversaire de la naissance de Montgolfier, inventeur des ballons. Le 17 du même mois, l'anniversaire de Benjamin Franklin, inventeur du paratonnerre. C'est une occasion de parler d'eux.

Franklin essayait un cerf-volant par un jour d'orage, quand une commotion obligea le jeune homme à lâcher le fil qu'il tenait des deux mains. L'assimilation entre la foudre et l'électricité se fit dans son esprit de cette façon quelque peu brutale. Ce fut l'origine des recherches du suivant.

Montgolfier, le créateur de l'aérostation observa qu'un jupon mis à sécher au-dessus d'un foyer, se gonflait d'air chaud et avait une tendance à s'élever: cet humble fait lui donna la première idée d'une des plus grandes découvertes des temps modernes.

Ajoutons que c'est en dormant que Newton découvrit la loi de la gravitation universelle. Il était assoupi, au pied d'un pommier, quand il reçut un fruit sur la tête. Il n'en fallut pas davantage pour lui permettre d'assimiler le mouvement des astres à la chute des corps.

C'est Galilée qui, le premier, affirma plusieurs vérités qui servent de base à la physique. La légende veut que ses découvertes sur les lois de l'oscillation des corps aient été suggérées à son esprit, que hantaient ces problèmes, par le balancement d'un lustre dans une église de Pise.

Archimède trouva son principe dans son bain.

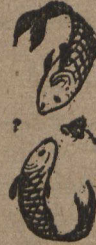
C'est en constatant la solidité d'une toile d'araignée que l'Anglais Brown eut l'idée des ponts suspendus.

Un jour, Denis Papin remarqua que

l'eau bouillant dans une marmite soulevait le couvercle de celle-ci. Ce fut assez pour faire naître la machine à vapeur.

— o —

UN CURIEUX POISSON



L'ÉTRANGE habitant de l'océan qui est le concombre de mer, peut pratiquement disparaître devant le danger, en rejetant l'eau qu'il contient et en prenant une forme compacte qu'il peut difficilement être vu de l'oeil le plus puissant.

En outre, il peut rejeter à l'extérieur la plus grande partie de son organisme intérieur et malgré cela continuer à vivre et reprendre ce qu'il a perdu.

— o —

LE PLUS ANCIEN BILLET DE BANQUE

LES billets de banque sont d'invention très ancienne. Les premiers ont vu le jour en Chine, 2,697 ans avant l'ère chrétienne... Ils portaient le nom de la banque, la date, le numéro du billet, la signature d'un fonctionnaire, l'indication de sa valeur en lettres et au moyen d'une figure représentant un tas de pièces de monnaie de valeur équivalente, avec l'énumération des pénalités en cas de tentatives de fabriquer de faux billets. Une maxime morale couronnait le tout; "Produit tout ce que tu peux, et dépense avec économie".

Un de ces billets, remontant à 1399 av. Jésus-Christ, est conservé au Musée Asiatique de Saint-Petersbourg.

— o —

LA FÊTE DES ROIS, A VERSAILLES

Nous retrouvons dans de vieux documents le récit de la fête des rois célébrée le 6 janvier 1708, à Versailles. Louis XIV y avait convié le roi d'Angleterre.

Montons par le grand escalier de marbre du château et après avoir traversé la salle des Gardes, le salon de l'Oeil-de-Boeuf, la galerie des Glaces, éclairée par 2,000 grosses bougies, nous pénétrons dans la pièce qui précédait la chambre du roi, où quatre tables de dix-huit couverts étaient dressées.

Cette salle était décorée avec un luxe inouï, et l'argenterie resplendissait aux feux de lustres et de huit pyramides de quinze pieds de hauteur, portant à elles seules cent trente-deux grosses bougies chacune posées sur une étoffe d'or, qui leur donnait un grand éclat.

Le service était fait par soixante-douze Suisses de Sa Majesté, qui portaient les plats, et divisés en quatre quadrilles de dix-huit portant chacun des rubans de couleurs correspondantes aux tables qu'ils avaient à servir; de plus, six officiers des gobelets et deux contrôleurs de la maison du roi pour poser les viandes étaient désignés par table.

A dix heures, le roi entra dans la galerie des Glaces, où étaient réunies toutes les beautés de la Cour, et passa dans la salle du festin.

Voici les noms des personnes qui prirent part à la première table: le roi, le roi d'Angleterre, Mme la princesse d'Angleterre, Mme la duchesse de Bourgogne, duchesse d'Orléans, duchesse de La Ferté, duchesse de Brancas, duchesse de Roque-

laure, duchesse de Lude, Mme Middleton, princesse de Montauban, princesse d'Epinau, princesse d'Arcourt, duchesse d'Aumont, qui fut la reine.

Toutes les tables furent servies comme celle du roi; pendant que les reines buvaient, on suivait l'usage ancien, et les cris de: "La reine boit!" s'élevaient de toutes parts.

Comme ces acclamations étaient poussées en grande partie par des voix fémi-



Une fête à Versailles sous Louis XIV

nines, le bruit en était fort agréable, et le son clair de quelques pièces d'argenterie que ceux qui servaient frappaient en cadence venait s'y ajouter, ce qui donnait une grande gaieté à cette cérémonie et contrastait fort avec le silence et la rigidité

des réceptions ordinairement données dans ce lieu.

Le souper finit à onze heures et demie, et toute la Cour se rendit dans la salle de Mars, où devait avoir lieu le bal, en passant dans le salon de Vénus, garni de buffets, et où se trouvaient les rafraîchissements et une partie de la collation qui allait être servie durant la nuit, et bientôt arrivèrent les invités.

Le cercle du bal formait un carré long. A l'une des extrémités, il y avait deux fauteuils, l'un pour le roi d'Angleterre; tout autour, deux rangs de tabourets et, à chaque bout et dans les croisées, des gradins pour les spectateurs.

Le roi d'Angleterre ouvrit le bal avec Mme la princesse sa soeur, et, pendant qu'il dansa, le roi se leva et resta debout.

Les danses les plus nouvelles, et même les contredanses, furent exécutées par les personnes les plus gracieuses de l'époque, dans des costumes éblouissants de richesse.

Mme la princesse d'Angleterre, par exemple, portait une robe qu'on appelait grand habit, en velours jaune, toute couverte de pierreries; la jupe, relevée par des attaches de brillants, et, dans les cheveux, des aigrettes de diamants entremêlées de merveilleuses pierres.

Tous les habits des femmes étaient de velours de différentes couleurs; celles qui étaient en deuil les portaient noirs garnis d'hermine avec attaches de diamants.

Le roi se retira à une heure.

La collation, composée de tout ce qu'on avait pu trouver de plus exquis, fut alors présentée au cercle et aux spectateurs. Le bal recommença jusqu'à quatre heures du matin, et Sa Majesté britannique resta jusqu'à la fin.

— o —

LES JAPONAIS PRODUCTEURS DE LA MENTHE

UNE grande partie de la menthe du monde, provient du Japon et est extraite du menthol, qui est d'un grand usage comme médecine contre la mal de tête.

Les paysans japonais font la culture première de la menthe au moyen d'alambics à dessein très simple.

Les plantes de menthe sont d'abord séchées dans des remises ou en-dessous d'une couverture qui les exempte du soleil, pendant 30 jours.

On les place ensuite dans des alambics, où elles subissent un procédé d'évaporation. La vapeur qui en résulte est conduite au moyen de tuyaux dans des chambres froides, alors qu'elle est condensée et déposée comme huile de menthe, à l'état brut.

Cette huile est alors expédiée à Yokohama et Kobe, où des fabriques lui font subir une distillation fractionnaire afin d'en tirer le contenu complet du menthol.

Avant la guerre, une grosse partie de ce dernier, exporté du Japon, était envoyé en Allemagne. Depuis lors, les Etats-Unis ont été les plus forts acheteurs de ces cristaux, suivis par la Grande-Bretagne, la France et les Indes Britanniques.

Durant les cinq dernières années, le prix de vente a varié de \$2.00 à \$2.50 la livre, et malgré la grande demande de la part des nations belligérantes, le prix est demeuré raisonnable.

— o —

La première trompette a été faite par Osiris d'après ce que nous disent les Egyptiens. On a retrouvé en effet sur plusieurs monuments anciens des incrustations de trompettes dont ils firent usage en temps de guerre.

COMMENT ON RECONNAIT LES FALSIFICATIONS

Presque toutes les denrées alimentaires sont susceptibles de falsifications dont les consommateurs ne se doutent guère.

En dehors des procédés de laboratoire, trop techniques pour le consommateur, il existe de nombreux moyens de vérification qu'il est bon de connaître.

Commençons d'abord par :

LE PAIN.—L'extrême blancheur de la mie de pain est souvent obtenue au moyen d'alun, permettant ainsi au boulanger de se servir de farines de qualités inférieures sans nuire à l'apparence, mais en nuisant aux estomacs. Pour vous en assurer, plongez un morceau de pain dans une solution ammoniacale de bois de Campêche. S'il y a de l'alun, le pain deviendra bleu ; s'il n'y en a pas, il sera rose.

LE BEURRE.—Le beurre est alourdi au moyen d'eau qu'on y mélange en la battant. Quant aux additions de matières grasses quelconques, il faut une réelle expérience pour les analyser sûrement

Néanmoins, on peut être sûr que le beurre est additionné de suif ou de margarine s'il ne fond pas à 85 degrés Fahrenheit, car le beurre naturel fond de 75 à 85 degrés, tandis que le beurre additionné de matières grasses ne fond qu'à 132 degrés. Le beurre renferme du carbonate ou de l'acétate de plomb, très nuisibles à la santé, et additionnés pour assurer la conservation, s'il se forme un précipité à la fin de la fusion. Quand le beurre fondu et additionné de quelques gouttes de teinture

d'iode devient bleu, on est sûr qu'il contient de la fécule.

LE POIVRE.—Le poivre rouge, ou poivre de Cayenne, est falsifié au moyen de poudre de brique, de poudre de bois de santal, ou même de rouge de plomb et de vermillon. Ces deux dernières matières sont dangereuses au plus haut point. On peut s'en assurer au microscope. Il vaut toujours mieux piler le poivre soi-même, par petites quantités à la fois.

LE CAFÉ.—Quant au café, les pois, fèves, haricots et glands grillés forment souvent la majeure partie du café acheté tout moulu. Le café acheté en grains, surtout vert, donne lieu à d'autres tromperies, soit pour augmenter le poids, en mouillant la denrée, soit pour faire passer pour bons des cafés avariés, soit même en fabriquant de toutes pièces de faux grains de café, faits au moule, d'une pâte quelconque.

LE LAIT.—Le lait se mélange d'eau, quand ce n'est pas d'eau de craie. On ne peut vérifier la pureté du lait qu'en y on augmente son poids. Au crémomètre La densité du lait pur ne peut varier, à la température de 59 degrés Fahrenheit, qu'entre 1030 et 1045. En écrémant le lait, on augmente son poids. Au crémomètre on doit constater que le lait renferme 11 à 12 p. c. de crème au minimum. Une dose plus petite indique une falsification.

LE MIEL.—De tous les aliments, le miel est celui qu'on falsifie le plus souvent et le plus facilement. Pur, il se compose de 12

parties d'eau, à peu près 70 à 80 parties de suc de fruits et de sucre de raisin, de 2 à 5 parties de sucre ordinaire et d'une partie d'albumine. On le falsifie surtout en y ajoutant du sirop à bon marché, de la farine et des substances colorantes. Le sirop se compose généralement de sucre de fécule. Dans quelques pays on falsifie le miel au moyen de pommes et de poires cuites. La falsification du miel est difficile à découvrir. Ce qui manque à ce miel artificiel, c'est l'arôme.

LA FARINE.—La farine de blé est falsifiée souvent avec des farines de légumineuses. Pour vérifier la pureté de la farine, on verse sur deux plaques de verre une goutte d'eau distillé dans laquelle on met assez de farine pour qu'elle soit mouillée; on expose les deux plaques au-dessus d'un flacon débouché d'acide nitrique, puis au-dessus d'un flacon débouché d'ammoniaque. Quand des globules de farine rougissent, c'est qu'ils sont d'origine légumineuse; la falsification est proportionnelle au nombre des globules rougis. On trouve aussi quelquefois dans la farine de la fécule. Si la farine exposée sur une plaque de verre et mouillée de quelques gouttes d'une solution de potasse vient à gonfler et à s'étendre en lamelles transparentes, la présence de la fécule est certaine.

LE SUCRE.—Le sucre contient sûrement de la glucose ou du sucre de lait lorsque sa solution additionnée de 4 p. c. de potasse caustique, et chauffée quelques minutes, vient à brunir. La glucose ayant une valeur très inférieure à celle du sucre, cette falsification est très fréquente.

LE VINAIGRE.—Le vinaigre de vin est souvent additionné d'acide sulfurique, dont la valeur est très minime et dont l'action est très nuisible à l'estomac. Lorsque le vinaigre est chauffé avec du chlorure de calcium et refroidi ensuite, il ne précipite

pas s'il est naturel, tandis qu'il forme un précipité de sulfate de chaux s'il contient de l'acide sulfurique.

LES CONSERVES DE LÉGUMES.—Les conserves de légumes au vinaigre sont souvent additionnées d'acétate de cuivre pour donner aux légumes une jolie coloration verte; mais ce sel est très vénéneux et peut causer des troubles dans l'organisme humain. Pour rechercher sa présence, on polit la lame d'un couteau avec de la cendre, on coupe le légume avec le couteau, et on trempe le couteau dans la conserve, de façon qu'il baigne dans le vinaigre de conservation; si la lame du couteau a rougi, la conserve contient des sels vénéneux; si la lame a noirci, la conserve est bonne.

— o —

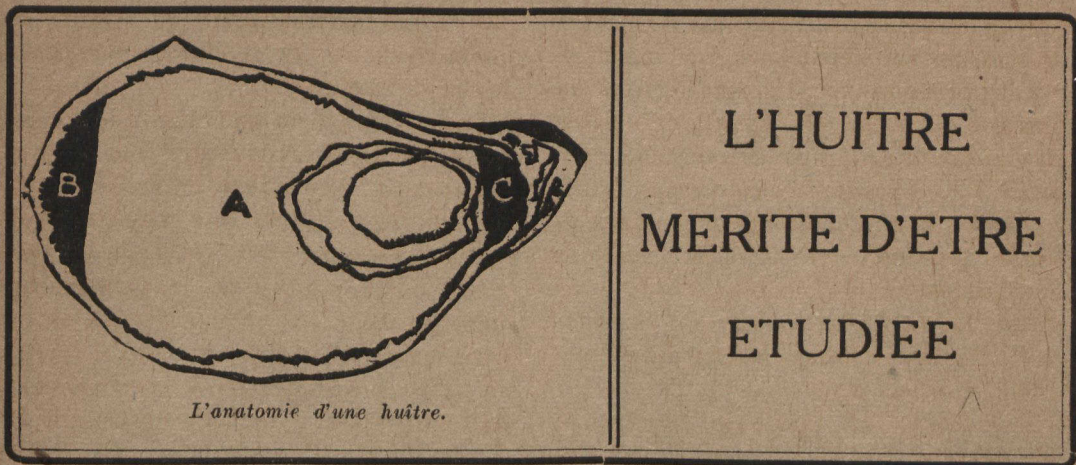
QUELLE EST LA PLUS VIEILLE CHOSE VIVANTE ?

LA prétention que les arbres conifères constituent les choses les plus anciennes du monde peut être difficilement prouvée. En effet, s'il existe de ces arbres comme celui de Hidson, dont le tronc a 27 pieds de diamètre et qui est âgé de 3,240 ans, on en trouve aussi au Mexique, entr'autre un cyprès qui a une circonférence de 119 pieds et qui est âgé de 6,200 ans.

Ce géant de la forêt qui a cependant 1,000 ans de plus qu'un boabab de l'Afrique Centrale, que Humbolt désignait *comme le plus vieux monument organique au monde*, n'est peut-être pas lui-même le plus vieux du globe terrestre.

Ce que l'on croit, c'est que l'arbre est la plus vieille chose en existence sur la terre, mais qu'il est cet arbre? où est-il? c'est ce que l'on recherche... avec la chance de peut-être jamais le trouver.

— o —



L'anatomie d'une huître.

L'HUITRE MERITE D'ETRE ETUDIEE

BIEN que vous connaissiez beaucoup de l'apparence et du goût des huîtres, un grand nombre ignorent leur construction physique et leurs usages.

Après tout, l'huître est un animal très humain. Elle dort une grande partie du temps, mange dans ses moments d'insomnie et est très paresseuse par nature. Elle recherche la compagnie et aime à vivre dans les grands centres bien qu'elle soit sujette aux accidents, maladies et à la mort.

Elle a un coeur qui bat, et un appareil digestif qui, en raison de sa dimension, bannit tout ce qu'elle peut avaler, bien que sa digestion soit très lente.

Le squelette de l'huître est dissemblable à celui de l'homme. Ce dernier l'a à l'intérieur de son corps, tandis que le premier en est recouvert totalement.

Son écaille est composée de 3 couches, l'extérieure, de couleur brune semblable à de la corne; la centrale composée de prismes de carbonate de calcium et celle de l'intérieur qui ressemble au nacre.

L'épaisseur de l'écaille dépend du volume des sels de chaux que contient l'eau.

Un muscle puissant tire la partie supérieure de l'huître et une masse en coin de

tissu élastique est installée de manière à pouvoir l'ouvrir.

Plusieurs vendeurs d'huîtres ne différencient pas ce muscle du coeur, mais le coeur est placé plus loin et peut battre pendant plusieurs heures après que le muscle a été attaqué.

Dans son enfance, l'huître est mobile. Quand elle est devenue plus âgée, elle tombe sur son côté gauche, s'attache au sol par son écaille gauche et continue à voyager et à prospérer jusqu'à ce qu'elle devienne la victime du pêcheur.

L'huître est munie d'un système respiratoire et d'un système nerveux. Cependant, elle n'a pas de rognons.

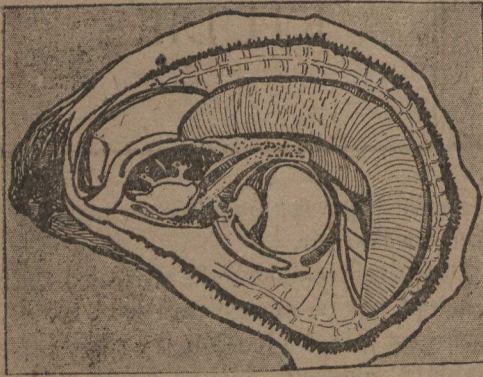
Elle se nourrit d'organes microscopiques, soit du genre animal ou végétal, qu'elle retire chaque jour dans une moyenne de 10 gallons d'eau.

Elle prend 18 heures à digérer un repas et ceci parce que de sa nature l'huître n'a pas dans son système digestif, de matière qui pourrait l'aider dans son travail de digestion.

Sa nourriture favorite consiste dans les germes de typhoïde et dans les bacilles de dysenterie, c'est pourquoi il est quelquefois dangereux de manger des huîtres.

Des autorités prétendent que la femelle de l'huître est supérieure au mâle et qu'elle dégénère souvent et change de sexe.

Le mâle est inférieur sur tous les rapports à sa compagne. Cependant, les huîtres sont très prolifiques et chaque femelle produit plus de 1,000,000 d'œufs par



L'huître contient de 84 à 90 p. c. d'eau, 4 à 9 p. c. de protéine, 1 à 3 p. c. de graisse.

saison. De ceux-ci, un grand nombre meurent tandis que les autres attendent une chance de fertilisation. Autrement, les mers en deviendraient infestées, si l'on considère qu'une huître de grande dimension peut produire 60,000,000 d'œufs par année.

DES TESTAMENTS QUI REJOUISSENT ET ATTRISTENT

PARMI CEUX-ci, on cite un vieux boche qui se fit remarquer par l'originalité de ses dernières volontés.

En effet, immédiatement après sa mort, une tripotée d'héritiers, aussi avides d'argent qu'ils ont actuellement soif de sang, se présenta à la maison mortuaire pour assister à la lecture du testament du défunt. On y lisait :

"Chaque membre de ma famille qui n'assistera pas à mes funérailles recevra \$300. chacun.

Un codicille était attaché au document principal, avec instruction qu'il ne devrait être ouvert qu'après les funérailles.

Une bonne femme soit par dévotion, amitié ou curiosité préféra ne pas recevoir l'héritage promis et suivit la dépouille mortelle.

Au retour du cimetière, le codicille fut ouvert et il était statué que la balance des \$300. devrait être donnée aux parents qui assisteraient aux funérailles. La vieille dame était la seule présentée et hérita de près de \$500,000.

Un homme riche de Philadelphie donnait à ses trois filles toute sa fortune, à parties égales, aux conditions qu'aucune ne devrait se marier sans le consentement des deux autres. Autrement, celle qui se marierait sans le consentement des autres, perdrait sa part à l'héritage. C'était donc mettre au pouvoir de deux personnes, le moyen de ruiner une troisième.

Une bonne dame de Lisbonne, au Portugal croyait dans la métempsychose. Elle était assurée que l'âme de son défunt mari, avait trouvé une demeure dans le corps d'un dindon favori. En signe de respect, elle fit ériger une somptueuse résidence au bipède et tous les serviteurs reçurent instructions de donner une attention particulière aux besoins de leur "maître".

A la mort de la bonne femme, le dindon hérita de toute la fortune. Devant un tel état de choses, un des héritiers s'empara de "l'héritier" et lui tordit le cou. De cette manière, les héritiers naturels purent recevoir leurs parts.

Les vitres pour fenêtres ont été introduites en Angleterre au huitième siècle.

LA CHASSE A LA BALEINE

Le bateau à vapeur et le canon-harpon ont considérablement changé l'aspect et surtout les risques inhérents à la capture de l'énorme mammifère qu'est la baleine.

Autrefois, on ne considérait pas comme extraordinaire pour un baleinier d'être trois années consécutives en pleine mer sans retour au port; aujourd'hui chaque baleine capturée est immédiatement ramenée à terre, et là, est découpée et débitée.

Elle était harponnée d'une chaloupe par un marin expérimenté et très adroit, tandis que de nos jours, un petit canon lance-harpon est placé sur le pont du baleinier à vapeur et fait le même travail.

Sous vapeur et sous voile, le petit bateau de fer, si solidement construit, généralement d'une capacité d'environ 100 tonnes mais parfois considérablement plus grand, vient jusqu'aux endroits où la baleine vient chercher sa nourriture.

L'approche du bateau a été cependant observée par l'animal car, soudainement, il disparaît sous les eaux. Cinq minutes se passent, puis dix minutes et cependant il ne revient pas encore à la surface. Les machines du baleinier ont été arrêtées; anxieusement, tous les yeux de l'équipage scrutent et observent la surface des eaux.

Si le grand monstre marin est dans un rayon de deux milles, lorsqu'il remontera à la surface, il ne pourra échapper aux yeux scrutateurs qui le cherchent.

Tout-à-coup, à une distance d'un demi-mille environ, un énorme jet d'eau indique qu'une baleine est là, à la surface,

pour projeter l'air et l'eau qu'elle avait absorbés.

Avant que le capitaine ait le temps de donner des ordres, une autre baleine, sans doute qui avait été aperçue d'abord par l'équipage, est aussi à la surface soufflant et s'ébattant, à peine à cent verges de la quille du bateau.

Les machines sont mises en mouvement, le capitaine est là, debout, près du canon-harpon, et prêt à tirer dès que la première occasion favorable se présentera, mais, cette baleine, bien que ne paraissant aucunement pressée de s'éloigner, est cependant prudente. Elle garde sa distance en dépit de la vitesse du bateau qui a maintenant augmenté et il semble que cette chasse est un jeu pour elle.

Encore une fois, elle disparaît sous l'eau pour revenir, à la surface à une faible distance.

Le canon-harpon est monté sur une espèce de plate-forme sur la quille du bateau et tourne sur un pivot; le harpon est terminé par une capsule en fer, son intérieur est creux et rempli de poudre; c'est en réalité une bombe et, quand sa pointe est enfoncée dans les chairs de sa victime, elle fait explosion, causant une blessure épouvantable.

Dans les jours anciens du bateau à voile, le capitaine n'aurait pas tenté de poursuivre l'animal avec le bateau mais aurait immédiatement mis à la mer la baleinière, sorte de grande chaloupe longue et étroite spécialement construite pour cette industrie ayant environ 27 pieds de lon-

gueur, et pointue aux deux extrémités.

La baleine était alors approchée par derrière aussi silencieusement que possible. Arrivés à une distance d'où on pouvait l'atteindre, le rameur d'avant et l'homme de la direction se précipitaient et lançaient un harpon auquel une corde était attachée.

Si cette opération était faite rapidement et réussie, alors commençait une tâche

dans sa course furieuse à travers les eaux à des distances fantastiques du gros bâtiment, là où l'équipage courrait des risques d'être engloutis.

L'équipage du baleinier moderne ne court plus que les mêmes risques que le bateau lui-même; une arme bien plus puissante est mise en usage pour poursuivre la proie et le pont solide d'un bateau à vapeur est un terrain autrement sûr



Une baleine qui est placée sur le rivage.

très fatigante et fréquemment dangereuse pour parvenir à maîtriser le monstre.

Les dangers étaient divers et variés, soit que l'animal blessé se mit à charger le petit équipage avec fureur; et l'on conçoit qu'une telle masse se remuant furieusement dans les flots devait produire des mouvements bien dangereux pour le petit bateau, soit qu'il l'entraînât avec lui

pour opérer que ne l'était une étroite baleinière secouée par les vagues.

A présent, le capitaine du baleinier à vapeur commence à s'impatienter de la longueur de la chasse, et perd de sa prudence, il est prêt à tout risquer sur un simple coup du canon-harpon.

Inespérément, l'occasion favorable se présente, la baleine remonte du côté tri-

bord à une distance de 70 pieds. En un instant, le capitaine a visé; il se produit un éclair, un rugissement, un bruit de roue tournant rapidement, un glissement de cordes sur le pont, et le harpon est lancé vers son but. Il frappe sa proie au côté; l'explosion de la charge de poudre se produit dans les chairs; la baleine émerge sur l'eau, retombe encore avec un bruit sourd mais terrible, pendant que tout autour d'elle s'élève une cataracte en miniature. Alors, elle ramasse toute son énergie et littéralement, fend l'eau comme une flèche.

Les roues tournent de nouveau, les cordes glissent sur le pont en se déroulant verge par verge; elles fument et menacent de s'enflammer mais sont aussitôt refroidies avec de l'eau de mer. De temps en temps la baleine plonge. S'arrêtera-t-elle jamais? L'ordre est donné aux hommes de préparer et d'attacher une autre corde. Soudain le monstre disparaît; la corde s'arrête; bientôt sur la poulie elle se détend comme elle se détendrait sur la poulie d'une ligne au moment où on capture une truite.

Encore une fois la corde se raidit et le bateau commence à se mouvoir sur l'eau entraîné par la bête. Soudain le monstre marin reparait, sa plongée a été de courte durée; il a probablement conclu que dans la fuite il trouvera le seul remède à la terrible douleur qui l'étreint.

Qu'il s'arrête un instant où qu'il laisse se détendre la corde du harpon, aussitôt celle-ci est tirée, de sorte que, doucement, mais inévitablement, le bateau se rapproche de la bête. Quand elle s'enfuit, il n'y a rien d'autre chose à faire qu'à la laisser tirer le bâtiment à pleine vitesse avec elle. A chaque arrêt ou à chaque mouvement détendant la corde, celle-ci s'enroule sur la poulie?

A ce tube est attaché un tuyau de caoutchouc connecté à bord à une pompe à air et la carcasse est soufflée comme on pourrait souffler les pneus d'un automobile.

Le travail de la journée est terminé et la proie est ramenée à terre.

— o —

SA VOLONTE ETAIT LOI

C'EST un fait reconnu qu'en l'année 1858, un des prédécesseurs du présent Empereur d'Allemagne, Guillaume le barbare fut un plaideur devant les cours du Missouri.

En effet, Frédéric Guillaume IV, tenta de recouvrir une fortune laissée par un maître de poste d'origine boche, qui habitait l'Amérique.

Le plaignant royal faisait une déposition de ce genre: "Le plaignant prétend être le monarque absolu du Royaume de Prusse, et comme roi, il est le seul gouvernement de cette contrée; c'est-à-dire qu'il n'est pas sous la contrainte d'aucune constitution ou loi et que l'expression de sa volonté est la seule puissance légale reconnue comme "loi".

D'où on peut conclure, que Frédéric Guillaume IV était la citrouille absolument maîtresse de la Prusse, du moins il le croyait — ce qui fait résulter que son successeur semble vouloir conserver cette tradition intacte.

— o —

L'Angleterre est le pays des millionnaires. Le directeur de *Board of Inland Revenue*, dit qu'on pouvait compter 10,250 personnes possédant plus de \$25,000. de rente 2,500 Anglais ont plus de \$100,000. de rente et un millier environ jouissent du revenu annuel de \$200,000. et plus. La misère, quoi!

PAUR REMPLACER LES PATATES

UN nouveau genre de pomme de terre qui a pour nom "dasheen" et qui est appelé, dit-on, à remplacer favorablement la patate ordinaire, vient d'être importé chez nos voisins, les américains.

En usage chez les Japonais et les Chinois depuis des milliers d'années, ce nouveau végétal sur notre continent est un excellent substitut à la patate, devenue un met luxueux chez nous.

D'origine orientale, il est aussi cultivé dans l'ouest des Indes, dans l'Amérique Centrale et du Sud et dans certaines parties de l'Afrique et de la Malaisie, et tout dernièrement le département d'agricul-



Le dasheen.

ture des Etats-Unis en a tenté la culture.

Ce végétal demande un sol particulier. On dit même qu'il ne peut pas être cultivé avec succès dans des pays où la saison de l'été est courte, comme au Canada.

Sur un terrain humide, riche, bien couvert de potasse, on estime qu'il peut donner un rendement de 400 minots à l'acre.

Ce substitut de la pomme de terre peut être servi de la même manière que la patate. Bouilli, rôti, pillé, mis en croquettes il est aussi délicieux que celle-ci. On prétend qu'il contient plus de substance

nutritive que cette dernière, parce qu'il a de 40 à 70 % plus de nitrogène et de protéine que la patate ordinaire. Le *dasheen* a quelque chose de la saveur des châtaignes bouillies.

Sa feuille est semblable à celle des plantes de marais, ayant la forme d'une oreille d'éléphant. Le végétal est une bulbe qui est mise en terre de la même manière qu'une patate.

Sa moisson est cependant très facile, puisque le *dasheen* pousse très rapproché l'un de l'autre et qu'il n'est nécessaire de tirer sur la tige pour en obtenir le légume. Alors il est séché sur le champ, mais au cas de pluie il doit être séché ailleurs, car de sa sécheresse dépend la longueur de sa conservation.

Si l'on peut réussir à produire ce nouveau végétal aux Etats-Unis, on aura la solution d'un problème important. En effet, les pommes de terre deviennent de plus en plus rares au Canada et dans certains pays de l'Europe, un substitut tout en faisant baisser le prix exorbitant rendrait de grands services à l'humanité.

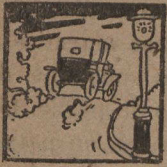
— o —

L'ARBRE QUI SIFFLE

SAVEZ-VOUS qu'il existe un arbre siffleur? Cet arbre désigné sous le nom de "tsofor" produit une gomme très appréciée; il se rencontre au centre de l'Afrique.

La gomme est non seulement recherchée par les traitants arabes, mais aussi par un insecte qui, pour la sucer, perfore de part en part les branches de ces arbres.

Dès lors, aussitôt que le vent souffle dans ses branches, le tsofor produit des sons comparables à ceux d'une flûte. Si les forêts de l'Afrique ont leur dieu Pan, il est probable que c'est sur cet arbre qu'il coupe le bois dont il fait ses flûtes.



EN AUTO SOUS LES OBUS

Ceux qui sont chargés d'assurer la liaison, au front, entre deux unités, ne manquent pas d'émotions fortes.

Leur mission qui consiste à aller, sous la mitraille, d'un groupe d'hommes ou d'un régiment à l'autre, pour transmettre des ordres, se fait à pied, en motocyclette, en auto, à cheval ou en aéroplane suivant le cas. Presque toujours elle est très dangereuse.

Voici le récit typique d'une de ces missions par Jean Marcel, un des braves qui l'ont accompli. Laissons-lui la parole.

On demandait un volontaire pour la liaison entre deux unités combattantes ; j'eus la chance d'être choisi.

—Prenez une *bagnole qui gaze* (auto qui marche bien), me dit le commandant, trois poilus déleurés et en route !

La *bagnole*, je l'avais, une 40 chevaux rapide; mes gaillards, deux bretons résolus, Le Gonnec et Sijol; le troisième, Parigot, célèbre par ses boutades et son mépris du danger.

Sijol était au volant.

—Prenez mon *flingue* (fusil), patron, me dit-il, et passez-moi votre *aboyeur* (revolver). Ça fait qu'si on *en* rencontre, j'pourrai d'la main droite faire ma part au *boulot* (travail.)

L'échange eut lieu.

Nous filions sur la route, doublant d'interminables convois de ravitaillement, croisant parfois quelques sections de la Croix-Rouge. La pluie s'était arrêtée. Des nuages s'effaçaient à regret pour laisser

passer quelques rayons solaires. Un arc-en-ciel cherchait à se profiler sur l'écran opaque des nuées sombres qui dominaient encore la tragique fournaise de la bataille.

Il avait l'air, cet arc, d'une auréole géante nimbant de ses trois couleurs la tombe des héros. Il ressemblait, aussi, à l'arche colossale d'une voûte de gloire, cet arc de triomphe de l'immortelle nature.

Nous roulions vers lui.

Le canon se rapprochait. Nous entendions passer au-dessus de nos têtes les bolides destructeurs crachés par nos batteries. Les 75 passaient en volée, servis par feux de salve; on reconnaissait bien leur sifflement aigu, autoritaire et bref.

PÉNIBLE RANDONNÉE

A partir de V..., la route s'encaissait entre deux talus. Elle avait fait, la veille, l'office d'une tranchée. On s'y était battu. Dans ses ornières profondes et embourbées gisait un inexprimable fatras de matériel brisé, d'abris métalliques, de mardriers et de gabions crevés.

La direction du véhicule devenait compliquée. On évitait les gros obstacles, on franchissait les moindres; on contournait comme on pouvait les entonnoirs géants creusés par les marmites. Un de nos pneus fut sectionné par un éclat tranchant demeuré sur la route.

—Pige-moi c'presse-papier! s'exclama Sijol, en ramassant l'éclat qui pesait plus

de cinq kilos. J'vas l'envoyer à ma belle-mère, avec la mission d'y tomber sur l'orteil...

Le pneu remplacé, on se remit en route. Peu de temps après, nous étions rendus au quartier du général X... à la disposition duquel nous devions nous tenir.

Une demi-heure plus tard, notre mission en poche, nous *gazions* à nouveau sur la route.

Ah! cette route! Si celle qui nous avait amenés était défectueuse, que dire de celle-ci! Les Boches l'avaient suivie dans leur fuite. Ils y avaient laissé de tout. C'était un encombrement inextricable de matériel roulant, de caissons, de voitures, un jalonnement macabre de débris humains et de cadavres affreux, mutilés et noirs. Et partout des arbres abattus, rompus ou ébranchés par la mitraille.

A TRAVERS LES OBUS

Vingt fois notre voiture s'arrêta, le moteur calé, sur un obstacle imprévu; vingt fois on la remit en marche. A un certain endroit où la route traversait un plateau découvert, nous rencontrâmes une autre complication: les obus.

Ils pleuvaient dru, le long de ce ruban de route fréquenté des estafettes. Il en tombait de tous calibres; des moineaux fusants de 77 qui éclataient en l'air, et des marmites. Les premiers ne nous gênaient guère plus que des moucherons, ils éclatent généralement trop haut, mais les marmites, dame! c'est autre chose, ça vous fait des trous formidables dans lesquels il vaut mieux ne pas s'aventurer en auto...

— S'agit pas d'moisir ici — dit Sijol. Fant en mettre!

On en mit... A un croisement de routes, nous fûmes arrêtés un instant par un con-

voi d'artillerie. Comme nous mettions pied à terre pour jeter un coup d'oeil à la voiture, vrr... bing!... une marmite explose à quinze mètres, nous couchant dans la boue comme des fétus de paille. On nage un instant dans la fange, on patauge, on se relève, on se tâte; rien, sinon la commotion classique, et le bourdonnement d'oreilles intense d'une giffe magistrale.

Grâce au ramollissement du sol, l'obus n'a pas causé de grands dégâts; néanmoins, nous l'avons échappé belle, à en juger par notre tacot! Un éclat avait pénétré dans la carrosserie à hauteur des baquets de l'avant, et y avait saccagé les deux coussins, qui restituaient leur orin et leurs ressorts. Un autre éclat avait embouti l'arrière, qui ressemblait, maintenant, à une vieille casserole bosselée et défoncée. Quant à la glace du pare-brise, elle avait été littéralement pulvérisée par le vent de l'explosion. Mais le moteur tournait, c'était là l'essentiel.

— Bath! dit Sijol en se remettant au volant. On l'a eu, *l'flon*, *d's'ebigner des coucous!*... Probab' que j' saurais pu su quel côté m'asseoir, si qu'on y était resté!

Maintenant, nous roulions à toute allure vers le village de L..., dont nous apercevions au loin les restes ajourés du clocher démoli. La fin du trajet s'effectuait sans encombre; mais le retour nous réservait de nouvelles émotions.

EN ROUTE POUR LE RETOUR

...Le soir tombait, quand nous reçûmes l'ordre de revenir à V... Le temps restait maussade; une brise un peu fraîche soufflait doucement. Vers le couchant, une bande d'ocre jaune éclairait le ciel gris.

Nous nous étions engagés dans un chemin couvert bordé de pâturages et de pommiers fleuris. Des haies et des talus le

longeaient tour à tour. Moins encombré que l'autre, ce chemin, pensions-nous, nous ramènerait plus vite. Oui... mais nous ne comptions pas avec l'imprévu, ce complice intime du hasard.

Depuis notre passage, les Boches avaient contre-attaqué, regagné quelque terrain, et ils occupaient, dans un petit secteur où notre route décrivait une boucle accentuée, au sud-est, ses abords immédiats.

Quelle ne fut pas notre stupéfaction—au moment où nous nous félicitions du choix de notre itinéraire—d'entendre vibrer à nos oreilles la chanterelle d'acier des balles boches... zz... zz... zz...

—Eh, la mandoline, voilà deux ronds pour la boucler! dit Sijol. Il est connu, ton air!

En même temps, sur la gauche, surgissaient au-dessus des haies et des talus, des faces terreuses de Boches étonnés, qui nous regardaient dévaler avec ahurissement.

—On dirait des veaux qui r'luquent un train, remarqua encore l'intarissable Sijol. Notre situation était critique. Que faire? Retourner, impossible. Au moindre arrêt, nous étions pris; au moindre ralentissement, nous étions fauchés. Favorisés par les nombreux méandres de la route encaissée, il n'y avait qu'à continuer à filer en bolides, en accélérant tout, avec l'espoir de ne point rencontrer d'obstacles avant la ligne française, qui ne pouvait être éloignée.

EN QUATRIÈME VITESSE

—Hardi, Sijol! Presse à fond sur la louche!

—Pas moyen davantage, patron. Mais gare au *béque d'gaz*, si on l'rencontre!... Eh, les gars vot' testament!

On dévalait en trombe. Les pommiers filaient comme des ombres. Nous prenions

les virages sur deux roues, à la corde, les mains crispées sur le blindage, asphyxiés par le vent, les yeux cuisants, tenaillés par l'angoisse de trouver, au delà de chaque tournant l'obstacle qui nous anéantirait.

Les balles sifflaient toujours. Passant entre Sijol et moi, l'une d'elles brisa le cadran du compteur, qui indiquait 112 à l'heure.

—Vlan, dans l'mille!... Rigodon!

Et voilà que les obus qui, depuis notre retour nous avaient fichu la paix, se remirent à tomber; c'étaient des nôtres! Ils se plaçaient ceci, delà, sans hâte. On devinait que nos artificiers cherchaient leurs distances, repéraient leurs coups.

C'EST LE 75!

Puis un fracas effroyable retentit sur notre gauche; une nuée de shrapnells venait de s'abattre sur le flanc du coteau que nous profillions, suivie incontinent par une rafale ininterrompue d'obus de tous calibres.

—Eh! les frangins, y a maldonne! grommela Sijol. Faudrait voir à n'pas nous *maquiller*!...

Mais le cauchemar touchait à sa fin.

Là-bas, à droite, sur la lisière, à demi embrumée d'un petit bois, les éclairs rapides d'un feu de mousqueterie zébraient le brouillard argenté. Et plus près, émergeant d'un repli, des files de baïonnettes s'agitaient, piquant d'éclats blafards et volatils le crépuscule tragique. C'était l'attaque française qui se préparait à bondir, après la terrible préface de nos canons.

—Encore un virage et nous y sommes...

—M...! des Boches!...

A BOUT PORTANT

Et, derrière le dernier virage, par un coup de volant monstrueux de sang-froid,

Sijol escaladant tauls et tas de cailloux dans un cahot formidable qui nous déracina de nos sièges, parvint à éviter, en la frôlant de près, une patrouille de uhlands dont les chevaux se cabrèrent en un remous affolé. Faisant face arrière, mes Bretons déchargèrent dans leur direction — en guise de salut et d'adieu à la fois — le chargeur de leur carabine.

Nous touchions, maintenant, notre ligne de feu. Des baïonnettes menaçantes se croisaient vers nous, malgré nos signaux d'amitié et nos képis agités.

— France!... m... d... D...! hurla Sijol en bloquant ses freins trop brusquement.

Emportée par son élan, la voiture glissa sur le terrain glaiseux, dérapa à toute allure et, franchissant le bas-côté, s'en fut nous déverser dans le fossé vaseux.

On nous en extirpa, fangeux et barbouillés, couverts de bosses et d'ecchymoses.

— Nous v'là frais!... dit Sijol, en contemplant d'un air contrit le sang qui coulait de sa manche arrachée.

Puis, s'examinant en détail, il conclut :

— Y a pas d'erreur, j'ime sens vaseux!...

JEAN MARCEL.

UN REPAS EN PALESTINE

Les Juifs prenaient généralement leur dîner avant-midi et leur souper après le coucher du soleil.

En effet le repas principal chez les Juifs était durant la soirée, tandis que chez les Egyptiens, il avait lieu de midi.

Les hébreux antiques s'essayaient ou s'accroupissaient autour d'une table basse, sur laquelle le repas était servi, mais plus tard des espèces de divans sur lesquels ils

se couchaient autour de la table, remplacèrent les habitudes primitives.

Les hôtes étaient placés en rangées aux côtés les uns des autres, se reposant sur le coude gauche, leur main droite demeurant libre.

Les plats, comme ils le sont encore, étaient généralement de l'étuvée de riz, de



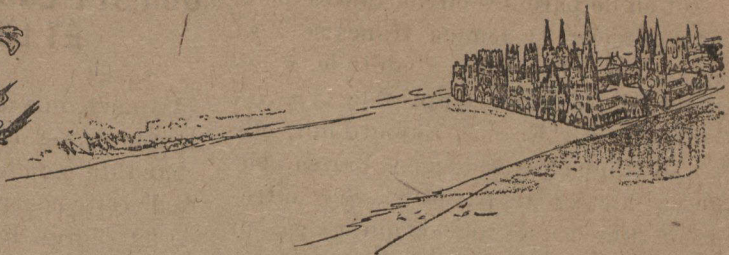
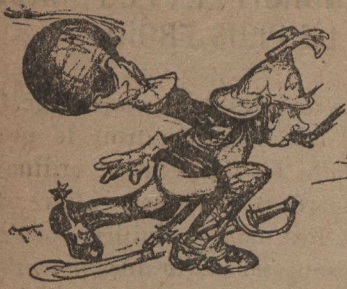
Un repas en Palestine

fèves, de bengal, (blé cassé) servis avec des soupes ou des sauces.

Les viandes étaient tellement cuites que quand elles étaient servies, elles tombaient en morceaux. Les couteaux et les fourchettes n'étaient pas en usage à table, mais des cuillères, souvent des morceaux épais de pain, étaient employés en double, pour recueillir la nourriture des plats. Tout le monde mangeait dans la même assiette.

Des morceaux de pain remplaçaient aussi les serviettes.

Sur 5,300 étudiants du Collège d'Etobé, engagés comme volontaires dans l'armée active, 800 ont été tués, 1,000 ont été blessés et 6 ont été décorés de la Croix Victoria.



UNE VISITE A REIMS

Tout le quartier autour de la cathédrale a été presque complètement détruit. Les deux grandes industries de Reims avant la guerre étaient les manufactures de lainages et la fabrication du vin de champagne.

Les Allemands n'ont pu ni piller le gros des réserves de champagne, ni détruire les immenses caves qui s'étendent par toute cette région calcaire de la France, simplement parce qu'elles étaient cachées pour la plupart et qu'ils connaissaient mal la topographie des labyrinthes souterrains.

Il n'en va pas de même pour les manufactures de lainages. Pas une n'est restée debout à Reims.

L'espionnage allemand, dirigé dans cette région, comme les Français n'hésitent pas à le dire, par un des Mumm, propriétaires de la marque fameuse, leur avait révélé l'emplacement de toutes les fabriques de lainages avec leur importance et leur outillage.

Quand on se promène dans le quartier industriel de Reims, qui se trouve derrière la cathédrale et où l'on ne rencontre que des ruines, on ne peut s'empêcher de penser à San Francisco après le tremblement de terre.

Ici, à Reims, dans ce quartier, il n'y a

pas de traces d'incendie, pas de bois carbonisé, ni de murailles noircies. On ne trouve que des masses de décombres et de monstrueux dégâts faits par les explosifs.

Mais aussi, presque à chaque pas, on trouve la preuve du courage et de la résolution de cette population affligée.

Bien que le bombardement puisse reprendre à tout moment, toutes les familles vivent parmi les ruines, et trois fois la semaine le marché se tient comme d'habitude à la même place et à la même heure qu'autrefois.

De temps à autre, pendant les heures du marché, des obus tombent parmi les charrettes et les étals des vendeurs. Alors chacun se retire dans les caves les plus proches pour en sortir quelques minutes après et reprendre son ancienne place; la conversation, les discussions, le marchandage et le badinage recommencent comme avant.

Les transactions qui n'avaient été qu'entamées, comme l'achat d'un poisson ou d'une douzaine d'oeufs, sont achevées avec calme, et les ménagères s'en vont chez elles aussi satisfaites qu'il est possible dans de telles conditions, tandis que les vendeurs se tournent avec complaisance pour recevoir de nouveaux clients.

C'est en de pareilles circonstances qu'on peut apprécier la femme française à sa juste valeur. On a trop l'habitude, à l'étranger, de la juger d'après le type du music-hall. En France, aujourd'hui, elle ne se distingue pas seulement par sa courageuse gaieté, mais par sa grave et intrépide intelligence de tout ce qui est en jeu dans la lutte mondiale contre la barbarie. Et elle n'est pas changée du tout. Car elle a toujours été ainsi dans les moments de grand péril et de sérieuse épreuve.

— o —

UN POISSON QUI GRIMPE SUR LES ARBRES

Le plus extraordinaire poisson du monde est sans doute le gobie, que l'on trouve dans les environs de Céram, dans l'est des Indes danoises.

D'après un voyageur de retour de ce pays, les côtes de cette île sont couvertes d'arbres immenses.

Ceux-ci constituent une curiosité eux-mêmes, à cause de leurs grandes racines, qui s'étendent dans toutes les directions et qui croissent submergées par l'eau.

Le poisson gobie a des nageoires excessivement étendues et très puissantes. Quand il ne peut réussir à se procurer la nourriture nécessaire au fond de l'océan, il grimpe sur l'arbre et attrape les insectes qui en couvrent le tronc.

On rapporte avoir observé des centaines de ces poissons escalader les arbres du voisinage de l'île, leurs nageoires leur servant comme une espèce de griffes.

— o —

Aucune femme n'a mis les pieds dans le monastère de Ste-Catherine, sur le mont Sinaï, depuis 1,400 ans.

OU EST L'ENDROIT LE PLUS CHAUD ET LE PLUS FROID

BAHREIN, une des îles Aral, dans le golfe Persique, est considéré l'endroit le plus chaud du monde. La température ordinaire de cette contrée pour l'année entière est de 99 degrés. Les mois de juillet, août et septembre ne sont pas endurables pour des personnes qui ne sont pas acclimatées.

Nuit après nuit, vers minuit, le thermomètre marque 100 degrés, vers 7 heures du matin, il monte à 107 ou 108 et vers 3 heures de l'après-midi il atteint 140 degrés.

D'un autre côté, la limite de la basse température Pôles; Werchojansk, Sibérie, est l'endroit reconnu comme le plus froid du monde: la latitude nord; 67° 34m; la longitude est 133° 51m. La température moyenne durant le mois de janvier est de 90 en dessous de zéro, ou 122° de froid.

Cependant l'air ne paraît pas très froid, parce qu'il est sec et sans humidité. Le moindre vent, tout de même, empêche les hommes aussi bien que les animaux de sortir.

Dans ce pays là, les vaches ne sortent presque jamais durant l'hiver, à moins qu'elles soient à l'abri de grandes palissades. Le lait, la chair d'animaux à fourrures, le poisson constituent la principale nourriture des habitants, qui d'ailleurs sont simples, mais quelque peu jaloux du rôle que la Providence leur a assigné. Leurs habitations qui ne sont que des huttes de paille ou de bois constituent une de leurs traditions.

L'importance d'un habitant de ce pays provient du nombre de vaches qu'il a, et le père qui peut en compter quelques centaines n'éprouvent aucune difficulté à marier ses filles.

— o —

LES PEINES INFLIGÉES AUX CRIMINELS CHINOIS



Un supplice en Chine.

EN Chine, les prisons sont dans un état révoltant. Aussi les prisonniers qui ne sont pas riches ou qui n'ont pas de parents et d'amis, pour les secourir, reçoivent peu de nourriture et endurent des tourments très cruels.

Comparativement, peu de criminels sont emprisonnés, après qu'ils ont été trouvés coupables.

Plusieurs crimes sont punis de la décapitation immédiate ou de la strangulation, d'autres subissent les tortures du fouet.

Une autre méthode de punition c'est celle que nous illustrons ci-contre. Le criminel est attaché, dans une posture d'accroupissement dans une sorte de tonneau, seules sa tête et ses mains sont à l'extérieur. Il est forcé de rester dans cette pénible position, jour et nuit.

Dans cette illustration, le criminel reçoit des mains de son épouse, du riz qu'elle lui offre au moyen de bâtons chinois.

D'autres punitions consistent à battre les joues du criminel au moyen d'instruments en cuir; à serrer les doigts; à châtier la personne au moyen d'une pièce de bois; à lui serrer les jointures; à le faire tenir sur le bout des orteils dans une cage de bois; à lui faire porter une chemise très serrée de broche d'acier, à travers laquelle la peau et la chair s'avancent et, en plusieurs autres, tels qu'en usage chez les anciens Romains.

— o —

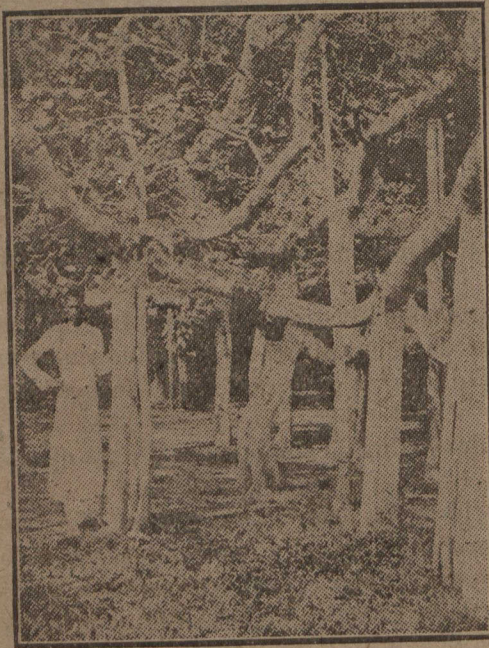
La circulation annuelle des journaux par le monde entier est de 12,000,000,000 de copies. Pour se donner une idée de cette montagne de papier, tous ces journaux pourraient couvrir une surface de 12,420 milles carrés, imprimés sur 781,250 tonnes de papier. On calcule que si ce colossal nombre de copies seraient des secondes, il faudrait pour les écouler un temps équivalent à 333 années !

LE GRAND FIGUIER-BANIAN DE CALCUTTA

Le grand figuier-banian du Jardin botanique de Calcutta est un arbre fameux : d'une seule et même souche, il couvre plus de 10,000 verges.

On entoure ce puissant végétal de soins minutieux : tous les tendres et jeunes rameaux qui s'inclinent comme des stalactites du haut des maîtresses branches sont engagés dans un bambou qui les protège des chocs et des injures de l'air.

On a eu rarement l'occasion jusqu'ici d'expérimenter à quel maximum d'exten-



Le grand figuier-banian de Calcutta.

sion pouvait atteindre la croissance des figuiers de cette espèce. Leurs ennemis naturels les empêchent en général de dépasser la taille d'un grand châtaignier ; mais le banian de Calcutta, entouré de soins extraordinaires, finira, s'il continue,

par couvrir dans le cours d'un demi-siècle 17 à 19 acres.

Cet arbre monstrueux a, croit-in, quinze cents racines secondaires ; et il est probable que le nombre en est encore plus grand. La souche mère est devenue une masse presque informe et ne contribue plus guère à la subsistance de sa progéniture.

— o —

LES BETES QUI SAVENT COMPTER

BEAUCOUP de sauvages ne peuvent compter au-delà de cinq, et, d'après grand nombre d'observations faites, certains animaux, surtout ceux qui travaillent, savent fort bien compter.

Par exemple, dans les houillères du Hainaut, les chevaux font par jour trente voyages. Après le trentième, sans jamais faire d'erreur, ils regagnent d'eux-mêmes l'curie.

Les éléphants qui, dans l'Inde, font le service des transports, ne veulent rien entendre quand a sonné l'heure du repos. Et le montaigne, au XVII^e siècle, citait déjà les boeufs de Suse qui, attelés à un moulin à eau, s'arrêtaient toujours très exactement après le centième seau.

— o —

DES OEUFs DONT LE JAUNE EST NOIR !

QUELQUEFOIS on trouve des oeufs de canard dont le centre est noirâtre au lieu de jaune. Quelle est donc la cause de ce phénomène ? Simplement parce que les canards ont mangé des glands de chêne, qui sont riches en tanin ; le jaune de l'oeuf contenant du fer, il s'est mis en *tanate de fer*, c'est-à-dire vulgairement de l'encre, qui colore ainsi toute la masse du vitellus.

LE ROI MUSICIEN

FRÉDÉRIC II le Grand, roi de Prusse, aimait beaucoup la musique. Il jouait de la flûte avec un certain talent et la passion qu'il eut toujours pour cet instrument fut la cause principale de l'habitude qu'avait ce prince de porter la tête inclinée à droite. Ses connaissances musicales lui coûtèrent une peine infinie, d'autant plus qu'il eut à lutter contre l'absurde entêtement et l'excessive sévérité de son père, Frédéric-Guillaume Ier.

Celui-ci était un esprit très terre à terre. Ses plus grands plaisirs étaient de fumer de nombreuses pipes au milieu d'une douzaine de compagnons, de vider de nombreux pots de bière et de faire manoeuvrer tous les jours ses soldats. Son unique préoccupation était le recrutement de son fameux régiment de géants. Il tenait en piètre estime les savants et les artistes et, par dérision, il nomma président de l'Académie des sciences, un bouffon appelé Grunding.

Néanmoins, Frédéric-Guillaume avait toléré que son fils cultivât les belles-lettres; mais il lui avait défendu, sous peine de mort, de s'occuper de musique. Cette menace n'était pas vaine comme on pourrait le croire.

Quelques années auparavant, le jeune Frédéric, ayant voulu se soustraire à la tyrannique autorité paternelle, fut arrêté et mis en prison avec son complice Katt. Tous deux furent condamnés à mort par un conseil de guerre; le prince, forcé par son père à voir décapiter le malheureux Katt, ne dut la vie qu'aux larmes et aux

sollicitations mille fois réitérées de la reine.

Malgré les menaces de son père, poussé par sa violente passion pour la musique, Frédéric résolut d'apprendre la flûte. Il y parvint en se cachant dans une cave dont les soupiraux étaient hermétiquement fermés avec des matélas. Il fallait que son professeur fut doué d'un courage pour venir au palais enseigner son art en dépit de l'expresse défense du terrible Frédéric-Guillaume.

Frédéric, qui jusqu'à ce jour avait marqué une profonde aversion pour la chasse que son père prisait fort, s'avisait soudain de l'aimer autant qu'il l'avait détestée. Ce brusque revirement charma le roi qui ne se doutait guère de ce qu'il dissimulait.

Les duos qu'exécutait le prince avec son professeur ne suffisaient plus à son ambition d'artiste. Il voulait briller dans des concerts et déployer son talent devant des admirateurs.

Organiser un concert n'était pas chose facile; cependant, un des courtisans de Frédéric vint l'avertir un jour qu'au milieu de la forêt d'Ober-Wald existait une caverne spacieuse, souterraine, éloignée de toute habitation, où il pourrait réunir de nombreux artistes sans avoir à redouter d'être découvert.

C'est pourquoi le prince feignit de se passionner pour la chasse. Mais ses piqueurs n'étaient autres que des musiciens; et pendant qu'une fois par semaine les exécutants se réunissaient dans la caverne, des valets tuaient un cerf que les chasseurs

ramenaient triomphalement le soir au château.

Cela dura longtemps sans que Frédéric-Guillaume en eût le moindre soupçon. Et, lorsqu'il voyait son fils revenir de la chasse, mouillé, couvert de boue ou blanc de poussière, l'orgueil du souverain et le cœur du père étaient pleinement satisfaits.

Un jour que le roi revenait d'un voyage qu'il avait entrepris dans ses Etats, il traversait la forêt d'Ober-Wold, lorsque soudain il entendit plusieurs coups de fusil tirés à peu de distance de lui et vit un cerf frappé d'une balle tomber mort à ses pieds. Supposant que c'était là l'exploit de quelques braconniers, il ordonna à ses gens de les poursuivre et de les lui amener mort ou vifs. On lui présenta bientôt deux valets qu'il reconnut pour être de la maison de son fils.

Il les menaça si bien de la pendaison, que, tremblant de peur, les deux pauvres diables finirent par révéler la supercherie du prince Frédéric et la caverne où se tenaient les musiciens.

Le roi s'y rendit aussitôt et put se convaincre qu'il n'avait pas été trompé par les valets. Sa colère fut effroyable.

— C'est ainsi que l'on respecte mes volontés! dit-il d'une voix éclatante. Monsieur, je vous ai déjà fait grâce une fois, mais vous verrez demain comment je punis la désobéissance à mes ordres. Quant à vous, vils saltimbanques, poursuivit-il en s'adressant aux compagnons de son fils, si vous avez oublié Katt, je saurai vous rafraîchir la mémoire.

Le soir même, tous les musiciens étaient en prison.

Durant huit jours, la population berlinoise, plongée dans une horrible anxiété, s'attendait à un dénouement tragique. Une

nouvelle circula qui vint lui donner un peu d'espérance.

Le roi, disait-on, était au lit, malade des suites de son voyage. Heureusement pour les musiciens, le mal fit de rapides progrès. Quelques jours plus tard, le 31 mai 1740, Frédéric-Guillaume Ier mourait, et sa fin fut accueillie avec joie, comme une délivrance.

Frédéric quitta aussitôt sa prison et fit relâcher ses compagnons d'infortune. Il ne regretta guère celui qui avait passé sa vie à tyranniser sa mère, ses frères, ses soeurs et lui, et désormais il n'eut plus besoin de recourir à des stratagèmes pour satisfaire sa passion pour la musique et la littérature.

— o —

POUR PARLER DE SALAIRES

HARRY LAUDER, dit-on, gagne \$2,500 par semaines plus une partie des bénéfices réalisés par le théâtre avec lequel il a un contrat.

Il a eu plus de \$8,000. pour une semaine d'ouvrage, en Ecosse. — Caruso a eu, ces dernières années, un salaire fixe de \$200,000 par an. — Charlie Chaplin, l'artiste cinématographique, qui a un minimum de \$10,000 par semaine peut être, en fait de salaire, placé au premier rang des artistes de son genre.

Il n'y a pas longtemps que le traitement d'un ministre paraissait très élevé, et dire que les "Tommies" risquent leur vie pour 25 cents par jour.

— o —

La rue de la République, à Lyon, en France, est entièrement pavé en verre. Les blocs ont chacun huit pouces carrés et sont si bien joints les uns aux autres que l'eau ne peut passer à travers aucune fissure.



Le mont Everest, le plus haut du monde entier.

LA PLUS HAUTE MONTAGNE DU MONDE

L'Asie doit à la Nature comme à la main des hommes la réputation d'un pays merveilleux : montagnes gigantesques, fleuves majestueux, végétation prodigieuse, ruines imposantes, palais somptueux, mosquées et pagodes fabuleuses, tout concourt à frapper l'admiration.

Des rives ottomanes jusqu'en Extrême-Orient, les paysages et les monuments d'Asie offrent une fête sans cesse renouvelée pour les yeux.

L'Inde y tient peut-être le premier rang : c'est la terre du Gange et de l'Himalaya ; le berceau d'une religion qui a fait surgir du sol la splendeur des pagodes et l'étourdissante architecture des temples ; le foyer d'une civilisation dont les maîtres ont prodigué l'or pour la cons-

truction d'édifices dignes des *Mille et une Nuits*.

Le mont Everest, dont l'altitude et la beauté n'ont pas d'égales au monde, n'est connu que depuis quelques années.

Ce géant de l'Himalaya n'est en effet bien visible que du Tibet, naguère encore fermé aux voyageurs ; des Indes, on l'aperçoit mal, dans le lointain, par-dessus la masse d'autres montagnes plus proches et qui gênent la vue.

Une commission anglaise chargée à la fin du siècle dernier, de la triangulation de l'Himalaya, constata un jour avec stupeur les chiffres fournis par la mensuration de son sommet : 8,840 verges !

C'était—et de beaucoup—la plus haute montagne du globe. On lui donna le nom

de l'inspecteur général Everest, célèbre par l'oeuvre qu'il accomplit dans les Indes pour le compte du Gouvernement britannique; au nom d'Everest on ajoute ordinairement celui de Gaourizankou, qui est une appellation locale.

De plusieurs points du Tibet, on aperçoit nettement la montagne à quelque 30 milles, et on peut la photographier; mais il est bien difficile de donner par l'image ou la description une idée de sa hauteur prodigieuse, de son éblouissante blancheur et de son écrasante majesté.

— o —

CURIEUSE ARAIGNEE

Le professeur Chubb, naturaliste distingué, rapporta du Natal, dans l'Afrique du Sud, une curieuse araignée de la classe des arachnides de mer, qu'il y captura.

Elle mesure 3 pouces; son corps est muni de 8 pattes ou longues membranes et en avant de la tête, de deux puissantes pinces.

Le professeur, pour mieux étudier les moeurs de la bête, l'enferma avec les poissons dans un aquarium. Il commença ses observations qui furent des plus intéressantes.

La façon dont l'araignée attrape sa proie est des plus curieuses. Elle accroche deux des huit membranes sur le rebord de la pierre qui émerge de l'eau pendant que son corps, sa tête et les six autres pattes sont étendues comme un filet sur la surface de l'eau d'où elle ne bouge pas.

Elle attend ainsi paisiblement dans cette position sa proie qu'elle laisse approcher et passer en dessous d'elle.

Aussitôt, avec précision et rapidité, elle plonge sous l'eau et des 6 pattes elle englobe le poisson qu'elle étreint sans tou-

tefois lâcher les deux autres pattes qui restent solidement accrochées sur la pierre où elle ramène son butin.

Puis elle fait dans le corps du poisson une trouée d'où elle suce le sang et finalement elle le dévore, sauf la carcasse.

Chose très curieuse qui montre toute l'adresse, et force de cette araignée, c'est que le poisson pesait quatre fois plus qu'elle-même.

— o —

LE PAVAGE EN CAOUTCHOUC A LONDRES

C'est en 1881 que les premiers essais de pavage en caoutchouc furent faits à Londres. A cette époque, la matière était d'un prix plus élevé qu'aujourd'hui, et l'on se contenta d'installer un pavage en caoutchouc de quelques lignes d'épaisseur sur une fondation de béton, dans les deux voies qui passent sous l'hôtel d'Easton-Road station.

Les frais d'entretien se montent à 7 centins par an et par verge carrée.

Malgré le prix de revient élevé, ce pavage présente de si réels avantages qu'il a été tabli depuis peu sur plusieurs points de Londres.

— o —

Un chinois lorsqu'il a fait une action d'éclat reçoit une décoration; c'est une plume de paon qu'il a le droit de porter à son couvre-chef. Il y a trois rangs de décoration; d'abord la plume à un oeil, puis celle à deux yeux, enfin celle à trois yeux. Depuis un siècle, il n'y a qu'un seul mandarin qui ait mérité cette troisième distinction dont il a le droit de s'enorgueillir.

LA LAINE DE CHAMEAU

DANS les publications relatives à l'Algérie, aux pays arabes, il est souvent question de tissus en poil de chameau; d'autre part, on voit parfois annoncer, dans les catalogues et les réclames des fabricants de courroies, des courroies en poil de chameau. Or, pour ces dernières tout au moins, on est assez tenté de croire que c'est là une simple qualification théorique, que le chameau n'est guère susceptible de fournir des poils qu'on puisse utiliser à la fabrication de courroies.

Pourtant, la laine de chameau, ce que l'on appellerait savamment sa production pileuse, et ce que les Arabes appellent *l'oubeur*, est bel et bien susceptible de fournir des fibres textiles, tout comme la laine du mouton ou le poil de la chèvre. Les Arabes d'Algérie emploient le toison du chameau, soit pure, soit mélangée à d'autres fibres, pour confectionner des vêtements, notamment les burnous, et les toiles des tentes; ils en fabriquent également des cordes.

Une des particularités curieuses de cette toison du chameau, c'est qu'elle se tond pour ainsi dire d'elle-même tous les ans. Chez le mouton, il en est tout différemment, et si l'on reste deux ou trois ans sans le tondre, les fibres de la toison vont acquérir une longueur double ou triple de celle qu'elles présenteraient au bout d'une année.

Tous les ans, au contraire, le chameau mue; la toison n'attend pas le ciseau du tondeur pour abandonner le sujet qui la porte, elle se sépare spontanément et na-

turellement. Mais si cette toison tombe ainsi, il n'en reste pas moins sur la peau de l'animal de longs poils, des jars, des poils raides que l'on retrouve un peu dans toutes les fourrures, et qui, eux, demeurent fixés au corps.

C'est même la présence de ces poils jareux, comme on dit, à laquelle est dû le maintien de la toison en place, grâce aux brins enchevêtrés dont elle est formée; si bien qu'au moment de la mue, quand *l'oubeur* est déjà complètement détaché de la peau, le chameau semble porter sur ses épaules un manteau, retenu en quelques points seulement.

C'est un vrai feutrage, semblable à un haillon de fourrure. Et comme les poils jareux qui traversent ne le fixent que fort imparfaitement, si l'on ne prenait pas soin de débarrasser bien vite l'animal de cet oubeur, le manteau se déchirerait très rapidement aux buissons, laissant des lambeaux partout où l'animal passe et s'accroche.

Pour détacher la toison, récolter la laine ou le poil, comme on voudra, les indigènes soigneux sectionnent les longs poils jareux à l'aide d'un couteau, en soulevant, au fur et à mesure, le feutrage épais formé par la toison.

Il faut bien dire que si les Arabes, notamment les nomades du Sahara, préféreraient se donner moins de peine en attendant que la toison se détache d'elle-même, cela n'est pas sans offrir des inconvénients.

Comme il reste un espace libre entre la

toison et la peau de l'animal, des parasites de toutes sortes y pullulent et attaquent tout à leur aise la pauvre bête.

Aussi bien, cette laine de chameau ne se présente pas toujours sous le même aspect; on en distingue au moins trois catégories, la laine fine, la laine rêche et la laine lisse.

C'est sur les jeunes animaux qui n'ont pas encore travaillé que l'on récolte la meilleure laine. La plus recherchée est celle de la couleur kaki ou chocolat.

Sur les hauts plateaux, les propriétaires de chameaux ne veulent point vendre la toison de leurs bêtes, ils la conservent pour les usages domestiques et n'en font pas commerce. Ils trouvent cela plus simple que de vendre cette laine pour des usages spéciaux, quitte à acheter, pour leurs propres besoins, des tissus tout préparés.

— o —

POUR EMPECHER UN VERGER DE GELER

UNE des plus grandes difficultés dans l'élevage des orangers ou des certains arbres du même genre, consiste dans le danger de congélation, à laquelle ils sont sans cesse exposés.

Afin d'obvier à cet inconvénient, il est vrai, on a tenté toutes sortes de méthodes, mais la plus ingénieuse d'entre elles consiste en un système de pression d'air chaud.

Cette pression est conduite à chaque arbre par des tuyaux qui distribuent aux branches la chaleur nécessaire.

Les conduits principales sont installées dans des sentiers alternatifs entre les rangées d'arbres et de ceux-ci un tuyau latéral atteint chaque arbre.

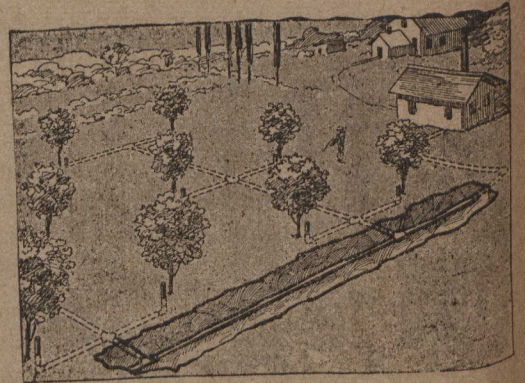
A l'extrémité de chaque sentier latéral

est un tube vertical qui s'élève du tronc jusqu'aux premières branches.

Ce tube est recouvert d'une soupape à ressort qui se ferme normalement mais qui s'ouvre promptement quand l'air dans le tuyau est sans pression.

Quand la chaleur doit être fournie au verger, le compresseur à air est d'abord mis en opération. Alors l'air comprimé en passant à travers les replis du système de chauffage, se rend à un réservoir d'emmagasinement.

Quand la pression dans le réservoir a été élevée au degré convenable, pour ouvrir les soupapes des tuyaux verticaux et don-



Pour réchauffer un verger.

ner à l'air qui s'échappe un effet poussiéreux, la soupape faisant la liaison avec le système de tube est ouvert.

Le compresseur et le système de chauffage laissés en opération jusqu'au moment où le danger de congélation est passé.

— o —

Le fleuve Tinto, dans l'Espagne méridionale, convertit en pierre la vase de son lit. Une pierre qui tombe au fond sur une autre pierre, dans quelques mois devient une même pierre. Il va sans dire qu'aucun poisson ne peut vivre dans ce fleuve.



TRAITÉ SUR

LE CHEVAL

ET SES MALADIES

INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES

ABCES DU CERVEAU. Causé par quelque blessure à la tête.

Symptômes. Refus d'aliments; douleur; légère suppuration de la moindre lésion au crâne; prostration; l'animal, pendant qu'il est couché, se frappe violemment la tête contre terre jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Traitement. Nul traitement n'est d'aucune utilité.

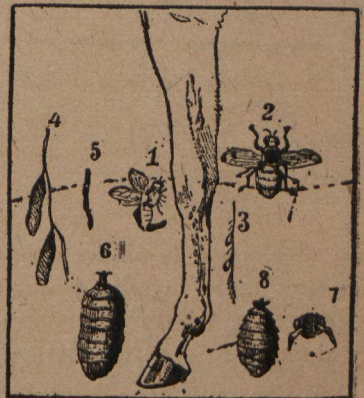
HYDROPIE ABDOMINALE. Cette maladie est ordinairement le résultat de l'inflammation chronique des intestins.

Symptômes. Tête basse; bouche sèche; membranes pâles; pouls dur. Le cheval, au moindre mouvement brusque, fait entendre un grognement; une pression sur l'abdomen le fait gémir; il est toujours couché si on le laisse à lui-même; il est agité, altéré, sans appétit, faible, constipé, ayant le ventre gonflé, quoique d'une extrême maigreur, et la peau collée sur les côtes. Quelquefois il a une jambe et le fourreau enflés.

Traitement. Commencez le traitement dès que vous aurez découvert la nature de la maladie. Donnez, soir et matin, 20 grs. d'extrait de belladone, 10 grs. de sulfate de quinine, 35 grs. d'iodide de fer, 1/2 gr. de strychnine. Mêlez et donnez à chaque dose. Mêlez cinq onces de teinture d'iode et deux onces d'huile de croton et appliquez en petite quantités aux différentes parties de l'abdomen, en frottant pour faire entrer dans la peau jusqu'à ce qu'elle devienne sensible. Il y a des cas incurables.

CESTRES. L'estomac du cheval semble être le réceptacle naturel pour la protection et la propagation des cœstres. Les œufs, après y avoir séjourné une année deviennent des chrysalides parfaites (c'est la forme du papillon avant d'avoir des ailes), qui se détachent des intestins et sont expulsées avec le fumier. Bientôt cette chrysalide deviendra mouche et commencera à voltiger et à pondre des œufs, qui passeront par les mêmes métamorphoses d'incubation et de développement.

Il y en a de deux sortes, de l'estomac et du fondement. Les cœstres de l'estomac sont le produit d'œufs dé-



No 1. La mouche femelle à la veille de déposer un œuf.

No 2. Le mâle.

No 3. L'œuf de grandeur naturelle.

No 4. L'œuf grossi.

No 5. L'oestre fraîchement éclos.

No 6. L'oestre dans toute sa croissance.

No 7. La tête d'un oestre grossie.

No 8. La chrysalide.

posés par la mouche sur les jambes de devant du cheval quand il est au pâturage.

Les symptômes sont le poil piqué (vilain poil) et l'amaigrissement après que le cheval a été mis à l'herbe.

Tous les chevaux au pacage sont sûrs d'avoir des œstres dans l'estomac. Comme il y a beaucoup de fausses notions sur les œstres et les ravages qu'ils font chez les chevaux, nous donnons ici le relevé d'une série d'expériences faites sur des chrysalides aux trois quarts de leur grosseur.

Immergées dans le rhum, elles vivent 25 heures; dans une décoction de tabac, 11 h.; dans l'huile de vitriol forte, 2 h. 18 m.; dans l'essence de menthe, 2 h. 5 m..

Elles ne reçoivent aucun mal apparent plongées dans l'esprit de comphre durant 10 heures; dans l'huile de poisson, 49 h; dans la teinture d'aloès, 10 h.; dans la saumure, 10 h.; dans une solution d'indigo, 10 h.



- No 1. La femelle sur le point de déposer un œuf.
 No 2. L'œuf grossi.
 No 3. L'œstre.
 No 4. La chrysalide.
 No 5. Le mâle.

Un certain nombre de jeunes œstres, dont on avait atteint tout, son développement, furent plongés dans une forte solution de sublimé corrosif, l'un des poisons les plus violents; les petits moururent dans l'espace d'une heure; mais le gros ne fut retiré de la solution que six heures après son immersion et apparemment intact.

Il est facile de voir, par ces expériences, qu'aucun remède ne peut affecter l'œstre sans détruire, en même temps, les parois de l'estomac, ou même tuer le cheval. Nul médecin vétérinaire ne peut distinguer les symptômes de l'œstre de ceux de la colique. Sur cent cas de maux de ventre, quatre-vingt-dix-neuf ne sont probablement ni plus ni moins que la colique, et devraient être traités d'après les prescriptions que nous donnons pour cette maladie.

Traitement. L'état du cheval doit être amélioré, afin que les effets débilissants de l'œstre ne puissent pas nuire à sa santé.

L'opinion générale est qu'il est impossible de détruire ou d'expulser les œstres. Donnez les toniques suivants pour améliorer l'état du cheval : Gentiane en poudre, $\frac{1}{4}$ lb; couperose en poudre, $\frac{1}{4}$ lb; fenugrec, $\frac{1}{2}$ lb; aunée $\frac{1}{4}$ lb. Mêlez bien, et donnez une grande cuillerée une fois par jour.

L'ŒSTRE DU FONDEMENT. Comme celui de l'estomac, il est le résultat du pâturage. Les œufs sont déposés sur les lèvres du cheval, au lieu des jambes. On en trouve les larves dans le rectum, et on les voit souvent autour de l'anus et sous la queue.

Traitement. Injections d'huile de lin crue ou de fumée de tabac.

INFLAMMATION DES INTESTINS. Les symptômes sont : une douleur très aiguë dans la région du ventre, mais différente de celle de la colique en ce qu'elle est continue, tandis que la colique a des intervalles de repos au milieu de la souffrance; roulement, trépidement, transpiration, respiration accélérée, avec une forte inclination à bouger, et beaucoup de fièvre et d'excitation. Le progrès de cette maladie est plus

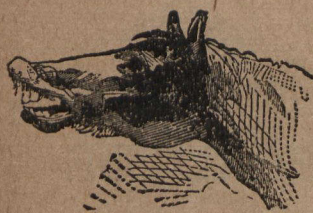
graduel que celui de la colique (voir colique) ; les jambes et les oreilles sont froides, et l'abdomen sensible à la pression. La gravure indique la position du nez, etc.

Causes. Constipation, exposition au froid, eau froide bue en grande quantité par un cheval échauffé, excès de fatigue et la diarrhée, qui en est aussi la suite.

Chez un cheval prédisposé à la maladie en question les causes précitées sont plus sujettes à la déterminer.

Traitement. Si la maladie est causée par la constipation, donnez une pinte d'huile de lin crue, et s'il le faut, ajoutez de 4 à 6 gouttes d'huile de croton. Si la cause est une purgation excessive, donnez $\frac{1}{2}$ once de teinture d'opium dans une chopine d'eau.

Si la cause est autre que la constipation ou la diarrhée, donnez trente gouttes de teinture de racine d'aconit, et une seconde dose au bout de deux heures. Appliquez au ventre des couvertures de laine tordues dans l'eau chaude, et renouvelez toutes les quinze minutes. Donnez des injections d'eau chaude (non bouillante) avec du savon de Castille et une poignée de sel fin, toutes les demi-heures, jusqu'à ce que les intestins commencent à agir. Il y a diverses opinions quand à la saignée. Son utilité nous semble douteuse dans cette maladie.



Symptôme général d'irrigation abdominale.

BRONCHITE. Cette maladie consiste en une inflammation des bronches ou conduits des poumons. C'est une maladie fréquente chez les chevaux, et que l'on confond quelquefois avec l'inflammation de poumons — ou fièvre des poumons, — la gourme ou le rhume.

Symptômes. A l'origine, frisson, fièvre, toux dure, respiration difficile, bouche sèche et chaude, avec perte d'appétit; et au bout d'un ou deux jours, écoulement des naseaux.

Traitement. Mettez le cheval dans un lieu confortable et suffisamment aéré. Donnez-lui de quinze à vingt gouttes de teinture de racine d'aconit toutes les quatre heures, jusqu'à concurrence de six doses, ce qui sera probablement suffisant pour apaiser la fièvre. Qu'il ait de l'eau fraîche en abondance. Nous ne recommandons pas la saignée, qui, selon nous ferait plus de mal que de bien.

Quand la fièvre aura diminué (probablement au bout de deux jours), donnez le remède suivant: Mêlez de la poudre de racine de réglisse, de fenugrec et de gentiane en parties égales (2 onces de chacune), que vous diviserez en six doses, pour en donner deux ou trois par jour au cheval, dans sa nourriture.

La bronchite à l'état chronique est le résultat d'un mauvais traitement de la bronchite aiguë, qu'on a trop négligée.

Symptômes. Une toux qui semble invétérée, avec écoulement des naseaux, et qui empire le matin, et après que le cheval a bu.

Traitement. Prenez 8 onces de gentiane pulvérisée, et autant de sulfate de fer en poudre; mêlez soigneusement et divisez en trente-cinq doses, dont vous donnerez deux par jour dans les aliments jusqu'à épuisement. Faites ensuite un onguent d'iodide de mercure rouge — une drachme — et d'une once de saindoux, bien mixtionné. Frottez-en le cou le long du gosier, et le lendemain appliquez-y de l'huile d'olive ou du

saindoux, pour empêcher la peau de se cravasser, Répétez l'application de l'onguent dans le cours d'une semaine.

BRULURES. Quand la brûlure est assez profonde pour détruire la peau et les tissus superficielles, nous recommandons l'huile de lin crue appliquée au moyen de bandages, qui mettront la plaie à l'abri de l'air et qu'on laissera plusieurs jours.

EPONGE. Cette excroissance sur la pointe du coude est du côté de la poitrine et derrière l'épaule. C'est une tumeur (quelquefois un simple abcès) causée par la pression directe contre le crampon du fer, surtout quand celui-ci dépasse trop en arrière. Les selliers font des coussinets qui servent à protéger les parties quand le cheval est couché.

Traitement. Si la tumeur est molle et paraît renfermer du pus, il est bon de l'ouvrir pour en laisser sortir la matière. Quelques-uns recommandent d'amputer la tumeur et de la traiter comme une simple blessure jusqu'à ce qu'elle soit guérie.

CAPELET. C'est une enflure molle sur la pointe du jarret, causée par l'habitude de ruer, sous le harnais ou dans l'écurie, ou par des ruades reçues par d'autres chevaux. Il est rare qu'elle fasse boiter le cheval.

Traitement. On traite le capelet comme pour l'éponge.

— o —

POUR NETTOYER UNE PEAU DE CHAMOIS

LA peau de chamois qui sert à nettoyer beaucoup d'objets, entre autres les objets métalliques ainsi que ceux en verre, est d'un prix relativement assez élevé; il sera donc utile à beaucoup de personnes de savoir la nettoyer lorsqu'elle est salie.

Il suffit d'agir de la manière que nous indiquons ci-dessous. Placer la peau à laver dans une solution faible de soude dans de l'eau où l'on aura jeté une certaine quantité de savon de Marseille râpé très finement. Laisser cette peau y séjourner pendant deux heures, puis la frotter jusqu'à ce que l'on s'aperçoive qu'elle devient propre.

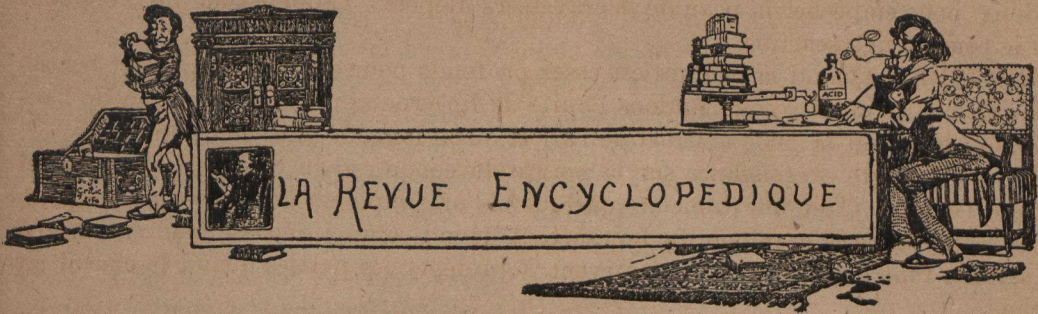
Rincer ensuite dans de l'eau tiède sa-

vonneuse (surtout pas dans de l'eau pure) la peau du chamois durcissant dans toute autre eau.

Le lavage terminé, tordre la peau dans un linge grossier et faire sécher rapidement. Si l'on veut lui redonner sa douceur première, la frotter à sec et la brosser avec une brosse assez douce.

Cette peau, un fois lavée ainsi, rendra les mêmes services qu'une neuve et surtout n'aura pas les inconvénients qu'a une peau de chamois une fois salie, car au lieu de donner du brillant aux objets elle les raye et les dépolit: dans ce cas le remède est pire que le mal.

— o —



Dans ce nouveau Département de la REVUE POPULAIRE, nous publierons chaque mois, par ordre alphabétique, quelques fragments d'un petit dictionnaire encyclopédique rédigé tout spécialement à l'intention de nos lecteurs.

Nous prions en même temps nos lecteurs de bien faire attention à ceci: A la suite du dictionnaire, et dans chaque numéro, nous répondrons volontiers, en quelques lignes, aux questions qui pourraient nous être posées EN MATIÈRE DE SCIENCE POPULAIRE SEULEMENT; par exemple, que l'on nous demande ce qu'est au juste tel minéral que l'on nous désignera, quelle est la durée d'un éclair, quelle est la vitesse de la lumière, etc.

Nous ne répondrons qu'aux questions ayant un intérêt général et pouvant par conséquent profiter à tout le monde; nous espérons compléter ainsi les COURS POPULAIRES paraissant déjà depuis quelque temps dans cette Revue et contribuer à l'instruction de nos amis de la façon la plus agréable pour eux.

Les questions doivent être adressées comme suit:
 REDACTEUR DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, 131
 rue Cadieux, Montréal.

* * *

ABACA:— Espèce de bananier de l'île Manille (*musa textilis*) qui produit une matière textile appelée vulgairement *chanvre de Manille*. Avec ses fibres, on fait des tapis, des paillasons, des tissus, des câbles, des cordons de sonnettes, du papier, etc.

ABIÉTÈNE:— Hydrocarbure étudié par Wenzel. Il s'obtient par la distillation de l'essence brute du *pinus sabiniana*. Il est soluble dans l'alcool concentré. On l'emploie comme substitut de la benzine.

ABRASIF:— Toute substance très dure, en usage pour aiguiser les instruments,

pour polir les surfaces ou pour user les matières, porte le nom d'abrasif. Il y en a cependant deux sortes: 1o. Les produits naturels tels que le corindon, l'éméri, le grenat, la pierre à chaux, le tripoli et: 2o. Les produits artificiels tels que: les carbures d'alun, un composé de carbure de silicium produit par un excès de chaleur engendrée par l'électricité et d'alun provenant de l'aluminium.

ACAJOU:— Le bois d'acajou est très dur, susceptible d'acquiescer un beau poli; frais, sa couleur est jaunâtre, elle devient plus foncée avec le temps. L'acajou est peu employé seul pour la construction des meubles, il sert plutôt à l'industrie du placage. Ses racines servent pour la marqueterie.

ACÉTYLÈNE:— Hydrocarbure gazeux qui a été entrevu en 1836 par Ed. Dary comme l'un des produits gazeux de l'action de l'eau sur les résidus noirs de la préparation du potassium. Jusqu'en 1859, il fut connu à l'éclat brut, alors qu'il fut étudié plus complètement, dans le gaz d'éclairage et dans l'électrolyse de l'alcool.

ACIDE ACÉTIQUE:— L'acide acétique, qui tient de la nature du vinaigre est un

corps extrêmement important en chimie organique, autant par sa fonction chimique bien caractérisée que par ses applications. Il a une odeur suffocante, Mis sur la peau, il produit une sensation de brûlures et provoque la vésication. Il se dissout en toute proportion dans l'eau et dans l'alcool, aussi absorbe-t-il l'humidité de l'air.

ACIDE CARBOLIQUE:— ou acide phénique. Pur, il est solide, incolore, cristallin, absorbant l'humidité en se liquéfiant, soluble dans l'eau, l'alcool. Ses propriétés physiologiques en ont fait un désinfectant de premier ordre comme agent de purification.

ACIDES MURIATIQUE ET NITRIQUE:— synonyme de chlorhydrique. Ils sont le résultat de l'union directe de volumes égaux de chlore et d'hydrogène. Incolore, incombustible, non comburant, il a une densité de 1,247 liquifié à 10 degrés sous 40 atm. Il est très utile à l'industrie.

ACIDE SULFURIQUE:— Cet acide était connu des alchimistes, mais la première exploitation industrielle date de 1746; en 1793, la fabrication fut rendue continue et surtout développée depuis 1837. Il sert à préparer les acides azotique, chlorhydrique, le phosphore, l'hydrogène, l'anhydride, carbonique, les aluns, les sulfates, dérocher les métaux.

ACONIT:—Plante de la famille des renouculacées. Le genre aconit renferme un certain nombre d'espèces. La plus célèbre est l'aconit napel. On la cultive à cause de sa beauté.

ADDITIONNER: (MACHINE À)— Nouvelle invention destinée à faciliter les calculs.

AGATE:— En minéralogie et dans les arts, on comprend généralement sous les noms d'agates, des calcedoines remarquables par leurs colorations et susceptibles d'un beau poli. On mentionne la cornaline, la sardoine, le chrysoprase, l'oeillée, jasuée, herbonisée, etc.

AGAR-AGAR:— Sorte de "glu" extraite d'une algue marine que l'on trouve aux Indes, à Java et à Ceylan. Cette substance s'extrait par ébullition dans l'eau et concentration jusqu'à consistance de gelée. L'agar-agar, préparé en Malaisie sert en Chine à la confection d'une confiture. Il rend aussi le papier transparent.

AGARIC:— Substance qui ressemble beaucoup à l'amadou, elle provient des mêmes champignons, et sa préparation est presque semblable. On s'en sert pour arrêter le sang dans les hémorragies légères.

AGARE:— Genre des plantes amaryllidées, dont le type le plus remarquable est connu sous le nom de l'agare d'Amérique. C'est une plante textile. Au Mexique les feuilles servent à couvrir les maisons.

AGRICOLES (MACHINES)— Il y a 77 établissements au Canada, employant 8834 ouvriers, proposés à la fabrication des machines agricoles. Le produit total est de \$20,722, 722. L'importation se chiffre à \$3,274,693. par année, et les exportations à \$7, 349,135.

AJOUVÉ:— Genre de lauracées, tribu des cinnamomées de la Guyanne, dont le fruit contient un noyau à amande huileuse et aromatique, très en usage en médecine.

ALABASTRITE:— L'alabastrite, ou albâtre gypseux, est une variété du gypse ou sulfate de chaux; elle est moins diaphane, moins dure, ne prend pas un aussi beau poli que l'albâtre calcaire et peut-être rayée avec l'ongle. On le tire des environs de Volterra, en Toscane. Elle se trouve également à Lagry, près de Paris.

ALBUMEN:— L'albumen animal est obtenu du serum du sang et des oeufs et est employé dans l'imprimerie et la photographie.

ALCOOL:— Est un liquide transparent, très fluide et très volatil, d'une odeur pénétrante, d'une saveur caustique, d'une action très énergique sur l'économie. Il est le principe de toutes les boissons spiritueuses.

ALIZARINE:— Matière colorante extraite de la racine de garance et qui se présente sous forme de petits aiguilles rouges orangées. Elle est inodore, insipide, soluble dans l'éther, l'alcool, à peine soluble dans l'eau froide.

ALCALI:— Nom générique des composés qui ont pour caractères distinctifs de verdir le sirop de violette, de rougir la couleur jaune de cucurma, de rétablir les couleurs bleues végétales rougies par les acides et de donner lorsqu'on les traite par les acides, des corps désignés sous les noms de sels.

ARCANETTE:— L'arcanette est une herbe vivace de la région méditerranéenne, dont la racine est recouverte d'une écorce d'un rouge violet foncé, qui renferme une matière colorante employée en micrographie comme réactif des corps

gras et en parfumerie pour la coloration des pommades, etc. On l'emploie pour teindre les cotons.

ALLIGATOR: (PEAUX D')—On estime à plusieurs milliers le nombre des peaux d'alligators provenant du Mississipi vendues annuellement à Londres et converties en cuir.

ALLOYS:— Composés formés par deux ou plusieurs métaux. L'union est affectée à une température élevée excepté dans les alloys de mercure, que l'on nomme amalgames.

AMANDES:— Ce fruit de l'arbre qui la produit est exporté de l'Italie, Morosco, de l'Espagne et de la France. Les amandes amères croissent sur les arbres originellement sauvages.

ALOÈS: (FIBRE D')— Il est importé de l'Inde. Très en demande dans la médecine, il sert aussi comme teinture.

ALOÈS:— Genre de plante de la famille des libiacées, tribu des aloïnées, dont les feuilles charnues contiennent un suc amer qui constitue l'aloès officinal.

ALPACA: (LAINE D')— Mammifères de l'ordre des ruminants et de la famille des caméliens. Il habite l'Amérique du Sud. Son poil est long, doux, lustré et est associé à la fabrication de la soie et du coton.

ARPISTES:— Plantes de la famille des graminées appelée aussi "millet long". Ses graines servent parfois à l'alimentation.

(Suite dans le prochain No.)

A TOVETA

DANS une expédition en Afrique orientale, une missionnaire fait ainsi le récit de son voyage :

A l'horizon, voici comme un rempart : c'est la forêt, c'est Tovéta.

Ce nom que les Swahilis de la Côte et après eux les Européens prononcent *Tavéta* et les indigènes *Tovéta* et *Touvéta*, représente une admirable oasis que tous les voyageurs ont décrite avec une sympathie marquée.

C'est au sud-est du Kilima-Ndjaro une dépression de terrain comblée par les grasses alluvions entraînées de la grande montagne, grâce à cette rivière à laquelle Thomson et Johnston ont donné le nom de *Loumi*, qu'elle porte en effet à ses sources, mais qui paraît inconnu des gens de Tovéta : ceux-ci l'appellent simplement *Mto* ou *Mouro*, :la rivière".

Ce cours d'eau, tombant des forêts qui entourent la base du Kima-wenzé, traverse la paline en répandant dans le sous-sol la plus grande partie de ses eaux. Ça et là, on voit sourdre des sources et presque partout on n'a qu'à creuser de 1 ou 2 pieds pour trouver l'eau.

C'est là le secret de la prodigieuse fertilité de ce coin de terre, et pour les étrangers surtout, de son insalubrité réelle. Les montagnards du Kilima-Ndjaro ne peuvent y faire un séjour un peu prolongé sans en emporter une fièvre, un rhumatisme ou une dysenterie.

Cette oasis est disposée en un triangle dont le sommet est au nord et dont la base s'appuie au sud sur le lac Dyipé et ne

mesure guère plus de 7½ milles sur une largeur moyenne de 1 à 2. Elle est peuplée d'environ deux ou trois mille hommes seulement.

Entre la zone fertile, d'une fertilité plantureuse, et le désert voisin, d'une aridité désolante, la démarcation est subite, absolue : là où le sol s'affaisse assez pour recevoir l'épanchement des eaux, c'est l'exubérance de la végétation tropicale ; là où il se relève trop pour être privé de cet arrosage naturel, c'est la stérilité de la terre africaine brûlée par son implacable soleil.

Nous voici donc à l'entrée de cette Arcadie. Sur notre route—car il y a pour y pénétrer un autre chemin venant de Taita—elle est séparée brusquement du désert par une divière, le Kitito, qui passe en dormant sous l'épais couvert d'arbres séculaires et d'inextricables fourrés : eau vaseuse, boue et fange, troncs qui pourrissent, coquilles sans nombre sous les feuilles d'arbres tombées et restées dans la rivière.

Après une halte sur ces bords peu enchanteurs, nous nous engageons dans la forêt par une trouée étroite, sinieuse et sombre. Encore une rivière à traverser, celle-là plus gaie, et enfin voici les grands bananeraies qui commencent, couvrant tout de leur ombre et de leur verdure.

La terre est fort proprement travaillée, des canaux circulent de tous côtés, et des cases rondes, répandues sans ordre en ce labyrinthe verdoyant, achèvent de donner

à ce paysage fait de mains d'homme un air de fraîcheur, de richesse, de grandeur, qui a frappé tous ceux qui l'ont vu. Bientôt, les salutations s'entre-croisent sous les larges feuilles de bananiers, et à l'accueil fait à nos blancs visages, à nos costumes européens, nous nous apercevons tout de suite que nous avons affaire à une autre population. Là, personne, ne se ca-



Une des curiosités de Tovéta!

che, personne ne s'enfuit; tous, au contraire, les hommes, les femmes, les enfants, accourent nous voir, nous saluer, nous presser la main.

Plus d'une vieille même attrape à la hâte un régime de bananes et nous l'apporte. Elle dit qu'elle veut le vendre, mais la belle farce! C'est un prétexte évident pour nous dévisager à son aise, en nous

montrant ses dents qui branlent et ses oreilles qui lui battent les épaules.

Voici une clairière en cette forêt de bananiers: "C'est là, nous dit le guide, que campent tous les Européens." En effet, les voyageurs anglais Thomson et Johnston ont passé là, puis le Maltais Martini, le comte hongrois Teleki, l'Autrichien Abbot, sans parler d'un prince russe, d'un comte polonais, d'autres peut-être.

Mais nous sommes les premiers missionnaires catholiques et les premiers Français qui ayons l'honneur d'y dresser nos tentes. A ce titre, nous attirons l'attention de la colonie tovétane; on vient en foule nous voir, nous considérer, nous parler, et, tout bien pesé, on s'accorde généralement à dire que les nouveaux étrangers sont d'une tribu intéressante et très civilisée...

De grandes cases sont là, bâties dans le genre swahili par nos dignes prédécesseurs, explorateurs de profession, chasseurs, aventuriers, princes, lords ou simples millionnaires. Nos hommes s'y établissent sans façon et nous, selon notre habitude, nous dressons nos tentes, où nous sommes à l'abri de bien des choses, y compris la vermine.

Là aussi nous restons deux jours, deux jours employés à nous reposer, à faire des provisions, à distribuer aux porteurs leur ration de linge et de perles, à étudier le pays, à visiter la population.

* * *

Le pays, il est ce qu'on a dit déjà: superbe dans sa fertilité exubérante. Les bananiers, soigneusement cultivés, entretenus, irrigués, débarrassés de leurs feuilles mortes, y atteignent des dimensions exceptionnelles et fournissent aux habitants le fond de leur nourriture *Musa*

paradisiaca!

Nulle part plus qu'ici on n'est invité à se rappeler que ce fut cette plante, paraît-il, qui ombragea nos pauvres chers parents aux premiers beaux jours du monde et qui, après le désastre dont nous ne nous sommes jamais bien remis, leur fournit encore leur premier déjeuner et leur premier jupon.

Sans doute, il y a longtemps de cela; mais ici, en promenant nos loisirs sous ces grandes feuilles vertes, doucement balancées par la brise au-dessus de nos têtes coupables, on ne peut s'empêcher de porter en arrière ses tristes pensées, de se rappeler son origine antique.

Tovéta est un Eden, hélas! oui, mais un Eden où les suggestions du Serpent sont encore mieux accueillies que dans l'ancien!...

Dans maints pays, la banane est simplement connue comme fruit de dessert et le bananier comme plante donnant la banane. Mais à Tovéta, on ne l'entend point ainsi: le bananier sert à tout. Le tronc d'abord, vert et découpé en fines tranches, est une excellente nourriture pour les vaches, les moutons et les chèvres, qui y trouvent à la fois à manger et à boire. Les feuilles desséchées servent à couvrir les cases.

Et quant au fruit, on le mange cru ou cuit, ou rôti: on a dix ou quinze manières de le préparer.

Cependant, il n'y a pas que des bananes à Tovéta. On y cultive aussi l'ambrevade, le maïs, le sorgho, la patate, l'igname, la citrouille, la canne à sucre, etc. Au poisson de la rivière on tend des nasses; d'aucuns même s'amuse à bourgeoisement à pêcher à la ligne.

Le miel est recherché avec ardeur et on établit pour le recueillir de ces ruches formées d'un billot creusé qu'on attache

aux branches d'un arbre au moyen d'une corde et d'un crochet; mais ici on travaille ce bois avec soin, avec art, et nul ne peut se marier s'il n'a pas au préalable fourni la preuve que de temps en temps il apportera du miel à la case.

Il y a aussi du bétail; mais les vaches ne sortent pas par crainte non seulement des Massaïs, mais encore et surtout des taons et des mouches, parmi lesquelles figure la terrible tsé-tsé.

On les nourrit à la case, comme il a été dit, avec des troncs de bananiers découpés en fines tranches, et c'est là peut-être un moyen à recommander aux éleveurs africains qui, dans les endroits où les bêtes à cornes n'ont pu vivre jusqu'ici, voudraient tenter de nouveaux essais.

D'ailleurs tout le pays cultivable n'est pas cultivé et on trouve encore nombre de coins de terre d'où la forêt vierge s'élançe dans toute sa magnificence primitive. Quels arbres! Quelles colonnes! Quelles ramures!

Le jour, quand on pense au soleil dont les feux grillent les feuilles racornies du désert voisin, qu'il est bon d'errer sous ces dais splendides, le long d'une sente à peine marquée, où la lumière n'arrive que tamisée par le feuillage extrêmement délié de ces arbres magnifiques, où les lianes courent comme des cordes vivantes sur des mâts gigantesques, où çà et là des fleurs éclatantes relèvent la couleur sombre de la verdure!

La rivière aussi est délicieuse avec son gazouillis perpétuel, ses roches volcaniques qui encombrent son cours, ses bords tapissés de fougères aux formes si délicates, ses grands arbres qui, des deux côtés entre-croisant là-haut leurs branches, lui forment des arceaux majestueux.

Parmi les palmiers, il faut citer les dattiers sauvages, mais surtout les raphias,

qui, en groupes superbes, lancent de tous côtés leurs feuilles énormes dans un désordre aussi pittoresque qu'inextricable. Avec leur pétiole on fait des échelles légères, des portes, des poutrelles, des enclos, tout ce qu'on veut.

Mais défiez-vous cependant : la fièvre est peut-être là-dessous. En Afrique l'eau dans le sous-sol est un élément nécessaire à la santé des plantes, mais souvent nuisible à celle de l'homme.

nes du Tchaga, du Taita et du Kamba. On trouve même ici une petite colonie de Kwavis, frères des Massaïs.

Le type général tient le milieu entre ce dernier élément et celui des Noirs dit de famille *bantou* : plus empâté que le premier, plus élégant que le second. Mais, en somme, cette population est certainement supérieure à celle du sud, plus belle, plus accueillante, plus expansive, plus polie, plus intelligente, plus artiste.



La pêche à la ligne en Afrique orientale.

La colonie tovétane est composée d'éléments originaires divers, mais aujourd'hui partageant à peu près le même genre de vie, les mêmes moeurs, la même langue et le même type.

Il y a les Tovétas proprement dits, frères des habitants de Kahé et du Bas-Arousha que nous verrons plus tard : à eux sont venus se joindre quelques indigè-

Tous parlent swahili couramment ; mais, gâtés par des libéralités excessives, ils commencent à devenir exigeants vis-à-vis de l'Européen.

L'Islam a fait parmi eux quelques adeptes, et il serait fâcheux que, en se développant, il fermât cette intéressante population à l'influence chrétienne.

Volontiers on nous aurait gardés à To-

véta et déjà plus d'un enfant s'offrait de se faire notre disciple, avec promesse d'amener un camarade, qui en aurait amené un autre. Mais il nous faut voir plus loin. Hélas! que de fois, pendant ses voyages, le missionnaire est amené à répéter la parole du Sauveur: *Misereor super turbam!*

* * *

Avec les nombreuses caravanes allant chercher l'ivoire au pays massaï ou en revenant, les Tovétas peuvent aujourd'hui avoir tout le linge qu'ils veulent, mais ils travaillent si bien les peaux et les relèvent de dessins de si bon goût, en perles de verre, que les grves de Manchester et de Liverpool peuvent les trouver fort indifférents.

On fait aussi grand usage de chaînettes, pendants d'oreilles et bracelets. Les hommes, les jeunes surtout, s'habillent volontiers à la mode massaï, tressant leurs cheveux avec soin et se faisant, derrière la tête, une neue avec une courroie.

La polygamie existe; mais elle est chère et par conséquent restreinte, chaque nouvelle femme étant le prix d'un bon nombre de boeufs, sans compter le miel, le linage, les perles, etc.

Au reste, dans l'idée des Tovétas, la femme doit être soumise à l'homme, elle lui est inférieure.

Il n'y a point d'esclaves à Tovéta. Tout le monde travaille; mais, comme la terre est très fertile, le labour quotidien se réduit à peu de chose, et beaucoup de loisirs restent à tous les âges et à tous les sexes pour causer, se promener, boire, danser et jouir de la vie.

Au reste, on trouve ici beaucoup de mœurs massaïes: les jeunes gens, par exemple, en attendant leur mariage, vivent dans des campements séparés, mais ils ne

sont pas soumis, comme leurs voisins, à un régime spécial, non plus qu'à des exercices militaires, n'étant pas d'ailleurs destinés à porter la guerre au-delà de leur propre territoire.

Point de village; chacun vit chez soi, en famille.

Au point de vue du gouvernement, les gens de Tovéta forment une république, et, chose intéressante, une république com-



Des naturels de Tovéta.

me l'Histoire dit qu'il fut une fois question d'en faire une en France: sans président. Il y a deux assemblées, celle des Anciens et celle des Jeunes, ceux-là plus tranquilles, ceux-ci plus remuants. En principe, les affaires doivent se régler d'accord, quand l'accord est possible; au cas contraire, le Sénat a plus d'autorité, plus de mesure, plus d'expérience, termine toujours le procès... en cédant.—On

n'oublie pas, je suppose, que je parle de Tovéta.

* * *

Quand un étranger passe, il reçoit une députation de la Chambre et du Sénat; aux deux il doit des cadeaux. Nous n'avons point échappé à ce vénérable usage et, comme d'ailleurs les droits d'entrée étaient demandés poliment, nous nous y sommes prêtés de bonne grâce.

Beaucoup de voyageurs africains se plaignent de cette institution qui fleurit, comme on sait, chez beaucoup de tribus de l'Intérieur, persuadées qu'elles ont droit de faire payer les chemins passant chez elles.

Peut-être ces explorateurs ont-ils raison, peut-être aussi n'apprécient-ils pas suffisamment le fonctionnement de l'Administration chez les peuples civilisés, puisqu'ils le condamnent chez les peuples sauvages.

— o —

LES ANNIVERSAIRES DE MARIAGE

Tous les anniversaires de mariage ne portent pas des qualificatifs aussi pompeux que ceux de "noces de diamant" ou "d'or", la première expression désignant soixante années de vie à deux et la dernière cinquante ans de vie conjugale.

En effet, le premier anniversaire porte le nom de "noces de coton", sans doute à cause d'une vieille coutume qui voulait qu'après une année de mariage on offrit à la jeune épouse des pièces de coton, pour en préparer des vêtements au nouveau-né. Le troisième anniversaire est désigné comme noces de cuir, parce que à ce moment l'enfant commence à porter des bottines.

Pourquoi désigne-t-on le cinquième an-

niversaire sous le nom de "noces de bois" et le dixième du qualificatif de "ferblanc" on n'en connaît pas la raison.

Après 12 ans de vie conjugale, on présente au couple des vêtements de soie, d'où le nom "noces de soie". Après 15 ans, on célèbre les "noces de cristal", à 20 ans, celles de "porcelaine", alors que l'époux présente à sa compagne un service en porcelaine.

Après 25 ans ont lieu les "noces d'argent", après 30 ans, celles de "perles" et au quarantième anniversaire, celles de "rubis".

— o —

MOUCHOIRS DE PAPIER

VOICI qu'il est question de faire disparaître le mouchoir en toile pour être remplacé par un fait en papier.

Le docteur F. Robbins, de New-York, a démontré les inconvénients et surtout les dangers des mouchoirs en coton où l'on se mouche et crache et que l'on remet en poche ensuite. Il le considère comme un ramasse-tout de germes de maladies, rhume et paralysie infantile.

Le jour n'est pas loin, dit ce même docteur, où le mouchoir de toile va être remplacé par un mouchoir de papier, dans le genre des serviettes en papier japonais; on s'en servira comme mouchoir pour le brûler ensuite. Il sera moins coûteux et surtout plus hygiénique.

La coutume de se passer, dans la famille, le mouchoir, l'un à l'autre, est plutôt nuisible.

Elle peut aussi transmettre les germes d'un rhume, maladie de gorge ou de la bouche d'un enfant malade à un enfant sain.

— o —



MOYEN EXTRAORDINAIRE DE DIMINUER LE COUT DE LA VIE

DE tous les moyens inventés jusqu'à présent, dans le but de diminuer la cherté des vivres, il n'en est pas de plus intéressant, à tous les points de vue, que celui de l'éminent homme de science russe, Bochmetief.

Le savant professeur est à compléter une série d'expériences scientifiques desquelles tous les marchands et consommateurs de viande s'attendent à tirer de très grands bénéfices.

Comme tout le monde sait, les frais d'entretien de certains animaux constituent une des principales raisons pour lesquelles la viande se vend, partout, à des prix si élevés. Or, le professeur Bochmetief croit être tombé sur un système de congélation des animaux, dispensant de les nourrir durant certaines périodes de l'année où ils ne reproduisent pas, et également durant le trajet de leur expédition d'un pays à l'autre.

Cette méthode n'est, ni plus ni moins, que la suspension ou l'interruption temporaire de la vie chez les animaux et pour un temps indéterminé.

Il a été constaté qu'à une température de 41° fahrenheit, les fluides contenus dans le corps des insectes gèlent indubitablement et que, par le fait même, toute fonction vitale chez ces insectes, devient pour ainsi dire, paralysée, sans que, toutefois, ils en meurent.

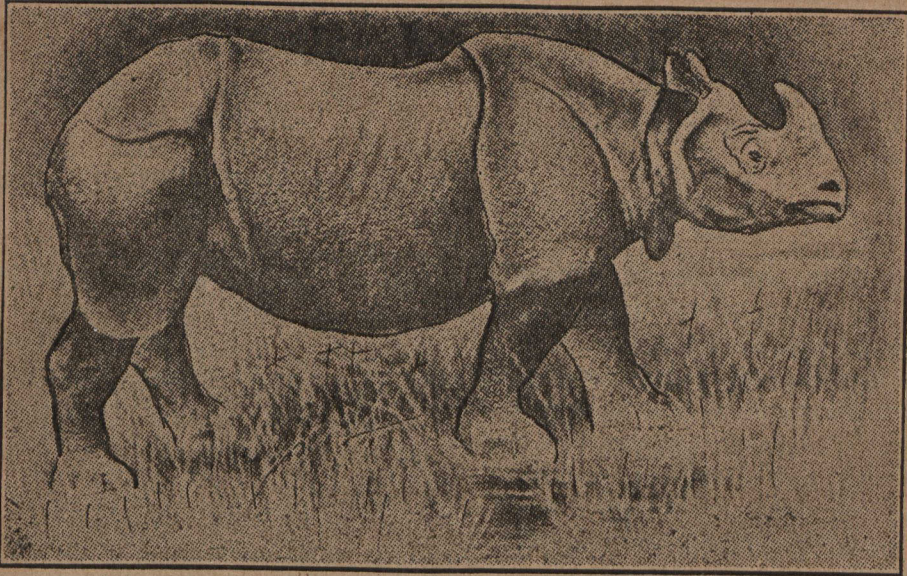
La même expérience faite sur certains animaux inférieurs, confirme l'assurance

du professeur Bochmetief, qui veut appliquer son système de congélation aux animaux alimentaires. D'après Bochmetief, il suffirait de les mettre dans une sorte de glacière construite de façon à conserver la température voulue, pendant tout le temps que durerait l'internement de ces animaux, température qui les plongerait dans un état de vie latente, à proprement parler, et d'où ils ne sortiraient qu'au temps fixé par leurs propriétaires. Ce réveil ou ce retour à la vie normale, s'effectuerait au moyen d'une chaleur montant graduellement et qui les ramènerait d'une façon presque insensible à leur état ordinaire. La vie reprendrait son cours et le propriétaire des animaux ainsi traités n'ayant eu que peu de dépenses à faire pour leur nourriture et leur entretien en général, se verra dans la possibilité de les vendre à des prix raisonnables.

Il est à souhaiter que les travaux du professeur philanthrope remportent le succès le plus complet, et les marchands d'animaux ainsi que tous les autres consommateurs de viande, n'aient que des actions de grâces à lui rendre, de les avoir ramenés aux jours du bon vieux temps où l'on payait le "lard salé" huit sous la livre!

— o —

Les loups en Russie sont très rapaces. Ils dévorent plus de 200 personnes par année.



Le rhinocéros tel qu'on le trouve au Tonkin.

LES RHINOCEROS DE L'AFRIQUE

Les rhinocéros sont de puissants animaux, à peau très épaisse, formant chez quelques espèces, de vastes boucliers indurés, repartis sur le corps et la racine des membres.

Leur face, porte une ou deux cornes plus ou moins droites ou courbes, souvent hautes de 3 pieds.

Courant avec une grande rapidité, sauvages et mêmes féroces, à l'époque du rut, ces animaux se défendent avec succès contre tous les autres et n'ont d'autre ennemi que l'homme.

On les chasse pour leur cuir, qui fournit d'excellents boucliers presque à l'épreuve de la balle, pour leur corne estimée dans les travaux de tabletterie et qui passait jadis pour un révélateur du poison.

On en faisait des coupes ou des pierres d'épreuves attachées aux "languiers" du

moyen-âge et qui étaient censées noircir au contact d'un poison.

Les rhinocéros vivent solitaires ou par couples dans les forêts humides ou les jungles inondées; certains préfèrent les plaines desséchées et arides de l'Afrique.

Leur nourriture essentiellement végétale, se compose surtout de racines et de tiges succulentes; aussi font-ils parfois de grands dégâts dans les plantations, mais, en général, ils évitent les lieux habités.

De deux espèces, l'un est répandue dans l'Asie Méridionale et à Java; l'autre ne se trouve que sur le continent asiatique oriental jusqu'au Tonkin.

Il atteint 12 pieds de long et 6 pieds de haut.

Un chasseur nous rapporte le fait suivant concernant cet animal:

“J'avais examiné le pays, lorsque soudainement, je vis deux rhinocéros sortir d'un marais, tous deux s'avancèrent lentement à travers l'herbe verte et se dirigèrent vers les hauteurs de la colline où je me tenais.

“Ils s'arrêtèrent un moment et se couchèrent. Comme je ne pouvais les voir d'une manière satisfaisante, j'attachai mon cheval à un arbre et je m'éloignai pour mieux les observer.

“Pendant ce temps, deux porcs qui passaient, éveillèrent les deux rhinocéros, qui changèrent de place, se dirigeant vers mon cheval.”

Les rhinocéros attaquent le cheval.

“Je courus alors, mon cheval était effrayé, tandis que les rhinocéros étaient à peine à 200 pieds de lui. Craignant de tuer mon cheval, je lançai un coup de feu qui atteignit un caillou. Pris de peur, mon cheval brisa sa bride et s'enfuit au camp à travers le bois.

“Je déchargeai mon fusil sur l'un d'eux qui fit deux ou trois tours sur lui-même et prit un autre chemin, précédé par son compagnon.

Le voyant blessé, je le suivis et lui donnai un autre coup. Il tomba, je me croyais certain de ma victime, lorsqu'elle se leva et prit une nouvelle direction.

“Je le suivis de nouveau, lorsqu'il se tourna contre mon cheval. Ce dernier recula et j'eus le temps de décharger mon arme sur le rhinocéros qui tomba baigné dans son sang.

“J'avais dépensé pas moins d'une vingtaine de cartouches qui avaient porté, à chaque fois, avant de devenir maître de ma proie.”

Le rhinocéros est donc très difficile à

abattre, à cause de l'épaisseur de sa peau.

Le chasseur, en quête d'aventures, pourrait satisfaire son désir, en traversant l'océan et en visitant l'Afrique.

— o —

COMMENT ILS PRETENT SERMENT

LA coutume d'embrasser la bible, lorsque quelqu'un prête serment, rencontrerait de sérieux adversaires en Angleterre et au Canada. Les arguments de certains, contre cette vieille habitude, seraient qu'elle est contraire à l'hygiène, d'autres pensent qu'elle n'est pas essentielle à la validité du serment.

En France, le juge dit: “Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, et le témoin levant la main droite, répond: “Je le jure”.

En Autriche, l'assigné en levant la main dit: “Je jure par le Dieu très puissant et très sage, que je dirai la pure et entière vérité, et rien autre chose que la vérité, aux questions qui me seront posées par la Cour.” Oui, la Bible est en usage, elle est touchée de la main et non des lèvres.

En Italie, le témoin place sa main sur une Bible ouverte et dit: “Je jure de dire la vérité, toute la vérité et rien autre chose que la vérité”.

En Espagne, la cérémonie est semblable bien qu'un peu plus élaborée. Même les peuples, les moins civilisés, sont exempts d'embrasser la Bible.

Un témoin Mahométan tient le Coran dans sa droite et se plie jusqu'à ce que son front touche le livre sacré.

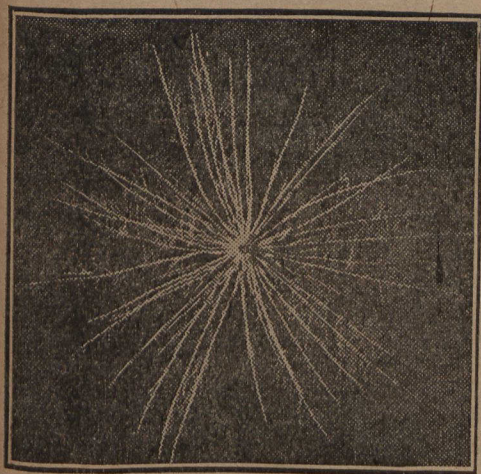
La conclusion est que dans tous les pays où le baiser de la Bible est exclu du serment, le parjure n'est pas plus commun que dans ceux qui remplissent cette formalité.

— o —

SUR LE PARCOURS DU CHEMIN

GRÂCE à leur parfum et à leur beauté, les fleurs de notre pays évoquent toujours en nous des sentiments d'admiration, tandis que les plantes qui ornent nos chemins ne sont que les objets de notre réprobation.

Et pourtant ces dernières ne sont-elles pas intéressantes? Un simple examen, durant les journées de l'automne ou de l'hiver, de quelques-unes de ces plantes, vous convaincra des secrets de cette catégorie des êtres de la Création.



Une plante originale.

Pour éliminer toute critique, cependant nécessaire en botanique, nous prendrons le mot "graine", "seed", diraient les américains, dans son sens le plus populaire possible.

D'après les botanistes, elle n'est simplement que "l'organe résultant de la fécondation de l'ovule chez les angiospermes et qui est apte à reproduire un nouvel indi-

vidu." Cependant, lorsqu'elle est débarrassée du lien de parenté et qu'elle est enveloppée dans une certaine espèce d'étui que l'on nomme "péricarpe", la graine jointe ou péricarpe constitue ce qu'on appelle "le fruit", dans le sens scientifique du mot.

D'où il suit que le botaniste et l'observateur d'occasion diffèrent assez souvent dans l'emploi des termes. Par exemple, quand le botaniste parle d'un fruit, il a dans l'esprit quelque chose de succulent, de suave et d'éminemment comestible, tel que les prunes, les pommes, les pêches, et s'objecte à ce que la tomate qui est cependant succulente, suave et comestible soit classifiée dans une telle catégorie. D'un autre côté, le simple observateur donnera le qualificatif du fruit à toute graine contenant un "péricarpe", qu'importe quelle que soit sa substance.

Mais rappelons, qu'ici, il ne saurait être question des fruits succulents mais simplement de fruits, dont la graine est encore enveloppée, dans son "péricarpe".

Ce qui étonne le plus une personne qui examine une collection de fruits et de graines sauvages, c'est leur grande variété.

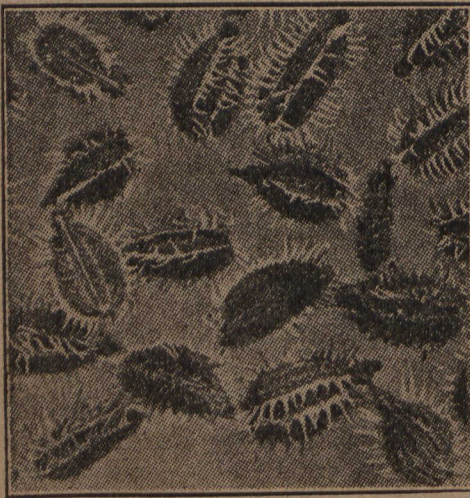
En effet, chaque plante produit une graine qui n'est pas moins caractéristique en apparence que sa fleur, parfois même, dans le cas de certaines espèces intimement alliées, les graines sont presque identiques, et seul l'oeil qui peut bien différencier les couleurs, peut en connaître la dissemblance.

Ces derniers détails de la connaissance des graines sauvages sont rarement la propriété du botaniste ordinaire, il faut avoir recours au spécialiste.

Mais l'habileté de reconnaître une graine au simple regard, n'est pas un travail trivial. Au contraire, c'est une sauvegarde importante pour le cultivateur contre le gaspillage et la mauvaise récolte.

En effet, la semence que l'on dépose en terre n'est jamais pure. Elle contient invariablement un pourcentage considérable de graines de plantes sauvages et néfastes, "la mauvaise herbe", selon l'expression du cultivateur, est la plus commune d'entre elles.

Par exemple, étudions le trèfle. L'espèce la plus recommandée contient au moins huit sortes différentes de mauvaises graines. Même, quelques-unes sont particulièrement semblables à celles du trèfle, à tel point que l'observateur ordinaire ne peut les différencier.



Des carottes sauvages.

C'est pourquoi, le cultivateur qui couvre délibérément son champ de mauvaises graines, peut s'attendre à une récolte in-

festée d'herbes mauvaises, d'abord et finalement à un terrain totalement couvert de ces dernières.



Graines que l'on trouve dans le trèfle.

En outre, il existe actuellement certaines plantes parasites contre lesquelles il faut se protéger. Elles ne sont que les suceuses de la vie des tiges avoisinantes. Au nombre de celles-ci, on cite la cuscute, dont les graines toutes petites sont souvent mêlées à celles du trèfle rouge, spécialement celui importé de l'étranger.

Bien qu'elle soit une plante fleurissante, la cuscute n'a pas de véritables racines ou feuilles. Elle est simplement une masse rouge de fibres semblables à des cheveux, qui s'entortille autour de la plante du trèfle et qui fait une incision dans la tige de celle-ci, au moyen de "l'haustoria" ou "de racine suceuse", qui prend vie à chaque point de contact.

L'expérience et l'observation ont prou-

CHACUN A SA MANIERE . . .

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

"LE SAMEDI" augmenté aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est: intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.

vé qu'une seule cuscute est capable de détruire plusieurs plantes de trèfle et que les ravages de cette herbe mauvaise peuvent anéantir un champ de plusieurs acres d'étendue.

Devant de telles considérations, le cultivateur sage doit ne semer que des graines choisies. S'il ne peut, par lui-même, différencier les bons et les mauvais grains de semences, il doit avoir recours à un spécialiste ou à une machine fabriquée à cette fin, actuellement sur le marché américain.

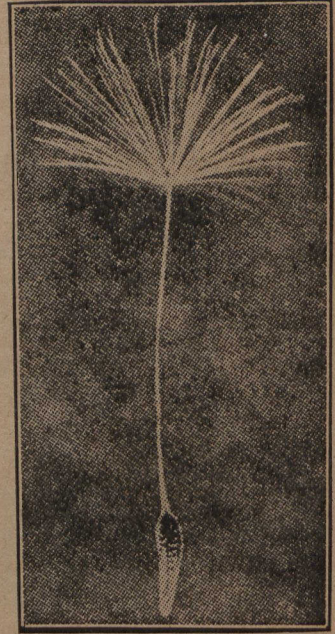


Fruits de "l'oreille de chat" (Cat's Ear)

Le cultivateur doit donc se débarrasser de ces herbes mauvaises s'il en a déjà sur sa terre, et s'il en est privé, il doit prendre les moyens d'en être épargné en exigeant

du vendeur de sa semence, une garantie que sa semence est exempte de ces principes qui se trouvent chez les plantes nuisibles.

On compte une foule d'autres mauvai-



Le fruit du Dandélon.

ses herbes, dont nous en illustrons quelques spécimens dans le présent article.

Soyons prudents, lorsque l'on coupe les herbes qui ornent le chemin, en les faisant brûler et en détruisant par le feu, autant que possible, les graines de ces plantes, que le vent ou un oiseau passager pourrait jeter sur votre champ ensemencé.

Si, par malheur, vous apercevez une tige qui pousse au milieu du blé, de l'avoine, ou du trèfle, arrachez-la et jetez-la dans un endroit où elle ne pourrait germer.

— o —

Un canari peut vivre 15 ans, le rossignol 8 ou 9, et le merle à peu près 12 ans.

GRATIS — POUR VOUS MESDAMES ? — GRATIS**EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS****TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES
PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL****AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR VOS
NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE****REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'étaient pas développée. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. — Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons Gratis une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 heures à 5 heures P. M.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 451 Rue RIVARD

Dept. 8, Boîte Postale 2353.

Montréal, Canada.

LE NOUVEL AN CHEZ LES PERSES

EN Perse, le jour de l'an se nomme New-Roux. Il a été institué par Djemchyd; on en a représenté les processions sur les marbres d'Istakhor, dans la plaine de Persépolis, c'est l'année naturelle ou solaire; l'année lunaire ou ecclésiastique, qui se règle sur l'hégire ou la fuite de Mahomet de la Mecque à Médine, commence à une époque variable. La première est l'année de la science, la seconde, celle du mahométisme.

Le New-Roux a lieu le 13, le 14 et le 15 mars, c'est-à-dire quand le soleil passe de "ut" (Les poissons) en "hamel" (Le Bélier). Des décharges d'artillerie et de mousqueterie annoncent la fête au peuple. Les astrologues, magnifiquement vêtus, se rendent au palais du roi une heure ou deux avant l'équinoxe, pour en observer le moment précis.

Dès que l'astrologue royal a donné le signal, le bronze sonne et l'air retentit du son des instruments de musique. Avant le lever du soleil, le roi, suivi des grands du royaume se rend dans un immense salon magnifiquement décoré. Là, chacun se met en ordre pour entendre la lecture ou plutôt la déclamation emphatique des faits accomplis dans le cours de l'année précédente.

Au moment du passage du soleil dans le disque du Bélier, l'astrologue interrompt sa lecture et déclare qu'il faut oublier le passé et ne songer qu'à l'avenir qui commence. Puis il se prosterne devant le roi et lui souhaite une heureuse entrée dans le nouvel an, ainsi qu'à toute son auguste famille; après lui viennent les grands du royaume selon l'ordre de leur dignité, et à leur tête le premier ministre de la couronne, puis les pontifes et tous les fonctionnaires selon leur rang.

Pendant toute cette réception, le roi puisant à pleines mains dans des trésors d'or et d'argent distribue des largesses aux grands personnages qui entourent sa majesté.

Ces cérémonies accomplies, le roi dépose son bonnet et ceint sa tête d'un diadème enrichi de pierres précieuses, appelé *tadg* par les Perses et qui lui vient des rois ses ancêtres. Tous les princes le suivent revêtus du costume de cour, d'une richesse proportionnée à leur condition.

Ensuite le maréchal du palais revêtu d'habits précieux et tenant à la main une baguette d'or, sort du salon des félicitations et va proclamer au dehors la bonté et la clémence du roi, le commencement d'une année s'ouvrant sous d'heureux auspices, et exhorte tout le peuple à se réjouir en l'honneur du prince. Tous saluent aussitôt Sa Majesté, en chantant ses louanges au son des instruments et en donnant mille témoignages d'allégresse.

Le roi prononce un discours, puis il se relève et les gens de la cour s'approchent de lui tour à tour, les pontifes exceptés. Il leur adresse à chacun la parole avec la plus flatteuse affabilité, et leur souhaite une année remplie de félicités.

Alors les portes du palais intérieur sont ouvertes, et le roi, suivi d'une brillante escorte, se rend dans un autre palais d'un aspect grandiose appelé "*Alakapi*", c'est-à-dire "*Sublime porte*", parce que la porte qui en clôt l'entrée est la plus élevée des avenues de la demeure royale.

D'autres fêtes se succèdent, les unes religieuses et symboliques, les autres populaires; elles durent sept jours, l'espace d'un quartier de la lune, et pendant cette semaine le monarque distribue toutes sortes de faveurs ou de cadeaux. A l'imitation du prince les grands, les riches font des heureux.

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER
ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparations

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin
des

Suit Cases et Sacs de Voyages
à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562 Montréal.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de déve-
lopper le buste, de cor-
riger la maigreur excès-
sive, de supprimer le
creux des épaules et
d'effacer les angles dis-
gracieux qui déparent
une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILULES
PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis
enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boite Postale 2675

Dépt. A., Montréal.



NEW YORK LONDON
PARIS

GRANDE REDUCTION SUR TOUS
NOS ARTICLES, DURANT
CE MOIS.

Une Visite Vous Convaincra.

Ganterie Royale

483 Ste-Catherine Est - Tel. Est 3341

SPECIALITE :

GANTS, BAS, CORSETS, Etc.

Cravates de fantaisies, reçues chaque semaine.



MINISTÈRE DU SERVICE NAVAL

COLLEGE ROYAL NAVAL du CANADA

Les examens annuels pour l'admission des cadets de
marine au Collège Royal Naval du Canada sont tenus
en mai de chaque année aux divers centres d'examen
désignés par la Commission du Service Civil. Les can-
didats heureux font leur entrée au collège le ou vers
le 1er août qui suit l'examen.

Les demandes d'admission sont reçues jusqu'au 15
avril par le Secrétaire de la Commission du Service
Civil, à Ottawa, de qui on peut se procurer les for-
mules de demande d'admission nécessaires.

Les candidats à l'examen doivent avoir dépassé
leur quatorzième anniversaire de naissance sans avoir
atteint leur seizième anniversaire de naissance le 1er
juillet qui suit l'examen.

Pour plus amples renseignements on peut s'adres-
ser à G. J. Desbarats, C. M. G., sous-ministre du
Service Naval, Ministère du Service, à Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-Ministre du Service Naval.

Ministère du Service Naval. }
Ottawa, le 11 mai 1917. }

Le département ne paiera rien pour la publication
non autorisée de cette annonce.

L'année 1917 vient de tomber dans l'éternité; 1918 se lève à son tour, saluons la nouvelle venue! Le jour de l'An est dans notre monde une fête pour tous, il resserre les liens de famille et de société. Ce jour est surtout cher à l'enfance qui l'espère depuis longtemps, et l'appelle de tous ses vœux. Il est aussi cher aux vieillards. Quand les enfants devenus des hommes ont quitté le toit paternel et sont allés planter leur tente chacun de leur côté, ils se réunissent le jour de l'An, et le père peut, selon l'expression biblique, voir ses générations se réunir autour de lui comme des plans d'olivier. Il arrive alors qu'au milieu des expansions de famille, de la fête, du plaisir de se revoir, un regard tombe sur une place restée vide! Chacun a dans les yeux une larme de regret et la famille se trouve complète par le souvenir.

C'est un instant où l'on vit non seulement de sa vie, mais encore de la vie de tous ceux qui nous ont entourés et qui ne sont plus. Est-ce un rêve, est-ce un mirage? On dirait que l'âme se réveille et se reploie sur ses ailes comme l'ange du souvenir!!!

— o —

La comtesse Ostenplaten, de Budapest, vient de mourir, juste au moment où ses goûts de luxe et de coquetterie n'allaient plus pouvoir être satisfaits. Elle dépensait plus d'un million par an pour ses toilettes, et la veille de sa mort elle était complètement ruinée. Ses héritiers n'ont trouvé que 60 costumes et 110 chapeaux.

— o —

Il y a dans le monde près de 34,000 variétés de timbres-poste.

LES ARBRES RABOUGRIS DU JAPON



LES Japonais sont entreprenants et semblent bien décidés à se frayer un chemin à travers le monde

Très ingénieux et vifs à saisir une idée qu'ils trouvent de leur goût, ils ont

le talent d'apprécier l'art sous ses différentes formes et de les adapter à des applications utiles.

Cependant, ils ont de curieuses notions en ce qui concerne la culture de tout ce qui est bizarre et grotesque.

L'habitant du Japon, par exemple, prend un plaisir particulier à l'élevage des arbres nains. En suivant un long procédé d'émondage, les géants naturels du royaume végétal sont tenus à une hauteur ne dépassant pas celle des feuilles de l'herbe.

Notre illustration ci-dessus nous montre un chêne élevé dans un gobelet ordinaire et qui cependant a plusieurs années d'existence.

— o —

Le tatouage est un art qui se pratique beaucoup à Burma. Tant qu'un adolescent n'est pas tatoué de la poitrine aux genoux, il n'est pas considéré comme un homme. L'opération est des plus douloureuses; aussi donne-t-on une dose d'opium à celui qui va être tatoué pour qu'il ne ressente aucune douleur.

— o —

En Allemagne, le nombre de criminels, tous des jeunes gens de 18 ans, a quadruplé en 1916.

Ne contient pas d'Alun



NOUVEAU PAQUETAGE
FER-BLANC

Fabriquée à
Montréal par

POUR FAIRE DE LA
BONNE PATISSERIE
DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER LA
**CELEBRE POUDRE
A PATE**

**COOK'S
FRIEND**

Vendue maintenant en Boîtes de
Fer-blanc de forme oblongue.

W. D. McLAREN, LIMITEE
DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

Absolument Pure

Ne contient pas
de substances
nuisibles à
l'estomac.

LEVE LA PATE
ET LA REND
POREUSE,
LEGERE,
DIGESTIVE
ET DELICIEUSE

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

LA HYÈNE, LE BOEUF ET LE SINGE

UN boeuf, à la recherche d'une herbe tendre, s'était insensiblement écarté de son troupeau. Quand, brusquement, la nuit fut venue, il se trouva complètement égaré et dans l'impossibilité de rejoindre le village de son maître.

A force de chercher, cependant, il finit par rencontrer un sentier dans la brousse. Il le suivit, mais la malchance s'étant attachée à ses pas, notre boeuf arriva auprès d'un village en ruine, inhabité depuis longtemps. Soudain, il entendit des gémissements non loin de lui. Il écouta et s'aperçut que les gémissements provenaient d'un de ces trous creusés par les noirs, pour en extraire la terre nécessaire à leurs constructions.

—Qui est là? demanda le boeuf en s'approchant.

—Un pauvre malheureux, répondit une voix triste, qui, sans votre intervention, mourra de faim bientôt.

—Ah! c'est toi, burveuse de sang! Horrible canaille! Eh bien! puisque tu es là dedans, tâche d'y rester et crève promptement!

—Ah! combien le monde est injuste! sanglota l'hyène. Moi qui rends de si grands services, en débarrassant la terre des animaux morts, afin d'éviter les plus graves épidémies! Boeuf, mon ami, tu es un être intelligent, je le sais; en outre, tu as bon coeur, tu ne me laisseras pas mourir atrocement dans ce trou, ce serait trop cruel. Mais toi-même, brave boeuf, qui t'as conduit dans ce lieu désert, à pareille heure?

—Je me suis égaré, dit le boeuf. Espérant retrouver mon chemin, j'ai beaucoup marché et le sentier que j'ai rencontré a achevé de me perdre. Ah! que je suis donc harassé!

—Par Allah! dit l'hyène, ton sort est pire que le mien! Tous les environs sont infestés de lions. Ne compte pas revoir ton village... Mais à propos, d'où es-tu?

—D'Afalabé.

—D'Afalabé? Mais, mon cher, je connais bien ce village. Avec un bon guide, tu pourrais y être en moins d'une heure. Si seulement tu voulais bien me tirer de ce maudit trou...

—Service pour service, je voudrais bien, mais comment m'y prendre?

—Accroupis-toi au bord du trou, en laissant pendre ta queue; je m'y accrocherai avec les dents; puis tu te relèveras et feras deux pas en avant. Je remonterai ainsi jusqu'à l'orifice de ce maudit trou, dans lequel je me suis laissé tomber si maladroitement.

Rassuré par le ton doux de l'hyène, par ses protestations d'amitié et talonné par la terreur des soi-disant lions, qui fourmillaient dans le canton, le boeuf n'hésita pas. En deux temps il sortit l'hyène hors du trou.

Tous deux se mirent en route, l'hyène en avant en qualité de guide. Elle allait, elle allait... le boeuf la suivait péniblement. Des fourrés furent traversés, des fossés franchis, des pentes dévalées. L'hyène allait toujours de l'avant, se retournant de temps en temps sur le boeuf de plus en plus exténué.

Celui-ci demandait parfois:

—Approchons-nous?

—Nous approchons! affirmait l'hyène sans s'arrêter.

Enfin, le boeuf, à bout de forces, ne pouvant plus se traîner, finit par s'arrêter.

C'était le moment attendu par son guide. L'hyène se retourna et se mit en devoir de l'attaquer. Le boeuf se mit sur la défensive, et attendit l'ennemi, tête baissée, tout en proférant des malédictions à l'a-

L'ALMANACH DU SAMEDI

— Pour 1918 —

EST MAINTENANT EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS

Q Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lecteurs sur ce petit livre qui contient une énorme quantité de renseignements utiles.

Q A l'encontre de certains almanachs qui n'offrent au lecteur que des pages de peu d'intérêt et bien vite lues,

L'ALMANACH DU SAMEDI

ne contient pas une ligne inutile. L'édition de 1918 est divisée en grands départements qui permettent la recherche plus facile du renseignement dont on a besoin.

Q On y trouve des recettes économiques, des procédés spéciaux pour les mille travaux que l'on a toujours à faire dans une maison; conseils pratiques, recettes pratiques, recettes industrielles, méthodes de fabrications diverses, suggestions pour le bien-être, etc., on y trouve un peu de tout et bien souvent une seule recette vaudra, pour l'acheteur, bien plus que les **Dix cents** que se vend l'Almanach

Q Nous avertissons toutefois nos lecteurs que le **tirage en est limité** et qu'il ne sera pas procédé à une deuxième édition. Comme tous les ans, la vente sera très rapide et, en conséquence, ceux qui veulent être certains de posséder cet intéressant petit livre, doivent le

DEMANDER DES MAINTENANT CHEZ LEUR DEPOSITAIRE

— : — QU'ON SE LE DISE ! — : —

dresse de son adversaire.

Les premières lueurs de l'aube blanchissaient à l'horizon.

Un singe qui venait de s'éveiller passa par là en faisant des gambades.

En apercevant les combattants, il les considéra un instant et, cédant à sa curiosité naturelle :

— Qu'avez-vous donc à vous battre avant que le soleil ne soit levé? demanda-t-il.

— Voilà un traître, un faux ami, un animal hypocrite, pour tout dire, auquel j'ai sauvé la vie tout à l'heure, dit le boeuf. Sous prétexte de me reconduire à mon village—car j'étais égaré—il m'a fait marcher jusqu'à ce que je tombe de fatigue et maintenant il en profite pour m'attaquer!

— Il ment! soutint l'impudente hyène.

“En passant près d'un trou, cette brute de boeuf m'a précipitée dedans. Heureusement que j'ai des ongles et que j'ai pu en sortir, après avoir gratté la terre et creusé une mine.”

Le singe connaissait le boeuf pour un imbécile et la hyène pour une détestable personne. Et puis, il avait souvenir d'un vieux compte à régler avec cette dernière, qui lui avait jadis dévoré un petit.

Entre les deux il n'hésita pas.

— Voyons, dit-il, tout cela ne me paraît pas clair et je ne comprends pas comment un boeuf pourrait sortir la hyène d'un trou. Hyène, ma douce amie, à deux pas d'ici il y a un trou, tu y descendras et, foi de singe, je suis certain que le boeuf ne pourra t'en tirer.

La hyène était aussi bête que méchante. Par vantardise elle n'hésita pas à descendre dans le trou indiqué par le juge. Quand elle y fut installée, le singe dit au boeuf :

— Crois-moi, mon brave ami, reprends ta route et ne t'occupe plus de cette sotte. Va, et n'oublie jamais qu'à obliger les méchants on est souvent victime. Puis il fit

une nouvelle gambade et s'en alla à ses affaires.

— o —

LE NOMBRE DES LIVRES IMPRIMÉS DEPUIS GUTENBERG

On s'est livré, il y a quelque temps, à un calcul très curieux qui, sans doute, ne peut être qu'approximatif, mais qui, néanmoins, en dépit de ces inexactitudes relatives, est vraiment intéressant.

On a voulu chercher à se rendre compte de ce qu'avait été la production des livres dans le monde depuis l'invention de l'imprimerie; on a essayé d'établir la statistique des livres qui avaient été imprimés depuis 1436 et la découverte géniale de Gutenberg.

Bien entendu, surtout pour les anciens livres, les incunables, comme on les appelle, les livres antérieurs à l'année 1500, il est difficile d'avoir des renseignements exacts.

Jusque vers 1837 ou 1840, on ne connaissait encore qu'un peu plus de 16,000 de ces incunables; des recherches ont été poursuivies depuis lors, et ont permis de porter au nombre de 30,742, mettons 31,000, le chiffre de livres imprimés avant l'année 1500.

Rappelons d'ailleurs que, durant l'année 1436, on ne connaissait l'impression que d'un seul livre. Parmi ces 30,000 ou 31,000 incunables, il y en a 20,000 qui appartenaient à l'Allemagne, 6,600 à l'Italie, un peu plus de 2,000 aux Pays-Bas, 1,125 seulement à la France, 600 à l'Espagne, 325 à l'Ecosse, et quelques-uns à la Suède.

Des calculs aussi minutieux et aussi exacts que possible ont été établis sur la production des livres entre 1500 et 1536, et entre 1536 et 1736 notamment. On est

- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -

Profitez-en pour vos achats des fêtes ;
Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter a des

PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

**PRIX PLUS BAS QUE PAR-
TOUT AILLEURS**

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209

arrivé à évaluer à près de 46,000 le nombre des livres publiés de 1500 à 1536.

D'ailleurs rapidement l'activité de la nouvelle industrie devait s'accuser de la façon la plus remarquable; et, de 1536 à 1600, les publications se comptaient par plus de 242,000. On évalue qu'elles ont été de 972,000, toujours dans le monde, bien entendu, de 1600 à 1700, autrement dit au dix-septième siècle. De 1700 à 1736, la production aurait été de 528,000 environ, et, de 1736 à 1800, de plus de 1,108,000. Ce qui donne un beau total pour l'ensemble du siècle.

Mais au fur et à mesure que les presses d'imprimerie se sont perfectionnées et multipliées, au fur et à mesure que l'on a pu mettre à contribution la machine à vapeur pour actionner ces presses, de jour en jour plus rapides et plus productrices; à mesure également que les relations de peuple à peuple se sont faites plus faciles, que les moyens de transport perfectionnés sont intervenus, pour répandre de tous côtés tel ou tel livre imprimé dans un pays déterminé, la production de l'industrie de l'imprimerie a augmenté dans des proportions invraisemblables.

Et le fait est que, dans le cours du dix-neuvième siècle, de 1800 à 1900, il a été publié 10,098,000 livres environ; et particulièrement, entre 1828 et 1887, la production a été de 3,855,000, enfin de 1,374,000 rien que de 1887 à 1898.

Pour compléter les statistiques approximatives, qui n'ont été dressées en détail que jusque vers 1908, nous dirons que, dans le commencement du vingtième siècle, entre 1900 et 1908, il n'a pas été publié moins de 1,293,000 livres divers; alors que la production mondiale de 1436 jusqu'à cette même année 1908, n'avait guère dépassé très probablement 10,378,000 livres.

Nous n'avons pu obtenir les chiffres des

livres imprimées depuis 1898, mais le perfectionnement de l'imprimerie, les événements si variés qui se sont succédés, ont fait répondre les écrivains de tous les pays et le nombre de livres livrés à la publicité ont été plus nombreux que jamais.

— o —

PAYS OU CE SONT LES FILLES QUI FONT LA COUR



LE docteur Carl Lumholtz, il y a quelques années, a parcouru les régions peu fréquentées situées au nord-ouest du

Mexique, et il en a rapporté des faits très intéressants qu'il a consignés dans un long rapport à la Société royale de Géographie. Rien n'est plus curieux à lire dans ce rapport que la façon originale qu'ont les indiens de se faire la cour.

Dans ces pays ce n'est pas comme chez nous, c'est la fille qui choisit celui qu'elle désire épouser et lui fait la cour.

Les jeunes gens se rencontrent dans des fêtes, tous sont assis autour de la salle et là, la jeune fille qui a jeté les yeux sur un jeune homme qu'elle souhaite avoir pour mari essaye d'attirer son attention en dansant devant lui.

Après avoir ainsi dansé pendant un certain temps elle s'assied près de lui, et la tête appuyée sur son épaule elle chante à mi-voix.

Enfin, quand elle veut savoir de lui s'il consent à l'épouser, elle s'éloigne un peu et lui jette des petits cailloux.

Alors le jeune homme fait connaître sa décision. S'il consent à prendre la jeune indienne comme femme, il ramasse les cailloux que celle-ci lui a jetés et il les rejette vers elle. Dès ce moment les deux jeunes gens sont fiancés, et quelques jours plus tard a lieu le mariage.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal.

LE SPECIALISTE BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144 RUE STE-CATHERINE EST Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

TROIS RAISONS

POUR LESQUELLES VOUS
DEVRIEZ EMPLOYER

LA FARINE PREPAREE XXX DE BRODIE

La pureté de cette farine.
Sa simplicité à pétrir et à cuire.

Elle est plus économique que la farine non préparée.

Conservez vos Sacs Vides pour obtenir des Primes.—Demandez à votre épicier la Farine d'Avoine Roulée Perfection de BRODIE.—Elle est propre, fraîche et parfaite.—Ne se vend qu'en paquets et chaque paquet contient une Prime.

BRODIE & HARVIE Limitée, 14-16 RUE BLEURY, Montréal.

QUAND VOUS DEMENAGEREZ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal

UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

DECHAUX FRERES,

EXPERTS NETTOYEURS

- - FRANÇAIS - -

ATELIERS : 661, RUE MONTCALM, MONTREAL

L'HOMME D'AFFAIRES

apprécie la valeur que donne l'apparence du bon vêtement. Il sait que l'apparence personnelle compte pour beaucoup dans ces temps modernes.



Vous ne pouvez permettre de négliger, même pour quelques jours, l'apparence de vos habits.

Notre service prolonge la durée de vos vêtements.

C'est une vraie économie.

VOTRE ROBE DE SOIREE

pour paraître de son mieux toutes les fois que vous la portez, a besoin d'un minutieux nettoyage à sec et d'un habile pressage à de fréquentes intervalles.

Nos prix sont des plus raisonnables et un service toujours prompt.



SUCCUR SALES :
 197 STE-CATHERINE EST — 710 STE-CATHERINE EST
 TELEPHONES : EST 51 — EST 52 — EST 301

**Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"**

Lait Borden
EAGLE
BRAND
**CONDENSED
MILK**
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal